



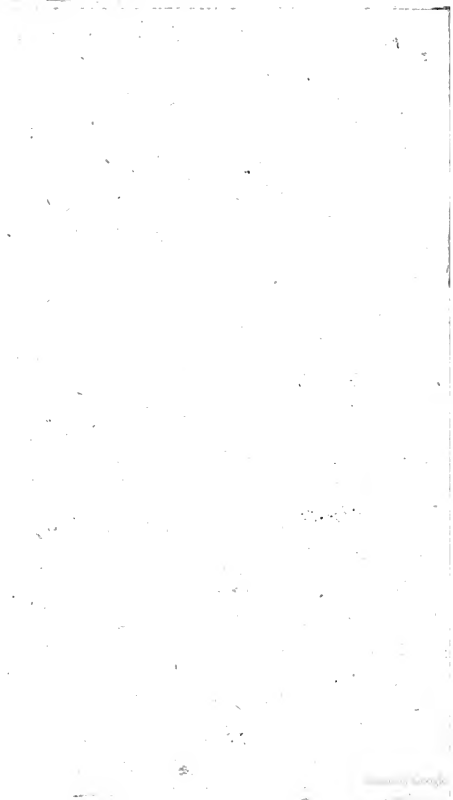


B'23. 2. 74









LA VIE
DE FRÉDÉRIC,
BARON DE TRENCK;
TRADUITE DE L'ALLEMAND,
PAR M. LE TOURNEUR.
AVEC FIGURES.

Flectere si nequeo Superos, Acheronta movebo.

TOME PREMIER.



A BERLIN;

Et se trouve A PARIS,

Chez { **BUISSON**, Libraire, rue des Poi-
tevin, n°. 13.
MARADAN, Libraire, rue des
Noyers, n°. 33.

1788.

THE STATE OF TEXAS,

COUNTY OF _____

Know all men by these presents, that _____

of the County of _____ State of Texas,

do hereby certify that _____

is the true and correct copy of _____

as the same appears from the _____

records of the _____

of the County of _____

State of Texas, this _____ day of _____

19____.

Witness my hand and seal of office this _____ day of _____

19____.

_____,

County Clerk.

_____,

Notary Public.

_____,

_____,

_____,

_____,

_____,

_____,

_____,

_____,

_____,

_____,

_____,

_____,

_____,

_____,

_____,

_____,

_____,

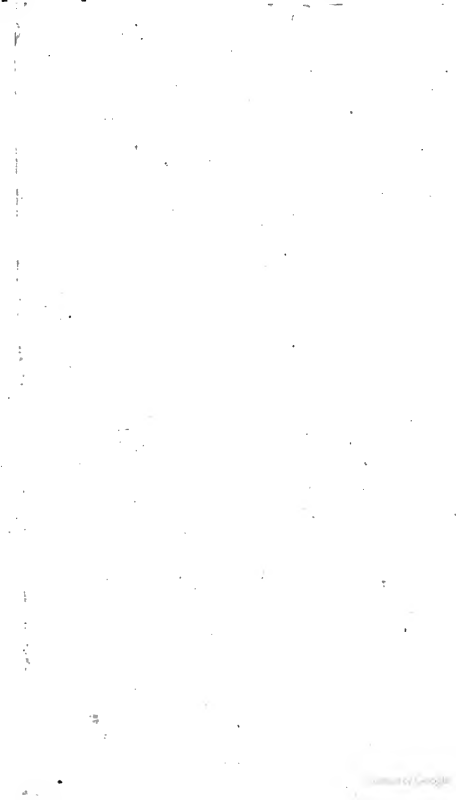
_____,

_____,

_____,

_____,

_____,





FREDERIC, Baron de Trenck,
Major de Cavalerie
au Service de S. M. Impériale

A V I S

DU TRADUCTEUR.

CET intéressant & infortuné Vieillard, ce caractère extraordinaire, dont on va lire l'incroyable Histoire, n'a pas besoin que je l'introduise devant le Public. On verra, par sa Dédicace seule, s'il sait s'exprimer, & l'on est déjà impatient de connoître les détails de sa bizarre destinée. Il eut Frédéric pour Roi, pour Maître, pour Ami à l'âge de dix-huit ans; & c'est Frédéric qui l'a détenu enfermé pendant douze années dans les prisons.

Je prierai seulement, si quelqu'un trouvoit de l'excès dans sa plainte, & trop d'énergie dans ses sentimens, de considérer que ce Vieillard, condamné

comme traître à sa patrie , à l'âge de dix-huit ans , détenu si long-tems dans les fers , étoit innocent ; qu'il aime encore , qu'il excuse par-tout le Monarque trompé , qui , de son ami , devint son persécuteur insensible ; & que , prêt à descendre dans la prison du tombeau , il lui est bien dû de goûter , avec quelque liberté , un peu de justice sur la terre.

Quant au style de l'ouvrage , on y remarquera sans doute une sorte de prolixité , des retours fréquents sur les mêmes idées. L'auteur , pressé de jouir , ne revoyoit jamais rien de ses feuilles ». Les scrupuleux grammairiens , dit-il , les directeurs de virgules , les compteurs de syllabes sont les êtres les plus ridicules pour celui qui ne songe qu'à écrire des pensées ». Nous aurions pu à la rigueur faire disparaître ces taches , mais nous avons préféré de conserver à l'écrivain sa physionomie sexagenaire , & sur-tout celle de pere de famille.

D É D I C A C E

DE CET OUVRAGE

A L'OMBRE DE FRÉDÉRIC
L'UNIQUE,

*Roi de Prusse; dans les Champs-
Elisées.*

M O N A R Q U E ,

Cet ouvrage , digne de remarque , écrit pour les habitans de l'univers , ne devoit paroître au grand jour qu'après ma mort, lorsque l'auteur n'auroit plus rien eu à craindre, lorsque la vérité hardie auroit pu se dévoiler , & déployer toute sa lumiere.

DÉDICACE. ix

folles aventures, comme telles de Robinson & de Don Quichotte ; mais j'écris pour ceux qui savent discerner le vrai du faux, le noyau de l'écorce, & l'homme infortuné du misantrophe, ou de l'aventurier.

Quarante-quatre années se sont déjà écoulées depuis que ma malheureuse destinée germa dans ma patrie &, sous la glorieuse domination de Votre Majesté, s'éleva, pour moi seul, à un degré trop haut de rigueur, eussé-je été le plus scélérat, le plus véritable des traîtres. Bonheur, contentement, rangs & honneurs bien mérités, liberté ; un mot du pouvoir m'a tout ravi, sans que j'aie manqué en rien à mon devoir, ou

x DÉDICACE.

que j'aie été jugé d'après la loi & la raison. Nulle Puissance au monde ne pouvoit m'en ravir davantage. J'aurois encore certainement perdu l'honneur, si ma forte constitution n'avoit pas constamment résisté à des tourmens insupportables, & retenu mon ame, libre de reproche, jusqu'à ce jour, où je peux parler, écrire, & défendre cet honneur outragé. Etant sur le bord de ma tombe, j'aurois souffert indifféremment ; car il n'est point de Monarque sur la terre qui puisse me payer pleinement l'amas d'oppressions & de maux que j'ai endurés ; mais c'est encore pour moi une légère satisfaction de pardonner, & que je me suis déjà pro-

DÉDICACE. xj

curée, s'il est prouvé sans réplique dans mon histoire, que le Grand Frédéric, si justement célèbre dans mille occasions, n'en a pas agi *grandement* avec moi, avec l'infortuné Trenck, sans défense & dans l'abandon. En revanche, je marche avec un front plus fier devant le tribunal du Public éclairé, pour lequel Votre Majesté a tant fait de choses; & j'attends notre jugement, lorsque nous serons tous les deux dans la tombe. Mais il ne faut pas que notre historien travaille à Magdebourg ou à Spandau; c'est à Londres ou à Philadelphie qu'il doit écrire notre vie: il ne faut pas qu'on l'imprime

xij D É D I C A C E.

avec privilège à Berlin ni à Vienne; mais avec celui de la sainte vérité & de l'incorrup-
tible justice.

Il est des choses que je ne révélerai point de mon vivant; mes héritiers les apprendront, quand je ne serai plus. On m'a forcé à me taire jusqu'à présent; mais jamais on ne m'a dédommagé de mon silence; & puisqu'il n'y a plus rien à espérer pour moi, la crainte ne m'arrêtera pas. La crainte est une foiblesse que j'ai appris à mépriser dans tous les tems, en sage instruit à l'école de Votre Majesté. Dans toute ma vie je n'en ai jamais connu que le nom; mais jamais ni devant le courroux des Rois, ni au

DÉDICACE. xiiij

milieu du feu de vos armées ,
je n'en éprouvai le sentiment.

Ainsi, le devoir paternel seul
me commande de ne pas laisser,
après moi, mes huit enfans,
qui, par l'effet de mon destin
en Prusse & en Hongrie, ont
perdu leurs biens légitimes &
leur opulente fortune, expo-
sés au reproche, que leur père
étoit un criminel qui a mérité
ses chaînes par des actions in-
fâmes. O mon Monarque ! je
n'ai jamais été coupable ; &
tout l'orgueil de votre pou-
voir, ni les prisons, ni les
fers, ni les mauvais traitemens
n'ont jamais pu abattre ma
vertu, me ravir l'honneur,
ébranler ma fermeté, ni anéan-

xiv D É D I C A C E.

tir mes connoissances acquises
par mes travaux ; & j'ai trouvé
en elles de la consolation pour
moi , de l'encouragement pour
mon cœur , de la distraction
dans l'obscurité des cachots ,
& une cuirasse contre la vio-
lence du pouvoir.

Peut-être cet ouvrage fera-
t-il lu avec une estime compa-
tissante , lorsque les triomphes
& les victoires de la Silésie
seront jugées , par la postérité ,
égales aux journées meurtrières
d'Arbelles , de Cannes & des
Champs de Marathon.

Je n'avois point d'armée pour
soutenir mon droit ! Que Votre
Majesté sache aussi que j'aurois
peut - être su la commander.
Mais pour mendier ma grace ,

DÉDICACE. xv

lorsque je sentojs mon droit & mon mérite, j'étojs trop fier, & j'avojs l'ame trop grande.

Si cette vraie grandeur d'ame est punie comme un crime chez le Mogol & le Sophi, elle attendoit sa récompense sous le sceptre de Frédéric, & méritoit l'admiration. Ni l'un, ni l'autre n'est arrivé; mais qui pourra croire qu'une erreur coupable ait pu aveugler le plus éclairé des Rois, pendant quarante-deux ans, jusqu'à l'inexorabilité? Le monde chrétien croira-t-il que les Monarques ne se trompent jamais, que jamais ils ne peuvent être trompés? ou étois-je, comme Paul le dit dans son Epître aux Romains, le

xvj DÉDICACE.

vasé que l'Eternel irrité avoit destiné de toute éternité, pour être un vasé de colère & de vengeance ? Dans ce sens , je ne suis point Chrétien , parce que je me fais une noble idée de la justice divine. Je ne puis me résoudre à accuser d'une barbarie le Monarque de la bonté suprême. C'est mon destin ennemi qui , seul , a voulu que , par un enthousiasme excessif pour la vertu, & un certain penchant naturel à résister à l'obstacle , penchant toujours offensant pour le puissant qui ne laisse tomber la grace que sur les esclaves soumis , j'aie manqué le vrai chemin pour obtenir la grace par mon droit. Tout a si bien contribué à la *pétrification* de

DÉDICACE. xvij

mon infortune , que je suis toujours resté suspect à Votre Majesté.

Pour comble de disgrâce & de calamité, la politique a exigé qu'un homme se tût éternellement, & passât pour criminel, dans l'opinion de toute l'Europe , par cette capacité même & cette résolution dont il auroit pu faire un terrible usage, si jamais il eût voulu chercher une basse vengeance.

C'est peut-être dans le nœud de cette énigme que réside toute la solution de ma destinée. Mais, que Votre Majesté a peu connu mon cœur ! je vous chérissais, même dans ma prison, comme

xviii DÉDICACE.

le génie protecteur des sciences ; je vous respectois comme mon bienfaiteur & mon père. J'ai sur-tout à vous remercier de beaucoup de lumières qui ont éclairé ma raison, & je ne desirer autre chose que de vous convaincre, dans un entretien avec vous au-delà du tombeau, que vous avez méconnu un de vos meilleurs sujets, qui auroit tout souffert plutôt que de s'exposer à mériter votre disgrâce. Ici, sur la terre, ce souhait est inutile ; mais bientôt probablement nous serons d'accord tous les deux, dans les lieux où les Titus, les Trajan, les Marc-Aurèle, les Marcellin & les Bélisaire, les bons Rois, les vrais

DÉDICACE. xix

Sages, & les Martyrs sincères de la vertu, rient ensemble des jugemens & des folies de ce bas monde.

Mais un néant éternel nous contenoit dans le même tourbillon d'atomes, où nous étions tous confondus, avant que, par la croissance humaine, nous fussions formés en hommes dans le sein maternel. Hé bien, Votre Majesté a beaucoup travaillé, moi, j'ai beaucoup souffert ! pour mériter cette renommée dont nous nous faisons follement un avant-goût séduisant ; mais où nous n'avons pu trouver la moindre réalité. Cependant l'imagination voit encore les couleurs de la gloire, lorsque

xx DÉDICACE.

la fleur en est tombée & fanée.

Ne m'appartient-il donc pas, pour toutes mes cruelles peines; un peu du salaire chatouilleux de ce sentiment de vaine gloire? Je veux, avant que je cesse d'être, démontrer, avec preuves, quel & qui j'étois réellement dans le monde, où Frédéric étoit Roi, & moi, pauvre sujet sans défense, qui, par ce seul malheur, ai été jugé faussement un malfacteur; je veux vous démontrer que je me suis toujours senti intérieurement digne de remplir, sous votre Sceptre, un tout autre rôle que le rôle tragique que j'y ai joué. Voilà quel est le but simple, sincère, le seul but du présent ouvrage.

DÉDICACE. xxi

C'est aujourd'hui pour moi une satisfaction particulière, d'avoir été capable, sans le titre de Feld-Maréchal, mais comme un plus estimable Héros dans le malheur, d'accumuler encore de la fierté, de savoir souffrir avec fermeté & secouer courageusement mes maux.

Votre Majesté m'a jugé comme un sujet perfide ; & tous vos sujets, convaincus par l'évidence de la vérité, m'estimoient comme leur plus honnête patriote. Vous l'avez cru vous-même long-tems. Dans Vienne, au contraire, de vieux insensés me nomment un pauvre Prussien, parce que je ne veux pas convenir qu'on puisse con-

xxij DEDICACE.

quérir Berlin dans une première campagne.

Pendant que je ris de l'imbécillité des hommes, & que je maintiens la vérité dans toutes les conjonctures, cette sublime vertu d'un homme d'honneur reste mon seul crime. Deux grands Monarques ont partagé mes biens, même avant que je meure, ou que j'aie fait un testament au profit du Fisc. Mes enfans, quoique héritiers légitimes de tous ces biens, trouveront-ils jamais des Avocats & des Juges pour révéndiquer leurs droits contre un Adversaire soutenu par 300 mille hommes? C'est ce que j'ai des raisons fondées de révoquer en

DÉDICACE. xxiiij

doute. S'ils obtiennent justice, alors que Dieu donne ses bénédictions au Roi qui en agira noblement ; que mes enfans lui soient aussi fidèles que je l'aurois été, si l'on m'eût employé, au lieu de se défier de mon honneur ! En cela, ils ont sucé mes principes, avec le lait maternel. S'ils ne l'obtiennent pas, puissent-ils alors supporter la nécessité comme moi, & apprendre à mépriser l'opulence !

Au reste, si l'on trouve de la fausseté ou de la dissimulation dans cette histoire de ma vie, que j'ai écrite, non pour faire une offense téméraire, mais pour justifier mon honneur, qu'alors, non-seulement la postérité, mais

xxiv DÉDICACE.

même mes contemporains me donnent le nom de scélérat. Que mes enfans aussi soient infectés du salaire dû aux enfans d'un traître ; que le bourreau sépare du tronc la main avec laquelle je trace cet écrit , si l'on reconnoît que mon corps usé soit habité par une ame dévouée à l'imposture.

Je peux , dans tous les tems , me présenter , le front calme , devant le tribunal de Dieu , & lui dire d'un cœur ouvert & sincère : « Seigneur, traitez-moi d'après mes œuvres » ; & quiconque ne me jugera pas d'après les bruits populaires , mais d'après ma conduite & mes actions , trouvera le vrai chrétien ,
l'homme

DÉDICACE. xxv.

l'homme d'honneur, & le citoyen raisonnable dans le malheureux Trenck, jusqu'à présent méconnu ou persécuté par les gens à vue courte, par les hommes corrompus, par les insectes de la Cour, & par de méchans Prêtres.

Je ne diffimule point mes sentimens dans cet ouvrage : j'étois un homme, & je n'ai nulle raison de rougir de ce que je n'étois pas un Ange. J'ai dit moi-même dans mes vers :

« Je suis exempt de crime ;
ma jeunesse indisciplinée, ne
l'a pas été de fautes ; si l'on
punit, comme un forfait, l'ac-
tion d'un esclave qui brise ses
fers, je suis alors le plus grand

Tome I.

b

xxvi DÉDICACE.

des pécheurs, & le plus dangereux des méchans; autrement je suis exempt de reproche ».

Oui, Sire, je suis réellement exempt de reproche : les témoins sur lesquels je me repose, sont encore vivans; & quoique votre Majesté m'ait poursuivi dans tous les coins de la terre où j'ai cherché à me sauver; quoiqu'elle m'ait prouvé que les Rois ont de longues mains, moi, je n'ai cependant jamais voulu lui prouver, à mon tour, ce qu'un homme offensé, & de ma sorte, auroit pu faire, lorsqu'il avoit eu le bonheur d'échapper à la longueur de ce bras, & qu'il sentoît ses droits d'homme.

DÉDICACE. xxvij

Il y a long-tems que je dois être compté au rang des morts dans ma patrie. Ma pierre sépulcrale , où étoit gravé le nom de Trenck , & sur laquelle j'ai mangé pendant des années mon pain de munition , est dans mon cachot à Magdebourg. C'étoit le tombeau que Votre Majesté m'avoit destiné , si j'avois été d'une constitution trop foible pour surmonter les tourmens. Je suis véritablement mort pour ma patrie , & mon cadavre ne l'infectera pas ; je ne vis plus pour aucun de ces Souverains chez qui l'ingratitude fut le salaire de mes fideles services ; & puisque mon Médecin , d'après une infirmité grave qui

xxviiij DÉDICACE.

m'afflige , m'a assuré que je devois bientôt mourir , & voyant annoncée dans les papiers-nouvelles la mort de Votre Majesté , j'ai écrit , en hâte , cette dédicace , pour préparer les voies de notre réunion.

Me trouvant, par hasard, un moment de santé, j'écrivis cette histoire de ma vie; je la livrai à l'impression , l'ouvrage étoit déjà fini ; mais Votre Majesté n'étoit plus.

Il ne peut donc tomber dans vos mains. Peut-être auriez-vous, Roi plus juste, fait examiner tout ce que j'ai écrit, par des hommes d'honneur; peut-être la vérité manifestée dans l'apologie la plus modé-

DÉDICACE. xxix

rée , auroit touché votre cœur ;
& il eût été encore tems , pour
votre propre honneur , de me
causer une courte joie , après
de si longues oppressions ; alors
vous n'auriez jamais eu sujet
d'éviter , dans un meilleur
monde , l'ombre du malheureux
Trenck victime ; moi , je m'em-
presserai , avec vénération , d'y
chercher la vôtre , pour vous
convaincre que j'ai toujours été

De Votre Majesté le fidèle,
mais non servile sujet,
TRENCK.

*P R É F A C E.*

J'AI peu de choses à dire de cet ouvrage. C'est une histoire réelle, dont les témoins sont encore en vie. Mes actions, ma conduite dans tous les événemens de ma destinée, y sont présentés sans fard, tels qu'ils me sont arrivés. Je n'ai jamais été qu'un homme; mais je doute fort que Socrate, le sage du monde le plus célèbre, s'il eût passé par mes

PRÉFACE. xxxj

aventures de quarante années , fût toujours resté Socrate. L'ambition d'une vaine gloire n'est nullement le but de cet ouvrage : je veux peindre d'une manière sensible à chaque Lecteur les tortures que j'ai éprouvées ; je ne veux pas tourmenter mes ennemis , mais seulement les faire rougir. Loin de moi toute basse vengeance ; loin de moi toute dissimulation de mes sentimens. J'écris l'histoire de ma vie , sur le bord du tombeau ; & mes cheveux blancs ne feront

xxxij PRÉFACE.

point fouillés par une honteuse hypocrisie. Je ne veux point paroître autre que je n'ai été & que je ne suis, ni écrire autrement que je ne pense : je ne veux enseigner que ce que je fais ; je veux enfin mourir comme j'ai vécu.

Une seule aventure principale dans mon histoire , doit être ensevelie avec moi, & rester un secret éternel. Les personnes vivent encore, qui seroient offensées par la découverte de ce mystère. Dieu me préserve

PREFACE. xxxiiij
de paroître un traître aux
yeux de mes bienfaiteurs &
de mes amis!

Au reste , je ne raconte
point ici les aventures des an-
nées de mon enfance , pour
remplir les vides , suivant la
méthode ordinaire des fai-
seurs de Romans : deux volu-
mes me fourniront à peine
assez de place , pour tracer
l'incroyable complication de
mon destin. J'ai cinquante
fois échappé à des dangers
où un autre auroit succombé
dès le premier.

J'ai cherché sérieusement

xxxiv PRÉFACE.

la mort, dans plusieurs circonstances; mais, désespéré, j'ai vu à la fin, qu'il me falloit vivre encore, pour souffrir..

En voilà assez pour prévenir le Lecteur. Cette histoire, libre & franche, l'instruira mieux qu'une préface. Amis des hommes, qui plaignez mon sort, je vous recommande mes enfans! Pour moi-même je n'ai plus besoin de rien sur la terre; seulement je voudrois cesser de souffrir, quand je n'aurai plus la force de souffrir.

PRÉFACE. xxxv

— Si Dieu récompense la vertu, s'il reste encore quelque partie de moi-même au-delà du tombeau, alors la couronne du martyr m'appartient de plein droit : mais, dans tous les cas, la mort ne peut épouvanter celui qui l'a connue autant que moi, & qui a autant appris à la mépriser.

*Ecrit au Château de Zwerback, en
Juillet 1786, dans la soixan-
tième année de ma vie.*



LA VIE

DE FRÉDÉRIC,

BARON DE TRENCK.

JE suis né le 16 Février 1726 , à Koenigsberg en Prusse. Mon pere mourut dans cette ville en l'année 1740 ; avec le titre de Général-Major de la Cavalerie Prussienne , Chevalier de l'Ordre militaire , Gouverneur de Province , & Seigneur héréditaire de Gross-Scharlack , Schatulack , Meicken , qui , depuis trois cens ans , sont le patrimoine des Trenck. Il emporta avec lui dans le tombeau dix - huit blessures , qu'il avoit reçues au service

Tome I.

A

de sa patrie, & le Grand Frédéric le fit enterrer avec tous les honneurs d'un Lieutenant-Général.

Ma mère étoit fille d'un Président du Conseil Supérieur de Koenigsberg, de la maison de Derschau. Un de ses frères étoit un des Ministres d'Etat du Roi de Prusse, & Maître général des Postes du Roi à Berlin. Deux autres Derschau étoient Généraux d'infanterie.

Ainsi, tant du côté paternel que maternel, mes aïeux sont connus dans les chroniques prussiennes parmi les anciens Chevaliers Allemands, qui jadis conquirent la *Courlande*, la Prusse & la Livonie, qu'ils partagèrent entr'eux en districts, cercles & bailliages.

Il est certain que la tige des Trenck est sortie du cercle de Franconie.

Loin de m'enorgueillir du préjugé du vulgaire noble, je ris de bon cœur avec moi-même, lorsque des hommes

fans aucun mérite personnel, fans noblesse dans le cœur, s'enflent comme des éponges, à l'idée de leur haute généalogie, & se croient autorisés à exiger un respect particulier, à cause de leurs parchemins poudreux & de leurs registres de famille, vieux de mille ans.

Je regarde aussi avec mépris, les Comtes, les Nobles, & les Princes, dans tel pays où, fans honneurs, fans mérite, fans sang dans les veines, fans capacité ni volonté de servir honorablement la patrie, on peut, pour de l'argent comptant, acheter tous les parchemins de noblesse.

Celui qui voudra lire mon sentiment là-dessus, verra le ridicule de cette noblesse imaginaire, au troisième volume de mes Ecrits, dans mon Traité sur la vraie Noblesse & la Noblesse achetée, page 94.

J'ai donc été obligé de dire ici un mot

de ma généalogie , parce que quelques-uns de ces arlequins de noblesse achetée , me croyoient indigne de leur rang , & vouloient même m'en exclure , prétendant que les aïeux des Trenck n'avoient été que quelques voleurs Esclavoniens , qui n'avoient jamais reçu à Vienne leurs armes dans les formes usitées.

J'abandonne volontiers à l'orgueil national cette satisfaction.

Gellert dit :

« Le sage regarde au mérite.

„ Insensé ! n'es-tu pas ce que tu parois ?

„ Tu es donc sans honneur „.

Et un Nègre du Mississipi , qui étoit assis nud sur un tronc d'arbre , & qui n'étoit Prince que de 400 Nègres , demandoit à un Marchand françois : Parle-t-on beaucoup en France de ma puissance , de ma magnificence & de ma majesté ?

D'ailleurs le jugement qu'on doit porter sur les droits de ma naissance & sur mon mérite intérieur, ne dépend pas sans doute du cercle limité dans lequel j'écris actuellement l'histoire de ma vie, non pas par un motif de vanité, mais pour instruire. Et cette histoire même, qui est fondée sur les preuves & sur l'exacte vérité, dans un juste & parfait accord, laisse aux vrais Nobles de l'Europe, à juger si jamais j'ai eu besoin d'un diplôme où d'une généalogie légalisée, pour être admis au nombre des premiers Nobles d'un Etat ou j'ai toujours vécu comme un patriote & un citoyen. L'univers entier est une ville libre pour le vrai Noble; mais ma patrie est où je peux remplir mon devoir de citoyen, & me conduire honorablement, sans ramper basement, & avec la certitude de l'approbation des gens de bien.

En voilà assez pour le moment &c

pour toujours , sur la noblesse héréditaire de ma naissance. Ce que j'en ai dit étoit nécessaire pour mes enfans , qui doivent montrer , sous le sceptre de Joseph , qu'ils sont dignes de ses bontés & de ses récompenses ; qu'ils portent le nom de Trenck , pour marcher sur les traces de leur pere , & pour obtenir ce que m'ont ravi l'envie , la vengeance des Prêtres , & ma fatale destinée , & peut-être aussi le malheur de m'être écarté de la vraie route , pour parvenir au recouvrement de nos droits. Ces enfans sont tous nés à Aix-la-Chapelle , ville libre impériale ; conséquemment ils ne feront vassaux dans aucun lieu où ils voudront chercher l'honneur & du pain ; mais , dans les lieux où ils n'oseront pas se produire parmi les premiers rangs , où le mérite de l'homme se pèsera au poids de la faveur de la Cour , de la bourse d'or , de la superstition , & de la noblesse ,

ils secoueront la poussière de leurs bottes , & ils suivront avec plus de sûreté mon exemple. Pour moi , je chancèle déjà sur le bord de ma tombe ; mais je peux convaincre ceux qui douteroient de mon ancienne & vraie noblesse , avec la plume , avec l'épée , & avec des titres & preuves juridiques. Je laisse à mes héritiers de grands droits sur les biens consignés des Trenck , & ce livre même , où mon diplôme héréditaire est prouvé. Les témoins de leur généalogie , leurs alliés du même sang vivent en Prusse , dans le rang de Seigneurs ; & j'ai des raisons fondées d'espérer qu'ils ne profaneront pas la fleur du nom que leur ont laissé leurs ancêtres. En voilà assez , & pour moi , & pour ceux à qui j'adresse ce récit du cours de ma vie , comme le chant du cygne expirant.

Je ne dis rien des premières années de mon enfance : cet ouvrage ne doit

pas dégénérer en un roman puérile , & une histoire sérieuse réclame l'espace de de ces feuilles pour des évènements réels & presque merveilleux.

Mon tempérament étoit sanguin & bilieux : à l'âge de cinquante-quatre ans, pour la première fois , le bilieux domina. Mon penchant à la joie & à la légèreté , étoient en conséquence les dispositions innées que mon instituteur avoit à combattre.

J'avois le cœur flexible , mais une noble passion pour le savoir , un esprit d'émulation , une infatigable activité , une vanité dans toutes les occasions les plus légères qui pouvoient l'exciter , étoient les mobiles prompts qui devoient, d'après les plans du plus judicieux des pères , créer de moi un homme utile & capable. A peine fus-je un jeune homme , qu'il me germa dans l'ame un caractère d'orgueil & de fierté , dont la racine tenoit au sentiment de mon mé-

rite intérieur. Un gouverneur plein de pénétration , qui me guida depuis l'âge de six ans jusqu'à treize , travailla sans relâche à transformer en un amour-propre modéré cet orgueil rebelle & facile à provoquer. Par l'habitude constante de m'occuper à l'étude des livres classiques , par les encouragemens , la louange , & tous les aiguillons qui animent l'émulation , mon travail étoit devenu pour moi un passe-temps , l'étude des sciences une habitude , & les plus forts exercices de l'éducation , un fardeau insensible.

Par-là mes talens naturels furent régulièrement exercés & développés , & par un exercice journalier , ma mémoire devint si forte , qu'en moins de deux heures , je pouvois apprendre par cœur tout un programme latin d'une feuille entière. J'étois en état de causer sur tous les chapitres , & de raisonner de la plupart des livres clas-

fiques, Cicéron, Cornelius Nepos ;
Quinte-Curce, Virgile, qu'il me falloit
traduire en allemand, & remettre ensuite
en latin, & de toute l'Ecriture-Sainte.

Si un jeune homme a un maître
doux & patient, & réellement savant,
il ne peut guère manquer de l'aimer,
& il trouve du plaisir dans ses entre-
tiens ; si ce jeune homme, depuis l'âge
de six ans jusqu'à treize, est attaché
tous les jours à l'étude, depuis cinq
heures du matin jusqu'à sept du soir,
& qu'il possède en même-temps une
conception facile, un corps sain, un
entendement curieux de connoître, &
une heureuse mémoire, avec une or-
ganisation régulière & sans défaut ;
son maître fait à propos exciter sa foi-
blesse, & animer son feu, de manière
qu'il n'en vole pas une étincelle sur
la cire des passions inflammables ; alors
il est possible que cet écolier puisse
comme moi, à l'âge de treize ans ;

épuiser tous les élémens fondamentaux des écoles , & passer aux hautes sciences des Universités. Je possédois toutes les histoires , non-seulement littéralement , mais rangées utilement dans ma tête , & si bien gravées dans ma mémoire , que , même encore aujourd'hui , je suis en état de nommer tous les Chefs & les Héros des Romains , tous leurs grands Hommes & leurs Savans , & de citer le siècle où ils ont vécu.

J'avois fait d'aussi grand progrès dans la géographie & le dessin : encore actuellement je puis tracer sur le papier , sans voir la carte , chaque pays , avec ses limites , ses fleuves & ses villes capitales. Mon père n'épargnoit aucuns frais , dans toutes les occasions où il y avoit pour moi quelque chose à apprendre : mes heures de récréation étoient employées à l'escrime , à la danse , à l'équitation & au manège. Je n'ai point joui de ma jeunesse , comme on en jouit

d'ordinaire , ni du bonheur des années de l'enfance ; mon sommeil même étoit souvent brusquement interrompu. Mon Maître dormant peu lui-même , quoiqu'il fût déjà vieux , ne m'accordoit qu'un court repos. Si je venois à me fatiguer de quelque exercice , ou que je laissasse voir quelque dégoût , aussitôt on me promettoit que , la leçon prise , j'irois passer une couple d'heures à la chasse aux oiseaux , à la pêche , ou à la promenade à cheval : par-là je me trouvois en un instant ranimé , & la joie & la satisfaction se répandoient dans mon ame , au milieu de la plus forte application à l'étude.

Mais on ne se bornoit pas à l'étude des livres qui remplissent la tête & font des savans ; on travailloit également sur le cœur , sur les mœurs , & sur les sentimens moraux qu'on doit inspirer à la jeunesse.

Pour le Cathéchisme , mon Institu-

teur n'en étoit pas grand partisan : j'avois déjà lu toute la Bible , & je lui faisois des objections ; mais la plupart du temps il les réfutoit par le silence ou par un sourire. C'est par ces moyens que la vertu , la modestie , la modération , l'art de maîtriser mes passions , la grandeur d'ame , l'amour du genre humain , le patriotisme , la passion de l'honneur , l'attachement aux devoirs de citoyen , & la probité m'ont été inculqués , & m'ont servi dans toutes les occasions.

Mes parens , ainsi que mon Gouverneur étoient de la religion Luthérienne : en conséquence , on m'enseignoit à ne pas croire que l'homme pût faire une compensation de ses mauvaises œuvres avec les bonnes ; qu'il falloit avoir un intercesseur dans le Ciel , pour délivrer les pauvres ames , & croire aveuglément tout ce que les Prêtres vouloient persuader.

Je connoissois Rome par sa terrible histoire, & j'ai toujours trouvé dans mon cœur une haine invincible pour la contrainte, la superstition & la fraude.

Mon Instituteur n'étoit pas amateur des belles histoires du diable, des revenans, des ames errantes & des possédés : aussi n'ai-je eu à combattre dans l'âge d'homme aucun de ces préjugés qui embarrassent plus d'une tête, d'ailleurs sensée, dans un labyrinthe, d'où fortent à la fin le méchant hypocrite, le visionnaire fanatique, ou, par un chemin tout opposé, l'athée sans frein. Je souhaite pour ces bienfaits une récompense éternelle, d'éternelles bénédictions à l'ombre de mon judicieux pere, & à l'homme raisonnable qu'il avoit choisi pour me former. L'influence de ces nobles impressions & de ces principes salutaires m'ont ranimé, m'ont fortifié dans toutes les souffrances de ma vie, & m'ont armé de constance dans mes

plus pénibles combats avec le malheur.

Le contenu de cet Ouvrage découvrira à tout Lecteur clairvoyant la source d'où ont découlé ma fermeté intrépide dans les plus violentes contradictions , & ma mâle fierté dans ses grands dangers.

Quiconque trouve une fois du goût dans les lettres & les connoissances , & est résolu d'y faire des progrès courageux , rien ne lui paroît insurmontable : il ne se lamente pas long-tems dans sa prison ; il fait discerner les vrais biens des biens apparens , & il reste inébranlable dans tous les orages dont le sort l'accable.

„ Le ciel même s'écrouleroit ; il seroit couvert de ses ruines , sans être ému de sa chute „.

On ne m'accordoit que très - peu d'heures de récréation : il y avoit toujours quelque affaire qui me regardoit ou je jouois des tours d'espiéglerie , ou

j'épouvantois les servantes , en me déguisant ; ou bien , s'il se commettoit quelque vol de fruits ou de sucreries , Frédéric ne manquoit jamais d'être l'auteur du larcin : mais toujours il étoit tranquille au milieu des soupçons. Par-là , je m'exerçois aux excuses les plus rusées , & à force de supercheries nécessaires , je prenois de plus en plus le goût d'en faire accroire aux autres , & de dissimuler la vérité sous mille petites ruses. La tromperie a été mon plus sûr secours contre le pouvoit. Ma vivacité étoit sans bornes ; mais on obtenoit tout de moi par un mot affectueux , tandis qu'au contraire un coup ou un traitement avilissant m'irritoient & me rendoient inflexible. Toute la base de mon éducation étoit donc fondée sur la passion de l'honneur , sur la louange & le blâme ; & comme une conception vive & un travail infatigable m'avoient rendu plus sensé &

plus avancé que tous les jeunes gens que j'avois rencontré dans mon chemin ; comme je me voyois loué de tout le monde , & admiré de plusieurs , je me remplis , sans m'en appercevoir , d'un amour-propre , d'un orgueil , d'un certain mépris pour les hommes , d'un esprit de censure , qui m'est resté jusqu'à ma vieillesse , qui m'a attiré beaucoup d'affaires dans le monde , qui a inspiré à ma plume un ton satyrique & mordant , dont sont pénétrés tous mes écrits , & qui m'a fait regarder , par ceux qui ne me connoissoient pas personnellement , comme un homme d'un caractère dangereux , & ennemi de la paix ; ce qui , dans la vérité , est tout le contraire de mon caractère.

Mon père étoit un Guerrier déterminé. Ses trois enfans devoient donc être braves & jaloux d'honneur. Si l'un de ses enfans insultoit l'autre , ou le provoquoit , il n'étoit pas question

avec lui de vider la querelle en nous prenant aux cheveux ; il en résultoit un cartel dans les formes , qui s'exécutoit avec des sabres de bois , recouvert de peau ; & le vieillard en souriant , jugeoit si nous nous atteignons : mais de-là provenoit aussi l'envie de chercher des affaires , pour obtenir des louanges à chaque victoire.

Cette foiblesse m'a attiré à moi & à mes freres de grandes oppositions. Rien ne pouvoit m'enflammer plus , que d'entendre faire devant moi l'éloge d'un autre jeune homme. Je voulois être plus instruit que tout autre , & c'étoit aussi-tôt un conflit qui se terminoit par un combat. Cela n'étoit pas propre à modérer mes sentimens ; & l'habitude où j'étois de rester toujours avec la supériorité dans toutes les épreuves publiques , m'ont donné une si haute opinion de moi-même , que dans tous les occurrences , j'aimois

mieux rompre que plier, & que jamais je ne voulois céder à tout homme qui me parloit impérieusement; j'attaquois & j'insultois quiconque avoit l'air de me mépriser; & je voulois déjà, en adolescent curieux, me placer sur les rangs parmi les hommes illustres. Voilà ce qui a fait naître l'envie, & toutes les persécutions que souvent j'aurois pu détourner, avec plus de douceur & de modération. Mais si une fois le combat s'étoit engagé, & que la charge fût sonnée, l'amour-propre ne me permettoit jamais de reculer. Différens essais ont réussi; mais le même sentiment qui me portoit à combattre les superbes, me portoit aussi à la bienveillance envers mes égaux: de-là m'est venu le défaut, si c'en est un, de ne pouvoir jamais punir, & encore moins maltraiter ceux qui dépendoient de moi.

Comme je n'avois appris ni à céder

ni à abandonner mon manteau à la violence de l'ouragan ; comme mon Instituteur, quoiqu'il eût d'ailleurs de la capacité & des talens, n'étoit pourtant qu'un homme de Collège, & qu'il n'entendoit rien à me dresser pour le monde, à la soumission & à la condescendance, dont il ne possédoit ni la connoissance ni l'habitude ; comme enfin son esprit étoit précocé, je fus de trop bonne heure abandonné à ma propre conduite à l'Université. C'est de - là même que sont provenus mon excessive confiance sur moi-même, dans ma capacité & dans mes forces ; c'est pour cela que je n'ai jamais pu céder à l'envie ; que je lui mettois plutôt à la main des armes contre moi, & la résistance contre les puissans ou méchans hommes fut toujours à mes yeux un exploit héroïque.

Je n'avois jamais appris à distinguer le fouet de l'esclavage, de cette subor-

dination convenable dans l'économie politique. Irrité contre le pouvoir absolu , je ne voulois pas me laisser imprimer aucun frein de crainte par ceux qui avoient le commandement , par des gens que je voyois loin au-dessous de moi , qui avoient un cœur lâche & vil , & qui , à mes yeux , ne méritoient que mépris. Je n'avois point appris à séparer l'emploi de la personne. Je voulois par-tout trouver la droiture ; la générosité , & la loyauté : tout devoit être ordonné dans la société , d'après mes livres classiques. Je commençois par le reproche ; suivoit après la raillerie , ou un mot satyrique & mordant : de-là des ennemis suscités , qui veilloient avec ruse & finesse , lorsque je m'endormois sans défense sur le sentiment de mon mérite personnel , & je finissois toujours par rester infailliblement la victime de l'envie ou de la vengeance irritée.

Au milieu des plus nobles & des meilleurs soins pris par mon père , dans la vue de faire de moi un homme heureux , il est résulté tout le contraire de ce but , par trop d'indulgence , ou par quelque négligence dans les principes fondamentaux de mon éducation. Un républicain , dont la tête étoit formée d'après les principes les plus exaltés de la liberté & de l'amour de l'espece Romaine , pouvoit-il , dans les états de Frédéric , même avec de grands talens , parvenir aux grand honneurs ? Quelle contradiction , quel écart il falloit faire de la base de mon éducation ! On m'avoit nourri & élevé pour servir un pays gouverné par un pouvoir absolu , avec des principes , avec tout l'enthousiasme des hommes nés libres : on m'avoit appris à ne connoître & à ne céder jamais au fouet de la servitude , mais plutôt à le mépriser. Est-il étonnant que je n'aie jamais

pu endurer ce mot à mes oreilles , & que je me fois alors comporté en rebelle ? Les grands réformateurs n'attendent leur réforme qu'au-delà du tombeau ; ici-bas , pour la plupart , ils languissent dans les prisons , ou gémissent dans les petites-maisons. Certes , je n'aurois jamais aspiré à l'honneur du martyr , si le livre de ma destinée eût été ouvert devant moi , & qu'il m'eût été permis de choisir. Mais sûrement le cours de ma vie offre de grandes leçons , lorsqu'on voit par mon exemple , comment un jeune homme dont le cœur étoit plein des plus nobles inclinations , dont l'éducation avoit compris tous les avantages & les exercices utiles ; un jeune homme qui n'étoit adonné à aucun vice , qui ne travailloit que pour avancer dans les sciences , & pour l'honneur & la vertu ; qui jamais ne s'est corrompu dans les mauvaises compagnies , qui dans toute

sa vie , n'a jamais fait aucun excès de vin , qui n'aimoit point le jeu , qui ne sacrifioit aucunes de ses heures à la paresse , ni aux passions honteuses ; qui déployoit toute l'application & tous ses efforts pour s'instruire , qui , sans aucune contrainte , a consacré des centaines de nuits à l'étude , pour devenir un homme distingué par son utilité , & sa capacité..... s'est cependant vu engagé dans le labyrinthe d'un malheur trop opiniâtre & trop cruel , même pour un pervers & pour un malfacteur.

Je ne me suis nullement épargné dans mon récit fidèle , & je n'ai pas ménagé le mot , toutes les fois que j'ai trouvé le sentiment qu'il exprimoit dans ma conduite. J'espère par-là faire sur la jeunesse sans expérience , une plus grande impression ; & qui tourne à leur avantage & à leur utilité. C'est-là le but de ce tableau fidèle , jusqu'à la
dernière

dernière scène du rôle que j'ai , graces à Dieu , rempli avec honneur , dans les plus horribles tragédies.

Je n'ai pas , je l'ai déjà dit , goûté le moins du monde les plaisirs des jeunes gens ; car , dès ma dix-huitieme année , j'étois déjà malheureux. Devenu homme , j'eus à lutter contre mille obstacles & contradictions. J'ai vu deux fois confisquer mes biens , j'ai passé depuis ma vingt-septième année jusqu'à la trente-septième dans les prisons de Magdebourg , enchaîné dans un cachot , sans voir la lumiere du jour.

Depuis que j'ai obtenu ma liberté ; j'ai eu à combattre des vexations & des persécutions continuelles , qui rempliroient elles seules les deux volumes de ce récit , & confondroient d'étonnement tout Lecteur capable de sentiment , & qui dévoileroient mes adversaires , à leur honte manifeste. Maintenant je suis

un vieillard : les langueurs & la débilité de la vieillesse se font sentir dans tout mon être : la vivacité de mon esprit s'évanouit , le feu de mon imagination s'éteint ; la structure de la machine s'affaïsse , & les forces nécessaires pour la résistance sont affoiblies. Les infirmités se montrent de toutes parts , & m'imposent un nouveau caractère de patience , qui m'étoit bien inconnu jusqu'à présent. Mes enfans grandissent ; je me reproche de voir leur fortune si rétrécie par les suites de mon inflexibilité. Devant moi je ne découvre que soucis ; autour de moi , je ne vois que des ennemis dangereux , & derrière moi , j'entrevois à la vérité le soleil brillant de la renommée , mais dont les traits ne peuvent me réchauffer , me ranimer , & ne pénètrent point dans l'abîme ténébreux où je suis plongé. J'éprouve donc, par l'expé-rien-

ce , ce que prévoit & sent le sage , qui a connu le monde & les hommes. Je sens , dis-je , que j'ai assez vécu , & je soupire après le repos , qu'un homme de ma sorte espère enfin rencontrer pour la première fois au-delà de la mort. Heureux celui qui , avec moi , à la vue de ces réalités , peut dire avec Sénèque :

« Si Dieu m'offroit le privilège de la rétrogradation jusqu'à mon enfance , & de vagir une seconde fois dans le tombeau , je refuserois ses offres. Je ne veux point repasser par la carrière de ma vie , & retomber dans les prisons & les fers. Ce n'est pas non plus que je me plaigne de vivre : je ne me repens point d'avoir vécu , parce que j'ai vécu de manière , que j'ai lieu de croire que je ne suis pas né en vain. » Ainsi parloit le Payen Sénèque ; moi , en qualité de Chrétien , je puis sur la terre , & pendant ma vie , me présenter à

tout Monarque , & après ma mort , à mon Dieu , sans honte ni rougeur , sans tremblement & sans aucune atteinte de crainte.

Je n'ai rien à craindre si l'Être suprême me traite d'après mes œuvres , & les preuves en sont consignées dans ce Roman de vérité.

Je me suis arrêté un peu au commencement de cette histoire , sur les années de mon enfance : ce sont toujours les années les plus importantes , parce que les suites de notre destinée découlent rapidement , pour la plupart du tems , de l'espèce d'éducation que nous avons reçue. J'ai dévoilé les fautes de la mienne.... Une ame toujours haletante après une ambition de gloire sans bornes , une tête constamment occupée , le sentiment de mon mérite , de ma droiture & de mon intégrité , n'étoient pas des instrumens dont on ait besoin dans un

Etat monarchique , pour s'élever par degrés au rang des premiers Administrateurs. Les gens d'une certaine trempe , les hommes d'intelligence & de probité , seront toujours déplacés par ceux qui tiennent le timon du vaisseau , & ne seront employés qu'au service de mousses , ou languiront dans les entraves & les fers.

Si mon Instituteur , au contraire , m'eût enseigné l'art de dissimuler , l'hypocrisie , & la rampante soumission devant les dieux de la terre , il y a long-tems que je serois Feld-Maréchal , en possession paisible de mes biens immenses , situés en Hongrie , & je n'aurois pas passé mes plus belles années à respirer l'air infect des prisons de Magdebourg. Combien il est donc important qu'il y ait , dans chaque Etat , un plan pour les écoles publiques , où les principes & les élémens de l'éducation

doivent concourir au même but que la puissance législative, & combien lourdement les meilleurs parens peuvent se tromper dans le choix du précepteur de leur enfans, & dans les plans qu'ils tracent pour leur bonheur !

Par exemple, si dans un pays despotique, un jeune homme possède de grands talens pour le service & le bien de sa patrie, est nourri de faits & d'actions élevées, d'une noble passion pour l'honneur & la vertu ; si toutes ses notions claires & saines sont en conflit avec les préjugés existans, & que la justice & l'intégrité dans tous ses devoirs soit le seul but constant de ses vœux ; certainement ce jeune homme ne deviendra jamais un Favori de Cour, ni Visir, encore moins un Directeur de la Police publique, ou un Référéndaire ; mais il sera regardé plutôt comme un esprit de contradiction, un réprouvé.

un homme malheureusement né, ou même comme un mutin & un factieux.

Dans de pareils Gouvernemens, les Prêtres sont les plus sûrs, les meilleurs Maîtres aux écoles, aux universités & aux confessionaux. Mais dans ces Etats, vit-on jamais naître un grand homme, un Marcellus, un Scipion, un Newton, ou un Leibnitz ? Cicéron y fera muet, Caton choisira la mort, & Socrate doit boire la coupe empoisonnée.

Le jeune homme d'un grand génie y fera élevé sous la direction des Prêtres; il doit apprendre le Catéchisme & les axiômes de l'Ontologie. Il arrive de-là, que quand ses années mûrissent, il ne croit rien, il se livre avec fureur à toutes ses passions fougueuses, & ensuite il fera un pervers Marchand d'indulgence, un Scélérat Orthodoxe, ou un honnête Roué. La base fondamentale de son éducation posera sur une

aveugle soumission , & le sceptre du despotisme fortira , comme de sa tige ; du sceptre théocratique : ainsi , tous les hommes de ma trempe doivent s'attendre à éprouver mon sort. On les peindra aux esprits étroits , comme des têtes inquiettes & dangereuses , & le couteau qui doit les sacrifier est déjà tiré , avant même qu'on les ait traînés à l'Autel , où l'on immole la vertu & l'amour des droits & des devoirs de l'homme.

Il me reste à faire encore une remarque , à l'occasion du genre de mon éducation personnelle , qui certainement étoit la plus noble & de la meilleure espèce.

Avec un esprit plein de vivacité , un tempérament de feu , un génie heureux & élevé , sont toujours inséparablement liés de grandes fautes & de grands écarts. L'Instituteur , qui n'emploie pas quelquefois avec ce caractère

une judicieuse prudence, & veut forcer nature par violence & par contrainte ; manquera sûrement son but. Celui qui, d'un jeune homme plein d'un sang bouillant & d'une bile ardente, voudra faire de force un grave Econome, un Teneur de caisse, un Directeur des Comptes, sera déçu dans ses vues, & fera de nécessité le malheur de son Elève. Mon défaut principal fut une générosité & une ouverture de cœur extrêmes ; je donnois plus que je ne pouvois donner, & je m'oubliois moi-même. Cette libéralité tenoit peut-être à l'orgueil, qui l'emportoit sur le soin de conserver pour moi. Je comptois trop sur moi-même, & je tombois dans le besoin & dans toutes sortes de calamités, j'étois un vrai dissipateur en bienfaits. Pourquoi ? Parce que, dans mon enfance, j'avois trop peu appris à connoître le prix de l'argent. Au contraire, dans les années de ma jeunesse ;

la nature m'avoit procuré tant & de si grands avantages , & le hasard m'avoit placé dans des circonstances si favorables , que je ne manquois jamais d'argent , comme on le verra dans la suite de ce volume.

Maintenant enfin , passons à mon histoire.

L'AN 1739 , dans ma treizieme année , mon père trouva nécessaire , & mon maître avantageux pour moi , que je commençasse mes études de l'Université , & que je fusse immatriculé. On me confia aux soins du célèbre Professeur Kowalewsty , qui avoit formé plusieurs hommes distingués du pays. Je me trouvai chez lui avec quatorze autres jeunes gens de condition , des meilleures familles du Royaume , & qui brilloient le plus par leur train & leurs hôtels. La contrainte , l'ordre , l'application assidue qui régnoient dans

cette maison , ne plaisoient guère aux étudiants nouveaux-venus. J'étois au milieu de plus de trois mille cinq cens écoliers , le plus jeune d'âge , & j'en favois plus qu'un Académiste de vingt-quatre ans. Tout le monde admiroit ma jeunesse & ma capacité , parce qu'en effet il est sans exemple de voir un enfant de treize ans au nombre des Etudiants des Universités luthériennes , & dans le cas de fréquenter les *Collèges juridiques* , & les bancs les plus élevés de l'école. Tout cela augmentoit ma passion pour la science ; mais en même-tems aussi l'estime de moi-même. Dans le mois de Mars 1740 ; mon honnête & judicieux père mourut : ma mère se remaria en secondes noces , au Comte de Lostange , Lieutenant-Colonel du Régiment des Cuirassiers de Kiow , abandonna la Prusse , & suivit son mari à Breslau. Ma sœur se maria aussi au fils unique

d'un vieux Général de Cavalerie de Wal-
dow , qui quitta le service & partit avec
elle pour Hammer, dans le Brandebourg,
pour vivre sur ses terres : ainsi je per-
dis tout ce qui m'étoit cher ; & Louis ;
mon cadet Louis , passa en qualité d'En-
seigne en second , dans le Régiment de
Kiow : le plus jeune alla rejoindre ma
mère en Silésie.

Je me trouvai donc seul , & aban-
donné à moi-même. Mon Tuteur étoit
le Président de la Cour de Derschau ;
mon grand - père ; c'étoit un homme
des plus instruits du pays. Il m'aimoit
passionnément : il falloit que j'allasse
le voir tous les jours : il trouvoit du
plaisir à m'instruire , & je lui ai obli-
gation de beaucoup de connoissances
que je dois à ses leçons. Il étoit fier de
son petit-fils ; aussi m'accordoit-il toutes
les petites récréations , de la manière la
plus gracieuse , & il me donnoit plus
d'argent que je n'en avois besoin.

Je ne négligeai aucune partie des études : je pris des leçons dans les Collèges de Droit , de Physique , de Mathématiques & de Philosophie , qui étoient toutes répétées , dans les heures privées , à la maison de mon Professeur ; & ma mémoire , supérieure & pleine d'ordre , me rendit bientôt le favori & l'admiration de tous mes Maîtres. Dans la science du génie , je devins aussi , en peu de tems , un des plus habiles pour le dessin & les plans ; & j'avois appris , à la maison paternelle , le François & l'Italien.

A la fin de l'année 1740 , j'eus une querelle avec l'honnête Comte de Wallenrodt , qui avoit étudié avec moi sous le même toit.

Comme il étoit des plus robustes , il méprisa ma jeunesse , & me donna un soufflet. En qualité d'étudiant , je l'appellai en duel à l'épée : il ne parut pas , il se moqua de moi ; alors je choisîs

un second , & je l'attaquai dans la rue avec l'épée nue au poing : nous nous battîmes , & j'eus le bonheur de le blesser d'abord au bras , & ensuite à la main.

Le Docteur Kowalewsky, mon Professeur , m'accusa devant l'Université. Je fus puni par trois heures aux arrêts , où me mirent les porte-masses.

Mais mon grand-père , à qui ce feu de jeunesse plaisoit , & qui vantoit ma conduite , d'après les principes de l'honneur , qui lui étoit cher , me retira aussi-tôt de ce pensionnat , & me confia aux mains du Professeur Christiani , du Collège des Boursiers de Grabenschen.

C'est alors que j'eus de la plus entière liberté ; & c'est à ce Professeur que je suis redevable de toutes mes connoissances physiques , & de beaucoup d'autres. Il m'aimoit comme un père ; souvent il s'entretenoit avec moi seul jusqu'à minuit , dans des conférences

savantes ; & il m'inspira le vrai goût de la littérature & des hautes sciences. Ce fut lui qui m'enseigna les premiers élémens de la connoissance des hommes ; d'après la physionomie & l'anatomie ; & sous sa direction , je fis , en 1742 , un discours public , & soutins deux thèses dans l'Oratoire de l'Université , avec tout l'appareil ordinaire. Avant moi , personne encore n'avoit , à l'âge de 16 ans , joui de cet honneur , & soutenu ces essais publics.

Trois jours après la dernière dissertation , je fus insulté par un mauvais sujet connu pour un bretailleur , & je me trouvai engagé avec lui dans un duel ; je lui donnai un coup dans la hanche ; & aussi - tôt je reparus tout fier dans l'Université , avec une grande épée , & des gants d'escrime.

Telles étoient déjà les suites de mon éducation , qui auroit certainement fait de moi un tapageur , si je n'eusse pas reçu

de la nature un cœur bon & plein de sensibilité , & si , dans le feu de l'impétueuse jeunesse , je ne fusse pas déjà tombé dans la plus profonde infortune , qui me força de revenir sur mes pas dans le chemin de la vertu.

A peine 14 jours s'étoient écoulés depuis cette affaire , qu'un Lieutenant de la garnison insulta mon ami , qui portoit dans son sein un cœur foible & timide. Je me chargeai de sa cause ; je cherchai l'occasion , je la trouvai : nous nous battîmes , pas loin de la place du château , & mon adversaire remporta chez lui deux blessures.

Je dois ici , par forme d'éclaircissement , faire une remarque ; c'est que , dans ce tems - là l'Université jouissoit encore de grands privilèges , & que le duel étoit permis , & même en honneur ; & qu'il n'étoit presque pas possible de l'empêcher entre 500 jeunes étudiants de qualité , & dans la fougue

de l'âge, tant Livoniens que Courlandois, Suédois, Danois & Polonois.

Depuis ce tems tout ce désordre a été réprimé ; l'Université est , au contraire , tombée en décadence , jusqu'à ce qu'enfin actuellement les mœurs pures des jeunes étudiants ont convaincu qu'on doit apprendre dans l'Université une émulation mutuelle , mais non pas à se battre en duel , ni à se mutiler les membres , & qu'on ne verse son sang avec honneur que pour sa Patrie.

En Novembre 1742 , le Roi envoya son Général Adjudant , le Baron d'Willelich de Lottum , à Koenigsberg , c'étoit un parent de ma mère. J'avois dîné avec lui chez mon grand-père : il entra en conversation avec moi , & m'examina par diverses questions. A la fin , il me demanda , en badinant , si je voulois partir avec lui pour Berlin , & porter l'épée pour mon pays , comme tous mes ancêtres ; qu'à l'armée il y avoit de plus

belles & de plus honorables occasions de se battre , que dans les Universités. Le sang guerrier couloit dans mes veines ; je lui répondis aussi-tôt que je le voulois bien ; & peu de jours après je partis avec lui pour Potsdam.

Le jour d'après notre arrivée , je fus présenté au Roi , qui me connoissoit depuis l'année 1740 , que je lui avois été présenté comme un des meilleurs écoliers de l'Université.

Je fus gracieusement accueilli , caressé : mes réponses justes aux questions claires de Frédéric , mon esprit avancé & précoce ; ma contenance libre & pleine d'intrépidité lui plurent , & aussi-tôt j'obtins l'uniforme de Garde-du-Corps , en qualité de Cadet , avec l'assurance de mon avancement futur , & de mon bonheur , selon que ma conduite le méritoit.

Les Gardes-du-Corps étoient alors le séminaire & l'école de la Cavalerie Prus-

sienne : ils n'étoient composés que d'un seul escadron , choisi dans toute l'armée ; l'uniforme étoit le plus riche de l'Europe , & l'équipage d'un Officier coûtoit jusqu'à deux milles rixdales ; la cuirasse étoit recouverte d'argent massif , avec ses dépendances , & la housse-en coûtoit sept cens.

L'escadron étoit formé de six Officiers & de 144 hommes. Nous avions encore de 50 à 60 cavaliers surnuméraires , & autant de chevaux ; car tous les beaux hommes que le Roi trouvoit , il les incorporoit dans ses Gardes.

Les Officiers de ce Corps sont les plus instruits de toute l'armée ; c'est le Roi qui les forme lui-même ; ensuite ils sont employés à enseigner les manœuvres à toute la Cavalerie , & ils font fortune en très-peu de temps , ou bien ils sont cassés à la moindre faute , ou relégués dans d'obscurs Régimens de garnison. Ils sont obligés encore d'avoir le

meublier nécessaire pour meubler une maison , & de posséder quelque propriété , pour être employés de préférence à la Cour , ainsi qu'à l'armée.

Il n'est point de soldat sur la terre qui ait plus de peine qu'un de ces Gardes-du-Corps ; car , en tems de paix , souvent je n'avois pas en huit jours huit heures de libres pour me reposer. L'exercice commençoit dès 4 heures du matin ; on faisoit alors tous les essais des nouveautés que le Roi vouloit introduire dans sa Cavalerie ; on sautoit par-dessus des fossés de 3 , 4 , 5 & 6 pieds & encore plus larges , jusqu'à ce que quelqu'un de nous se cassât le cou.

On sautoit par-dessus les haies ; on formoit une carrière d'attaque d'un demi-mille , & nous revenions souvent de l'exercice , traînant derrière nous , sur les chevaux , quelques hommes morts ou estropiés. En plein midi , il falloit remonter des chevaux frais ; & il n'étoit

pas rare , à Potsdam , d'entendre sonner le boute-selle jusqu'à deux fois dans une nuit. Les chevaux étoient logés dans les écuries du Roi , & quiconque ne paroissoit pas devant la place , armé & son cheval équipé , dans l'espace de huit minutes , étoit mis aux arrêts pour quatorze jours

A peine étoit-on au lit que la trompette recommençoit , pour exercer la vigilance de la jeunesse , & , dans une année , j'ai perdu , en tems de paix , trois chevaux , qui s'étoient cassé la jambe , ou qui avoient été forbus dans les exercices , ou à sauter les fossés ; en un mot , les Gardes-du-Corps perdoient alors , en pleine paix , plus d'hommes & de chevaux , que dans les années de guerre qui survinrent , devant l'ennemi , dans deux batailles.

Nous avions alors trois postes différens ; dans l'hiver , nous faisions le service aux fêtes de la Cour , & aux

Opéras à Berlin ; au printemps, nous allions à Charlottenbourg pour les exercices , & dans l'été , nous passions à Potsdam , ou dans les lieux où étoit le Roi. Tous les six Officiers avoient la table du Roi , & dans les jours de gala , mangeoient avec la Reine ; ainsi il ne pouvoit y avoir sur la terre de meilleure école pour former le soldat , ou l'homme du monde.

Il n'y avoit que trois semaines que j'étois Cadet, lorsque le Roi, à la parade de devant l'église , s'avança vers moi ; & m'examina bien une demi-heure de toutes les manières. Le lendemain il m'envoya ordre de me rendre auprès de lui.

Il mit à l'épreuve ma mémoire , dont l'étendue & la vigueur étoient fameuses & merveilleuses à ses yeux. Il me présenta les noms de 50 soldats , & dans 5 minutes je les savois par cœur. Ensuite il me donna la matière de deux lettres ;

que je composai aussi-tôt en langue françoise & latine , écrivant l'une , & dictant l'autre : enfin il me fallut tracer précipitamment au crayon le plan d'un pays.

Il m'éleva au grade de Cornette des Gardes-du-Corps , & chaque expression de ses éloquens discours , étoit une étincelle qui faisoit brûler mon ame pour lui , pour son service , de la plus vive flamme. Il me parloit comme un Roi , comme un père , & en même temps en homme qui savoit connoître & estimer les talens. Il voyoit , par expérience , ce qu'on devoit attendre de moi , & de ce moment , il fut lui-même mon maître , mon ami & mon souverain.

Il y avoit à peine trois semaines que j'étois Cadet , & peu d'hommes peuvent se vanter de s'être vu parvenir dans mon pays , sous le sceptre de Frédéric , à une pareille fortune.

J'étois donc Officier de la première garde. Le Roi me fit présent de deux chevaux de ses écuries , & de mille écus ; alors , par le brillant de mon équipage somptueux , j'étois à la fois un homme de Cour , un Savant , & un Officier dans le Corps le plus beau , de la plus illustre & de la plus savante école militaire de l'Europe. Mes efforts dans le service n'avoient point de bornes ; en sorte que , le mois d'Août 1743 , le Roi me choisit pour montrer la nouvelle manœuvre à la Cavalerie Silésienne , honneur que jamais jeune homme de dix-huit ans n'avoit obtenu avant moi.

L'hiver nous avions notre garnison à Berlin , où les Officiers jouissoient de la table de la Cour. Et , comme la renommée de ma mémoire extraordinaire me fit bientôt connoître & rechercher , personne sur la terre ne

mendoit

menoit une vie plus gracieuse que moi.

Le Monarque me recommanda à sa savante société. Voltaire, Maupertuis, Jordan, La Mettrie, Pollnitz étoient mes amis. Le jour je travaillois à l'école de la guerre, & la nuit à étendre mes connoissances. Pollnitz étoit mon guide & mon ami de cœur, & , à tout prendre, mon bonheur étoit vraiment digne d'envie.

Jusqu'alors je n'avois point éprouvé la passion de l'amour, ni aucun sentiment de tendresse. La terrible vue des hôpitaux de Potsdam m'avoit toujours garanti, par l'effroi, de toute espèce d'écarts.

Dans l'hiver de 1743, on célébra les noces de la sœur du Roi, qui épousa celui de Suède, dont elle est veuve aujourd'hui. En qualité d'Officier des Gardes, je montai près d'elle la garde d'honneur, & je fus chargé de l'escorter

jusqu'à Stettin. Dans le tumulte inséparable d'une aussi nombreuse assemblée, où j'étois chargé de maintenir l'ordre, on me vola ma montre, & un morceau de ma soubre-veste de velours rouge, avec une riche crépine, qui me fut adroitement coupée par un filou. Cet accident m'attira beaucoup de plaisanteries de la part des autres officiers de la garde. En ce moment une dame de la Cour, m'adressant la parole, me dit, dans cette occasion favorable : « Trenck, je vous consolerai de cette perte. » Ces mots furent accompagnés d'un coup-d'œil, que je compris avec plaisir ; & dans l'espace de peu de jours, je fus le plus heureux mortel de Berlin. C'étoit à tous les deux notre première passion, & comme je lui étois attaché par le lien du respect le plus profond, je ne me suis jamais repenti d'aucune infortune, qui, sortie d'une aussi honorable source, s'est par la suite répan-

due fût toute ma destinée. Mon secret me suivra jusqu'au tombeau , & il sera enfermé avec moi ; & quoique ce silence fasse un vide dans les plus importants événemens de mon histoire , & qu'il reste une grande énigme inexplicable pour le Lecteur , (tous les vieillards de Prusse qui existent encore la devineroient aisément , mais certainement ceux de cet âge ne liront plus mes écrits) j'aime mieux encourir devant mes contemporains , & devant la postérité , les reproches d'historien incomplet ; j'aime mieux ne pas paroître un franc Allemand , dans quelques endroits de mon roman , que d'en agir avec ingratitude avec mon amie & ma bienfaitrice. Elle vit encore , & elle a encore aujourd'hui pour moi les mêmes sentimens qu'elle avoit il y a quarante-trois ans. C'est à sa conversation que je suis redevable de la connoissance des usages du monde , & des avantages

de ma personne : d'ailleurs, dans mon infortune, elle ne m'a jamais trahi ni abandonné ; & mes enfans seront les seuls auxquels je dirai à qui ils doivent la conservation de leur père. J'étois donc alors heureux en tout à Berlin. J'étois estimé ; mon Roi me témoignoit ses bontés dans toutes les occasions : mon amie me donnoit beaucoup plus d'argent que je n'en avois besoin, & bientôt mon équipage fut le plus somptueux & le plus brillant de tout le corps. Ma dépense fut remarquée ; car je n'avois hérité de mon père que la terre de Schatlack, qui rapportoit environ mille écus, & il y avoit bien des mois où j'en dépensois davantage. On commença à former des conjectures ; mais ma maîtresse & moi, nous étions si prévoyans, que sûrement jamais personne n'auroit pu découvrir notre liaison, que le Monarque lui-même, qui, comme je l'ai appris de-

puis , me faisoit espionner , lorsque je m'absentois secrètement de Potsdam ou de Charlottenbourg , sans congé , pour faire un saut à Berlin : mais je me retrouvois exactement à la parade. Une couple de fois trahit mon absence , & je devois être aux arrêts , mais le Roi voulut bien se contenter de mes excuses : je lui dis que j'avois été à la chasse : il sourit en m'accordant mon pardon.

Jamais homme n'a débuté dans le monde , ni vécu d'une manière plus agréable , plus heureuse , plus florissante & plus avantageuse que j'ai fait à Berlin dans les premières & bouillantes années de la jeunesse. J'aurois de quoi écrire un volume , si je voulois rapporter toutes les affaires dans lesquelles je me suis trouvé mêlé ; mais mes propres aventures demandent trop de place , pour que j'y joigne des aventures étrangères. Dans l'histoire des

événemens tragiques de ma vie , les intrigues d'amourettes seroient déplacées ; je veux me présenter aux yeux de l'Europe sous une forme plus vraie , plus décente ; je veux , par mon exemple , instruire , & émouvoir le sentiment. J'apprendrai par quelles causes mes enfans ont perdu , par une suite de ma destinée , des richesses considérables. Il me manqua cent mille hommes pour les recouvrer ; mais du moins je laisserai à mes héritiers mes droits & mes prétentions bien éclaircies & mises dans un jour lumineux.

Au commencement de Septembre de 1744 , la guerre s'alluma entre l'Autriche & la Prusse , & nous marchâmes en hâte & sans obstacle par la Saxe , à Prague.

Ce que le grand Frédéric nous dit à tous ses Officiers à Potsdam , au moment où nous étions rassemblés autour de lui pour le départ ; & cela d'un

ton réellement pénétré. je n'oserois le répéter dans ces feuilles : celui qui jamais entreprendra d'écrire sa vie , & celle de Marie - Thérèse avec sincérité , & sans crainte ni flatterie , qu'il s'adresse à moi pour avoir des notes , que la postérité ne connoitra jamais sans moi , & qui ne doivent jamais être publiées sous mon nom. Chaque Monarque a droit quand il commence une guerre ; & l'on bénit les armes , & l'on implore la protection du Ciel , pour les succès de la bonne cause , dans les Eglises des deux partis ennemis.

C'est en avoir dit assez. — Cette fois Frédéric prit les armes avec répugnance ; & de cela , j'en suis témoin oculaire. Si je ne me trompe , l'armée du Roi campa devant Prague le 14 Septembre , & l'armée de Schwerin , qui venoit de la Silésie , arriva le lendemain de l'autre côté de la Moldau.

Nous fûmes obligés d'employer huit jours à former nos pontons de communication ; mais le Gouverneur avoit encore laissé les François de l'année précédente devant la Ville , & ils avançaient les opérations du siège.

La montagne de Zifcka , qui domine la Ville , n'étoit défendue que par environ quarante Croates ; elle fut emportée d'emblée par quelques Grenadiers , & les batteries établies au pied de la montagne , jouèrent dès le cinquième jour sur la Ville , à laquelle ils mirent le feu avec des boulets & bombes rouges.

Le Général Harsch trouva bon de capituler , & livra la Ville après douze jours de résistance , pendant lesquels il n'avoit pas perdu 500 hommes , & rendit 18000 hommes , tous Soldats sains & en vigueur , prisonniers de guerre.

Jusques-là nous n'avions éprouvé aucun obstacle qui nous eût arrêtés : ce-

pendant l'armée Impériale , sous le commandement du Prince Charles , qui avoit quitté les bords du Rhin , s'avançoit pour sauver la Bohême.

Dans cette campagne nous ne vîmes l'ennemi que de loin. Ses troupes légères , qui surpassoient en nombre trois fois les nôtres , nous empêchoient de pouvoir faire du fourrage. La disette & la faim nous forcèrent à une contre-marche , parce que , derrière nous , nous avions dans notre marche tout brûlé , tout rasé. Les mauvais temps & la rigueur de la saison , en Novembre , décourageoient nos Soldats , & dans l'espace de six semaines , nous perdîmes 42000 hommes par maladie , & la plus grande partie par désertion. Le corps des Pandoures de Trenck étoit toujours sur notre dos , & nous causoit beaucoup d'inquiétude & de dommage , sans que jamais il se fût une seule fois avancé à la portée du canon. A la fin ils pas-

sèrent l'Elbe , & brûlèrent tous nos magasins à Pardubitz : la retraite aussi nous étoit fermée. Le Roi espéroit encore forcer le Prince Charles à la bataille entre Benneschau & Kannupitz. — Mais en vain ; les Saxons avoient , pendant la nuit , établi une batterie de vingt-cinq pièces de canons , sur une digue qui séparoit deux étangs ; & c'étoit justement le chemin par lequel le Roi vouloit les attaquer & les forcer au combat. Il nous fallut aussi abandonner la Bohême : toute la Cavalerie , faute de fourrage , avoit été démontée. Les temps rudes & fâcheux , & les chemins glissants & fatiguans , des marches continues , & le désordre causé par les troupes légères , jetèrent le Soldat dans le découragement , & un tiers de l'armée déserta.

Si , dans cette position , le Prince Charles nous eût poursuivis , nous ne l'aurions sûrement pas battu au mois

de Juin suivant , près de Strigau. Mais il se contenta de nous suivre de loin jusqu'aux frontières , & chercha alors tranquillement de paisibles quartiers d'hiver. Par-là le Roi eut le temps de réparer ses pertes , sur-tout lorsque les fautes commencèrent à se commettre en Autriche ; de sorte que rien ne mit obstacle au retour de nos déserteurs. Ce fut comme avec les prisonniers Russes , que Charles XII. laissa par dédain sortir de leur prison , & retourner chez eux , & qui ensuite le battirent si complètement à Pultawa.

Il fallut abandonner Prague avec une perte considérable , & Trenck se rendit maître de Tabor , Budweis , & Frayenberg , où il fit prisonniers les Régimens d'Walrabe & de Kreutz.

Personne ne peut rendre un compte plus exact & plus vrai que moi de toute cette campagne : je faisois l'office d'Aide de Camp auprès du Roi , & j'étois

employé à reconnoître les lieux , & à établir les campemens. Pendant plus de six semaines j'eus le soin de fournir de fourrage le quartier général.

En conséquence j'arpenois continuellement le pays avec des Chasseurs & Hussards à cheval , vû que le Roi ne m'avoit permis de choisir dans ses Gardes que six hommes de bonne volonté ; ainsi , pendant toute la campagne , j'eus peu de nuits à dormir sous la tente , & mon infatigable activité me gagna les bonnes grâces du Monarque & toute sa confiance. Les éloges publics m'enflammoient jusqu'à l'enthousiasme , lorsque j'avois le bonheur fortuit de rentrer heureusement , certains jours , dans le quartier principal avec 60 ou 80 charriots de fourrages , tandis que tous nos autres fourrageurs se dispersoient , couroient de côté & d'autre , & revenoient à vide. Quoique la disette & la faim commençassent à se faire sentir , per-

fonne n'osoit presque plus en sortir à cause de la quantité innombrable de Pandoures & Hussards qui remplissoient la campagne.

Aussi-tôt que nous fûmes entrés dans la Silésie, les Gardes-du-Corps se rendirent à Berlin pour y prendre leurs quartiers d'hiver.

Je ne décrirai point ici toute la guerre de Bohême ; mais puisque j'écris mon histoire, je dois remarquer tout ce qui a eu de l'influence sur ma destinée. Notamment :

Près du grand Benneschau, je montai à cheval avec trente Hussards & vingt Chasseurs, pour aller au fourrage. Les Hussards s'établirent dans un monastère, & moi j'allai, avec mes Chasseurs, dans un château du Seigneur, où nous fîmes entretenir tous nos charriots, & où nous commençâmes à charger du foin & de la paille, dans la cour de la ferme.

Un Lieutenant de Hussards Autrichiens, avec trente-six Cavaliers, m'avoit épié d'un bois épais & couvert, & il avoit observé ma foiblesse. — Mes hommes étoient tous occupés à charger, sans autre souci; & lorsqu'ils s'y attendoient le moins, tout-à-coup les voilà enveloppés & surpris; l'ennemi fond dans la cour de la ferme, & fait, en un instant, tous mes Chasseurs prisonniers. J'étois alors tranquille dans le château, assis auprès de la jeune Dame, & je vis avec effroi, mais désarmé & sans défense, ce spectacle de la fenêtre.

Irrésolu & rouge de honte de mon extrême imprévoyance, la jeune & bonne Dame du château voulut me cacher, lorsque j'entendis tirer un coup de fusil dans la cour. Pour abréger, mes Hussards, que j'avois envoyés dans le monastère, apprirent, par un Pay-san, qu'un Chef Autrichien étoit en

embuscade dans le bois : ils nous avoient vu de loin entrer dans la cour de la ferme du château. Aussi-tôt ils accoururent à toutes brides sur nos traces, & nous joignirent, à peine deux minutes après que l'ennemi m'avoit si bien surpris.

Avec quelle promptitude, avec quelle joie je descendis ! Quelques Hussards ennemis se glissèrent par une porte de derrière ; mais nous en prîmes vingt-deux, avec un Lieutenant du Régiment de Kalnock ; deux furent tués, & cinq blessés. Je perdis des miens deux Chasseurs qui furent sabrés, étant sans armes à travailler dans l'étable à foin.

Aussi-tôt nous nous mêmes à rassembler notre fourrage avec plus de prudence : les chevaux que nous avions pris furent en partie attelés aux charriots, & ensuite je tirai du monastère voisina 150 ducats que je partageai entre mes Soldats, pour leur fermer la bouche.

Je marchai vers l'armée qui étoit éloignée de nous de deux milles : de tous côtés nous entendions tirer autour de nous ; par-tout les fourrageurs étoient attaqués. Un Lieutenant vint se joindre à moi avec quarante chevaux , ce qui fortifia & couvrit ma marche ; mais cela m'empêcha d'arriver dans le camp , parce je reçus l'avis que 800 Hussards & Pandoures rodoient de toutes parts sur mon chemin. Je cherchai à m'écarter. Je pris donc un long circuit , & j'arrivai enfin avec mes prisonniers & mes vingt-cinq charriots chargés , très-heureusement au quartier principal. Le Roi étoit alors à table , j'entrai dans ma tente ; & comme j'étois resté absent toute la nuit , chacun avoit cru que j'avois été fait prisonnier , ce qui en effet étoit arrivé ce jour-là à bien d'autres.

Le Roi me questionna aussi-tôt sur mon entrée dans le camp. — Venez-vous seul ?

— Non , Votre Majesté ; je ramène vingt-cinq charriots chargés , & vingt-deux prisonniers avec leurs chevaux & leurs Officiers. — Il me fallut aussi-tôt prendre place à table à côté de lui ; & se retournant vers l'Ambassadeur Anglois qui étoit assis près de lui , il lui dit , en me frappant sur l'épaule : *C'est un Matador de ma jeunesse Prussienne.* Les chevaux étoient prêts pour aller reconnoître l'ennemi devant le camp. Il me fit peu de questions ; je tremblois à chacune , & je m'excusai sur l'excès de la fatigue. Après quelques minutes il se leva de table , examina les prisonniers , & m'attacha au cou le cordon de l'Ordre du Mérite : il m'ordonna d'aller me reposer , & monta à cheval.

Il est aisé de concevoir combien j'étois intérieurement affecté ; j'avois mérité dans cette occasion d'être cassé pour ma grossière impudence , & j'étois

récompensé. N'est-ce pas un exemple frappant des évènemens bien ordinaires dans notre monde ? Combien de Généraux ont dû le gain d'une bataille à une faute , & dont on a fait honneur à leur habileté ?

L'honnête & brave Officier subalterne , qui m'avoit tiré de ce labyrinthe , méritoit pour lui la récompense que j'obtins pour moi.

Dans beaucoup de circonstances de ma vie , où je m'attendois à recueillir de l'honneur & l'approbation générale , l'opprobre & les fers furent mon salaire ; & le Monarque , que je servois de tout mon cœur & de toute mon ame , fut de même abusé ; par les apparences il précipita son jugement & me punir comme un méchant sans foi.

A toute heure , la crainte que la vérité , dont tant de témoins pourroient parler , ne vînt à être connue , & ne m'attirât des reproches publics , étoit

pour moi un supplice qui m'ôtoit le contentement & le repos.

L'argent ne me manquoit point ; je donnai à chaque Bas-Officier vingt ducats , & à chaque Soldat un ducat de ma bourse , pour les engager au silence. J'étois aimé d'eux , & ils me promirent tout ; mais je n'en pris pas moins la résolution d'avouer la vérité au Roi , à la première occasion. Elle se présenta au bout de deux jours : nous étions en marche : en qualité de Cornette , je portois la première enseigne , & le Roi marchoit à côté du Timballier ; il me fit signe , & m'adressant la parole :

« Il faut que Trenck , dit-il , me raconte à présent comment il a fait son dernier coup ».

Je crus à la vérité que j'étois déjà trahi ; mais le Monarque me parloit d'un air si gracieux , que je repris un nouveau courage , & je lui racontai toute la vérité , & comment nous

avons été très - réellement prisonniers. Je remarquai son étonnement , dans son regard qui m'étoit déjà familier ; mais en même-temps j'y vis que ma franchise ingénue lui plaisoit. En terminant je fis si bien , par mon récit , plein de repentir & de sentiment , qu'il ne me fit pas un seul reproche.

Il me parla une demi-heure entière , non pas comme un Souverain , mais comme un bon maître & un père. Il loua ma candeur , & finit par des paroles que jamais je n'oublierai : — « Suis mes avis. — Aie toujours une entière confiance en moi. — Je veux faire de toi un homme » Que quiconque a du sentiment juge quelle impression faisoit sur mon ame un traitement si généreux & si royal. De ce moment tous mes vœux , tout mon but fut de travailler à acquérir de l'honneur pour mon Roi , & de verser mon sang pour mon pays.

De cet instant, toute la confiance de ce Monarque pénétrant me fut acquise, & j'en reçus, l'hiver suivant à Berlin, des marques fréquentes : le plus souvent j'étois introduit dans la société de ses Savans; & ma perspective dans l'avenir étoit digne d'être enviée. J'obtins cet hiver-là plus de 500 ducats en gratifications, & l'envie commença bientôt à ourdir ses trames contre moi. Il faut que je fasse connoître ici un autre événement de cette Campagne, qui est vraiment remarquable dans l'Histoire de Frédéric.

Dans notre retraite de la Bohême, le Roi, avec les Gardes à cheval, les Gardes à pied, les piquets de Cavalerie, & tout le Quartier général, & le second & troisième bataillon des Gardes, entra dans Kollin; nous n'avions avec nous que les petites pièces de campagne, & notre escadron étoit dans le fauxbourg. Vers le soir nos postes avancés

furent repoussés dans la Ville ; les Huf-
fards y entrèrent pêle-mêle : tout le
pays fourmilloit des troupes légères
de l'ennemi ; & un Commandant m'en-
voya vers le Roi pour chercher ses or-
dres.

Après bien des recherches, je trou-
vai enfin le Roi sur la tour de l'Eglise ,
une lunette à la main : jamais je ne l'ai
vu si inquiet, si indécis que ce jour-là.
— L'ordre fut :

Que nous devions nous retirer sur le
champ, marcher à travers la Ville, &
passer dans le fauxbourg où nous de-
vions nous arrêter sans débrider ni des-
seller nos chevaux. A peine y fûmes-
nous établis, qu'il commença à tomber
une forte pluie, & que la plus noire
obscurité nous couvrit. Vers les neuf
heures du soir, Trenck parut avec ses
Pandoures & sa musique turque, & mit
le feu à plusieurs maisons. On nous dé-
couvroit très-bien, & nous com-

mençâmes à faire feu des fenêtres.

La confusion & l'embarras devinrent universels. — La Ville étoit si pleine, que nous ne pouvions y entrer : la porte étoit fermée, & de dessus on tiroit avec nos petits canons de campagne. Trenck avoit détourné le cours des eaux, & vers minuit nous étions dans l'eau jusqu'au ventre des chevaux, & réellement sans défense. Nous perdîmes sept hommes, & mon cheval fut blessé au cou.

Il est certain que cette nuit-là nous étions tous prisonniers & le Roi aussi, si mon cousin avoit pu poursuivre son assaut (comme il l'a lui-même raconté ensuite) ; mais un coup de canon lui écrasa le pied : on l'emporta, & le feu des Pandoures cessa. Le lendemain le corps de Nassau parut, & vint à notre secours. Nous quittâmes Kollin ; & pendant notre marche le Roi me dit : — Votre beau cousin nous auroit pu porter

cette nuit un terrible coup ; mais , fuyant le rapport d'un déserteur , il a été tué. — Il me demanda à quel degré nous étions parens , & il en resta là.

Au milieu de Décembre , nous entrâmes dans Berlin : là je continuai d'être encore le plus heureux des mortels , & j'étois reçu à bras ouverts ; mais je fus moins circonspect que l'année précédente , peut-être aussi plus observé. Un Lieutenant de la Garde à pied , qui jouoit ouvertement un rôle de favori principal... , contre lequel je portois déjà dans le cœur une haine naturelle , comme contre tous les aigrefins de cette espèce , m'attaqua de quelques sarcasmes piquans sur mes amours secrets. Je l'apostrophai d'un F. nous nous battîmes à l'épée ; & je lui portai un coup dans la figure. A la parade devant l'Eglise , le premier Dimanche suivant , après
cet

cet incident, le Roi me dit en passant à côté de moi :

Monfieur, * « le TONNERRE & la TEM-
PÊTE s'amassent. Prenez garde à vous. »
Il n'en dit pas plus. Quelque tems après,
je vins d'un instant trop tard à la parade ;
le Roi, qui m'avoit déjà cherché des
eux, & qui avoit vu que je manquois,
m'envoya aux arrêts à Potsdam, avec
les Gardes à pied. Après que j'y eus
resté quatorze jours, le Colonel de War-
tesleben vint me trouver, & me conseilla
de demander grace. — J'étois encore
trop peu versé dans la connoissance des
rangs & distinctions de Cour, & je
n'avois pas même observé que je parlois
à un espion. Je me plaignis de la lon-
gueur des arrêts, pour une légère faute,
qui ordinairement étoit expiée par trois
ou au plus six jours. Je continuai donc
d'y rester.

* Il y a dans ces mots une sorte de *Juron*,
qu'on ne peut bien rendre en françois.

Il s'écoula huit jours encore. Le Roi vint à Potsdam. Je fus envoyé par le Général Bork, Aide-Général du Roi, avec une lettre pour Dresde, & je partis sans voir le Roi. A mon retour, je me présentai au Monarque après la parade; & comme l'escadron étoit logé à Berlin, je lui dis : Plaît-il à votre Majesté que j'aille joindre l'escadron à Berlin ? Sa réponse fut : D'où venez-vous ? — De Dresde. — Où étiez-vous avant d'aller à Dresde ? — Aux arrêts. — Hé bien, retournez où vous étiez.

Et je retournai de nouveau aux arrêts, où je restai jusqu'à trois jours avant l'ouverture de la campagne. Alors nous partîmes au commencement de Mai, & nous marchâmes rapidement en Silésie, pour la seconde campagne.

C'est ici qu'il faut raconter, d'une manière circonstanciée, un événement principal, qui fût dans le même hiver la source de toutes les souffrances que j'ai eues à supporter dans ce monde.

Je prie le Lecteur d'arrêter son attention sur ces endroits, & de me plaindre d'avance, parce que, pour la cause la plus innocente, le plus droit des hommes, le meilleur patriote, est devenu suspect au Roi, & s'est trouvé enlacé dans un tissu de calamités enchaînées les unes aux autres, dont, depuis dix-neuf ans, jusqu'à ma soixantième année, j'en ai jamais pu parvenir à me dégager. C'est ici un récit fidèle, & depuis long-tems publiquement connu & approuvé, qui doit faire honneur, & à moi, & à ma mémoire.

François Freyherr de Trenck (1), qui commandoit les Pandoures au service de l'Autriche, fut, en 1743, grièvement blessé dans la Bavière : il avoit écrit à ma mère, & lui avoit annoncé qu'il avoit

(1) Le père de ce Trenck, & mon père, étoient les deux frères qui restoient. Je serai fidèle, dans ces feuilles, au récit exact de sa destinée remarquable, & je la raconterai telle qu'elle m'est bien authentiquement connue.

nommé son fils aîné pour l'héritier de tous ses biens. Ma mère envoya cette lettre aussi-tôt à Potsdam ; mais je la laissai sans réponse , parce qu'alors j'étois si content de ma position , de mon Souverain , & que j'avois tant sujet de l'être , que je n'aurois pas changé mon bonheur contre le trésor du Mogol.

Je me trouvois , le 12 Février 1744 , à Berlin , dans la société du Capitaine Jaschinsky , mon Commandant des Gardes-du-Corps , qui avoit un grade supérieur dans l'armée , avec le Lieutenant de Studditz , & mon camarade de chambre , le Cornette de Wagnitz. Le dernier vit encore , & il est Commandant général de la Cavalerie de Hesse-Cassel.

La conversation vint à tomber sur Trenck l'Autrichien , & Jaschinsky me demanda si je lui étois parent. Je répondis que oui , & aussi-tôt je leur dis qu'il m'avoit nommé son Légataire universel. — Il me demanda ce que j'é

lui avois répondu. — Rien. — Là-dessus toute la compagnie me représenta que je serois coupable, si je ne lui montrerois pas ma reconnoissance ; au moins que je devois le remercier, & chercher à entretenir ses bonnes intentions pour l'avenir. Mon Commandant ajouta : « Ecrivez-lui de vous envoyer, pour votre équipage, deux bons chevaux hongrois ; donnez-moi la lettre, je la ferai passer par le moyen de Bossart, Conseiller de Légation de Saxe, à condition que j'aurai aussi un cheval hongrois. Ce n'est pas une correspondance d'Etat, mais une correspondance particulière de famille : je prends sur moi les suites, &c. »

Moi, je ne répliquai rien : j'écrivis, je suivis le conseil de mon supérieur, & s'il m'étoit jamais accordé de produire des témoignages sur ce fait, j'aurois quatre témoins existans, qui ont lu le contenu de la lettre, & qui justifieroient

plus clair que le jour ma pure innocence.

Je remis cette lettre ouverte à Jafchinsky ; il la cacheta lui-même , & la fit partir.

Je raconterai tout ce qui a rapport à cette lettre , parce qu'elle a été la seule cause de tous les maux que j'ai soufferts jusqu'au tombeau..... Mais avant tout , parlons ici d'un incident fortuit , dont c'est ici la place , & qui m'a attiré le premier soupçon.

Dans la campagne de 1744 , mon Palefrenier , avec deux chevaux de main , fut pris avec plusieurs autres , par les troupes légères de Trenck. Je devois , ce jour-là même , accompagner le Roi , qui alloit reconnoître l'ennemi : mon cheval étoit fatigué : j'exposai mon embarras au Roi , qui sur le champ m'envoya en présent un beau cheval anglois.

Le jour d'après , je fus étonné de voir revenir avec mes deux chevaux & un

Trompette ennemi , mon Valet prisonnier , qui m'apportoit un billet à-peu-près conçu en ces termes :

« Trenck l'Autrichien ne fait point la guerre à Trenck le Prussien son cousin. C'est pour lui un plaisir d'avoir retiré des mains de ses Huffards les deux chevaux qui lui avoient été enlevés , & qu'il lui renvoie , &c. »

Lorsque j'en parlai le même jour au Monarque , il me dit avec un front sombre : « Puisque votre cousin vous a renvoyé vos chevaux , vous n'avez plus besoin du mien. »

Il ne manqua rien alors aux envieux de mon bonheur. Cette petite anecdote leur donna matière à plaisanter , tant qu'à la fin j'appellai en duel un certain Lieutenant P. . . . s. Je le renvoyai bien marqué de ma main , & je fis voir , par ma conduite , que je portois un cœur Prussien.

Mais tout résumé , l'aventure de ce

billier, avec les chevaux renvoyés, n'eût dans la suite que trop d'influence sur les soupçons qui s'élevèrent l'année suivante dans l'esprit du Monarque, & qui provoquèrent mon infortune.

Je me suis étendu avec prolixité sur toutes les circonstances de cet incident, autant pour me justifier moi-même, sans détour ni réticence, que pour justifier, autant qu'il est possible, le grand Frédéric, d'ailleurs si clairvoyant & si juste.

Je n'ai pas besoin de produire des preuves ni des témoignages dans toute cette affaire : mon pays même, qui m'avoit cru traître, toute l'armée, c'est-à-dire, tous les Généraux encore vivans, le Ministère, la Cour elle-même, & tous les jeunes Officiers actuels, instruits par la tradition de leurs anciens, plaident pour mon innocence & pour mes droits. On nomme Trenck à Berlin, & dans tous les Etats Prussiens; on m'y appelle unanimement le martyr de ma

droiture & de ma franchise , la victime la plus scandaleuse & la plus criante de la calomnie , le meilleur patriote du pays , & l'exemple d'un grand Général dans l'infortune.

Venons maintenant à l'enchaînement de l'histoire dont j'ai rompu le fil.

Nous marchâmes en Silésie , pour commencer la seconde campagne , qui fut aussi sanglante pour nous qu'elle fut triomphante.

Le Quartier-général du Roi étoit au couvent de Kamenz : nous restâmes là tranquilles pendant quatorze jours , & l'armée se retrancha ; mais la folie s'empara du Prince Charles : au lieu de nous attendre en Bohême , il entra avec son armée dans la plaine de Strigau , où il devoit être plus sûr d'être battu. Celui qui connoît la grande manœuvre Prussienne , & la tactique qui seule décide les batailles , peut , sans lunettes , sans algèbre , juger laquelle

des deux armées devoit, avec inégalité de nombre, avoir l'avantage en rase campagne. L'armée se hâta de sortir de ses retranchemens, & dans l'espace de vingt-quatre heures, tout étoit rangé en ordre de bataille : le 14 Juin, il y avoit déjà 1800 morts étendus dans la plaine de Strigau, & l'armée impériale, avec les alliés Saxons, fut complètement battue.

Les Gardes-du-Corps étoient à l'aîle droite. Avant d'attaquer, le Roi cria à notre escadron : « Mes enfans, montrez aujourd'hui que vous êtes mes Gardes-du-Corps, & ne faites aucun quartier aux Saxons. » Nous donnâmes trois fois sur la Cavalerie, & deux fois sur l'Infanterie.

Rien ne pouvoit résister à une troupe qui, certainement, pour les hommes, les chevaux, le courage, l'habileté & la passion de l'honneur, étoit le premier escadron de l'Univers. Nous en-

levâmes , en tout , sept étendards & cinq drapeaux , & en moins d'une heure, tout fut décidé.

Je reçus un coup de pistolet à la main droite; mon cheval fut grièvement blessé : & à la troisième charge , il fallut que mon valet d'équipage m'en donnât un autre.

Le lendemain tous les Officiers obtinrent l'ordre du Mérite ; mais moi je restai quatre semaines parmi les blessés à Schweidnitz , où environ 16000 hommes furent opérés , & plusieurs n'eurent leurs plaies bandées pour la première fois , que le troisième jour : je ne pus me servir de ma main pendant trois mois.

Alors je rejoignis l'escadron , & je faisois en tout mon devoir ; j'étois tous les jours auprès du Monarque , & je l'accompagnais à toutes les découvertes : ses bontés particulières , son estime rendue , & ses préférences augmentoient

tous les jours ; mon enthousiasme pour lui , & mon zèle pour son service montoient jusqu'aux excès.

Je fis encore , dans cette campagne , le service d'Adjutant., & personne ne peut en écrire l'histoire avec plus de précision & de fidélité que moi , puisque j'ai été témoin oculaire de tous les évènements. J'étois élève d'un des premiers maîtres dans l'art de la guerre , qui me croyoit digne d'être formé par lui. Mais ces feuilles contiendroient à peine le récit abrégé de tout ce qui a influé sur mon sort personnel.

C'est encore ici le lieu de rapporter un événement qui peint le caractère du Grand Frédéric , & son génie singulier pour former la jeunesse à son service , & pour , en quelque sorte , se l'approprier.

J'aimois passionnément la chasse , & quoiqu'elle fût sévèrement défendue , je ne laissois pas d'y aller sans permission.

Je revins un jour chargé de faisans ; mais quelle fut ma surprise lorsque je trouvai l'armée partie , & qu'à peine je pourrois atteindre l'arrière-garde !

On conçoit aisément mon embarras. Pour abrégér , un Officier Huffard me prêta un cheval , & alors je regagnai mon escadron , qui étoit toujours à l'avant-garde. Je montai sur mon cheval , & pris l'enseigne que je devois porter. Mais le Roi s'étoit déjà apperçu que je manquois , ou plutôt mon Commandant , qui agit cette fois en ennemi , lui avoit déjà fait observer mon absence.

A l'instant que nous entrions dans le camp , le Roi me fit signe d'aller vers lui. — Il gît mon embarras , & il me demanda , d'un air gracieux : vous êtes donc déjà revenu de la chasse ? — Oui , Votre Majesté : je vous supplie . . . Mais il ne me laissa pas continuer , & il me dit , — passe pour cette fois à cause de Potsdam , mais prenez garde à

l'avenir , & songez mieux à votre devoir.

C'étoit avec cette indulgence que ce vraiment grand Roi traitoit de grandes ames pour de grandes fautes, tandis qu'il punissoit les ames communes & méchaniques , qui sont faites pour ramper, d'après la lettre des Ordonnances militaires. C'étoit ainsi qu'il avoit su se faire une vraie pépinière de grands Généraux , & qu'il y trouvoit des hommes dignes de sa société , de son choix & de sa confiance sans réserve. Peut-être étoit-il le seul Monarque sur la terre , qui pût dire , je n'ai point d'esclaves ; j'ai des patriotes & de vrais amis.

Depuis cet incident je ne remarquai en lui aucun signe mal-gracieux ; excepté que quelquefois à table , (car les Officiers des Gardes avoient toujours sa table) & dans un moment de bonne humeur , il lançoit quelques traits piquans sur les amateurs de la chasse &

sur les têtes chaudes , qui bouillonnaient pour un rien , & avoient aussi-tôt l'épée au poing.

La campagne s'écoula en manœuvres & en marches continuelles , en sorte que nous n'avions jamais de repos ; car les Gardes qui campoient près de la tente du Roi , au milieu du camp , formoient toujours dans les marches l'avant-garde de l'armée , & devoient partir deux heures plutôt qu'elle , pour atteindre les devants. Ensuite ils font de toutes les marches pour aller avec le Roi reconnoître les lieux. Quelquefois ils doivent tracer un camp , chercher où les chevaux pourront boire , faire l'inspection dans le quartier général , être d'ordonnance auprès du Roi. Toutes ces fonctions nous permettoient rarement quelques heures de repos , attendu que nous n'étions que six Officiers en tout pour tant d'emploi. Nous remplissions souvent l'office de couriers , & plus souvent encore nous

positions des ordres verbaux aux corps détachés de l'armée. Le Roi , qui destinoit ses Gardes à devenir de bons tacticiens , prenoit soin qu'ils ne devinssent pas des *bonnets de nuit*. A son école il falloit beaucoup veiller , pour beaucoup apprendre. Le travail , la vigilance , & une activité continuelle , une passion exaltée de l'honneur , l'émulation & l'amour de la patrie , se formoient sous les yeux du Roi , le Commandant en personne de son armée.

Voilà l'école où je m'instruisois , & où j'étois déjà au nombre de ceux qu'on destinoit à en instruire d'autres.

Cependant , comme j'étois dans ma quarantième année , un grand Général de Vienne me dit : » mon cher Trenck , il vous seroit bien difficile d'apprendre notre nouvel exercice ; vous êtes déjà trop vieux . » D'après ce juge-

ment ridicule , je fus effectivement compté en Autriche au rang des Invalides , & j'y suis resté jusqu'à présent , que mes cheveux ont blanchi. A Berlin , on auroit sûrement ri du beau jugement de ce grand Général.

Reprenons la suite de l'histoire.

Si je ne me trompe , le 14 Septembre fut le jour où se donna la mémorable bataille de Sorau. Le Roi avoit tant envoyé de corps détachés en Saxe , en Silésie & en Bohême , qu'il ne restoit pas plus de 26000 hommes à sa principale armée. Le Prince Charles qui , fier de sa science , pesoit toujours son ennemi au poids matériel , & d'après la quantité de ses forces , & ne connoissoit pas le noyau de la force Prussienne , avoit enfermé ce petit peloton de Régimens Poméraniens & Brangdebourgeois avec une armée de 86000 hommes , & vouloit tomber sur cette poignée de mouches , & nous faire tous prisonniers.

On verra actuellement , d'après mon récit , avec quel secret l'attaque fut projetée & exécutée.

Vers minuit , le Roi vint lui-même dans ma tente , & il éveilla de même tous les autres Officiers. Il nous ordonna de préparer sur le champ nos chevaux , dans le plus grand silence ; de laisser derrière tous les bagages , & de nous tenir prêts pour le combat au premier signal. Dans le moment , tous les chevaux furent rangés à leurs places , & tous les hommes prêts à les monter.

Le Lieutenant de Pannewitz & moi , nous devions accompagner le Roi. Le Monarque porta lui-même son ordre par toute l'armée ; & ainsi chacun attendoit le point du jour avec impatience.

Vis-à-vis du défilé , où le Roi savoit d'avance que l'attaque ennemie devoit se faire , on cacha , le plus secrètement

qu'il fut possible , huit pièces de campagne derrière une petite éminence : il falloit qu'il fût déjà instruit de tout le plan Autrichien ; car on avoit retiré tous les postes avancés vers les montagnes , pour fortifier l'ennemi dans sa conjecture qu'il nous surprendroit tous désarmés , & dans le sommeil , & nous envelopperoit sans résistance.

A peine le jour perça , que le feu de l'artillerie Autrichienne éclata horriblement de toutes les hauteurs , & canonna notre camp , & que la Cavalerie ennemie se précipita dans le défilé , pour venir nous attaquer.

Dans un moment nous fûmes en ordre de bataille , & en moins de dix minutes nous fondîmes avec notre petit escadron (nous n'avions alors dans l'armée que 5 Régimens de Cavalerie) à toutes brides , sur l'ennemi , qui commençoit seulement à former gravement & lentement ses lignes devant le dé-

filé, & qui ne s'attendoit à aucune résistance, encore moins à une attaque si soudaine. Nous les forçâmes de reculer vêts ce défilé très - resserré : aussitôt, le Roi en personne fit démasquer les huit pièces de campagne, qui firent un carnage sanglant dans cette foule entassée qui ne pouvoit reculer. En moins d'une demi-heure tout le plan des ennemis fut renversé, & la bataille gagnée.

Nadaſti, Trenck, & les troupes légères, qui ordinairement nous attaqueroient par derrière, étoient dans notre camp à piller, & il n'étoit pas possible d'en arracher les Croates, avides de rapine, tandis que nous, pendant ce temps-là, nous étions occupés à battre l'armée : le trait suivant est remarquable. On vint apporter au Roi l'avis que l'ennemi étoit dans le camp, & le pilloir : tant mieux, répondit-il : ils ont là de l'occupation, & ils ne m'empêcheront point de faire ici mou-

affaire principale. Nous remportâmes ainsi la victoire la plus complète, mais nous perdîmes tous nos bagages ; tout le Quartier-général , qui étoit derrière sans être couvert d'aucun côté , fut pris & pillé. Trenck eut pour sa part la tente du Roi avec toute sa vaisselle d'argent. J'ai inféré ici ce fait , parce que , dans l'année 1746 , ce Trenck , mon parent , succomba à Vienne , sous le pouvoir de ses plus cruels ennemis , & se trouva engagé dans un procès criminel : ce fut le plus lâche des méchans qui l'accusa d'avoir , à la bataille de Sorau , pris le Roi de Prusse lui-même en personne dans son lit , & de l'avoir relâché par corruption.

Une autre atrocité plus forte encore : une fille publique de Brown , qui , corrompue par l'argent , se donna pour la fille du Feld-Maréchal Schwerin , & fut entendue comme témoin dans cette affaire , déclara qu'elle étoit

couchée elle-même avec le Roi de Prusse, lorsque Trenck entra dans sa tente, fit le Roi prisonnier, & elle avec lui, & ensuite leur rendit la liberté.

Quant à la première imputation, je suis témoin oculaire que le Roi vigilant ne pouvoit pas être surpris, lorsqu'il savoit d'avance qu'on pouvoit avoir le projet de le surprendre : j'ai galopé moi-même depuis minuit jusqu'à quatre heures du matin avec lui dans le camp, occupés à disposer toutes choses pour recevoir l'ennemi ; & sur les cinq heures, nous étions déjà à l'attaque. Trenck n'a donc pas pu prendre le Roi dans son lit ; la bataille étoit déjà décidée, lorsque Trenck pénétra dans le camp avec les Pandoures, & pilla l'équipage du Roi.

Quant à l'autre invention, produite par l'honnête D^{lle} Schwerin, cela ne peut être raconté que par des enfans ou des

vieilles femmes ; cela ne peut se croire qu'à Lisbonne, ni être enregistré comme un fait sérieux contre un homme , qu'à Vienne seulement.

Mais toute cette affaire est digne d'être lue séparément ; & j'ajouterai dans cet ouvrage un récit particulier du sort effrayant de ce même Trenck , & de son procès criminel : son histoire a tant de liaison avec la mienne , que cela suffit pour m'y autoriser.

Jusqu'à ce jour , il n'y a point eu de Trenck , qui ait été un misérable ou un traître. J'attesterai avec preuves , & je le fais par conviction , qu'il servoit sa Souveraine avec la même fidélité que je servois mon Roi. L'illustre Marie-Thérèse , trompée dans cette affaire , m'a dit elle-même , après sa mort : votre cousin a fait une plus belle mort que n'en feront ses accusateurs & ses juges.

Me voilà actuellement arrivé à la

première scène de ma tragédie. Quelques jours après la bataille de Sorau , le Courier ordinaire de la poste arriva dans ma tente , & m'apporta une lettre : elle étoit de mon cousin Trenck , chef des Pandoures , datée d'Essek , & écrite depuis quatre mois. Voici en substance son contenu :

« Par votre lettre , en date de Berlin du 12 Février , j'ai vu que vous
 » desireriez que je vous procurasse des
 » chevaux hongrois , pour les dresser &
 » les exercer contre mes Hussards & mes
 » Pandoures. J'ai déjà appris dans la Campagne précédente , avec grande satisfaction , que le Trenck de Prusse étoit
 » aussi un bon soldat. Pour vous prouver
 » que je vous estime , je vous ai renvoyé
 » vos chevaux pris par mes gens : mais si
 » vous voulez monter des chevaux hongrois , venez dans la campagne prochaine m'enlever le mien en rase campagne ; ou venez trouver votre cousin ,
 qui

» qui vous recevra à bras ouverts , &
» vous donnera toute la satisfaction qui
» dépendra de lui à vous , qu'il regarde
» comme son fils & son ami , &c. »

Je fus d'abord surpris ; & ensuite je ris à sa lecture. Le Cornette Wagnitz , à présent Général en chef de l'armée de Hesse-Cassel , & le Lieutenant Grotthausen , qui , tous deux , sont encore vivans , étoient mes deux camarades de tente ; je leur donnai cette lettre à lire : nous rîmes ensemble de son contenu , & il fut aussi-tôt résolu que nous la donnerions à lire en original à Jafchinsky , Commandant de l'escadron.

Il n'y avoit pas encore une heure que je l'avois reçue.

Le Lecteur voudra bien se rappeler ; comme je l'ai raconté ci-dessus , que le Commandant Jafchinsky m'avoit engagé à écrire la lettre du 12 Février , que je lui avois remis ma lettre ouverte , & que c'étoit encore lui qui l'avoit fait passer

à Trenck ; que dans cette lettre je lui demandois , en badinant , des chevaux Hongrois pour mon équipage , & que j'en avois promis un à ce Jaschinsky , quand ils feroient arrivés.

A peine eut-il lu la lettre avec un certain air d'étonnement , que nous nous mîmes tous à rire ; & comme le bruit couroit dans l'armée que , vu la victoire que nous venions de gagner , on devoit fondre sur la Hongrie , avec un corps de troupes , Jaschinsky me dit : soit , nous irons nous-mêmes tirer des chevaux Hongrois de la Hongrie ; & la conversation finit là , & je rentrai la conscience fort tranquille dans ma tente.

Il est nécessaire maintenant : que je fasse ici les remarques suivantes : elles méritent attention.

1°. Je n'avois pas remarqué la date de ma lettre ; mais mon supérieur avoit aussi-tôt remarqué qu'elle étoit vieille de quatre mois.

2°. Probablement aussi étoit-ce un piège que des hommes d'un méchant & faux naturel m'avoit rendu.

Le renvoi de mes chevaux , dans la campagne précédente , avoit attiré l'attention : peut être Jafchinsky avoit-il reçu l'ordre du Roi de m'observer de plus près : peut-être ne m'avoit-il persuadé d'écrire que pour m'attirer dans quelque piège , par une réponse fausse & supposée ; car il est certain que le Trenck de Vienne protesta jusqu'à sa mort , avec fermeté , qu'il n'avoit jamais reçu une lettre de moi , & que par conséquent il ne m'avoit jamais répondu. Je crois donc encore que c'étoit une lettre supposée.

Jafchinsky étoit alors le favori du Monarque , son espion dans l'armée , un méchant homme , un rapporteur insigne , & qui , par ses rapports , accrédoit la calomnie ; en sorte qu'un an après cet incident , il fut cassé par le

Roi, pour ces vices, & renvoyé dans son pays.

Il étoit alors l'amant de la belle Bosfart, Résidente de Saxe à Berlin, & c'est sans doute par son moyen que la fausse lettre de mon cousin avoit été remise à une poste de Saxe ou d'Autriche; il avoit d'ailleurs tous les jours l'occasion de me rendre suspect au Roi, & d'ourdir sa trame odieuse.

Ajoutez qu'il m'étoit redevable de 400 ducats, que je lui avois prêtés. Cette somme devint son butin lorsque je fus arrêté sans avoir été entendu; & il s'appropriâ encore la meilleure partie de mon équipage.

Nous eûmes aussi dans la première campagne un démêlé ensemble, à l'occasion de Pakknecht, un de mes domestiques qu'il avoit maltraité à coups de bâton; & déjà nous joignons nos sabres, lorsque le Chef Commandant Winterfeld survint par hasard, nous sépara

sans effusion de sang, & nous força de nous réconcilier ; mais la tête obstinée d'un Lithuanien est toujours vindicative & irréconciliable ; & peut-être, depuis ce jour, celui-ci ne songea qu'à forger mon malheur. Dieu sait quelle matière de soupçon il aura imprimé au Monarque contre moi ! car il est incroyable que le Monarque, avec son amour pour la justice, si bien connu du monde, ait pu me condamner sans aucune information ni examen, sans m'avoir entendu, sans avoir suivi les loix du Code Militaire. C'est un mystère qui a toujours été impénétrable pour moi, & dont le Roi seul étoit instruit : il savoit positivement que je n'étois pas coupable ; mais j'avois trop souffert ; j'avois subi une punition trop inhumaine pour espérer une satisfaction proportionnée.

Dans une affaire de cette nature ;
(tous les vieillards & les jeunes gens

de ma patrie , ainsi que toute l'Europe , vont actuellement la connoître ;) le foible doit toujours être opprimé. J'ai été dans notre siècle un exemple vivant de cette triste maxime des Etats despotiques :

Mais il est certain qu'on auroit dû , avec un homme de ma trempe , qui fait écrire & parler , & dont tout le tissu de la vie est sans reproche , ou le récompenser largement après de si grandes persécutions , ou l'égorger secrètement dans la prison : car désormais mon histoire indestructible s'attachera à la vie du grand Frédéric , & offrira à la postérité divers traits d'une affreuse barbarie.

On ne m'imputera point de la flatterie ou une crainte politique si je cherche pourtant à justifier , à excuser le Roi lui-même dans toutes les circonstances. Mais , je le répète , il reste toujours incompréhensible comment le

plus pénétrant des Souverains , qui me voyoit tous les jours à ses côtés , qui me connoissoit parfaitement , lui qui se connoissoit si bien en hommes ; qui savoit que rien ne me manquoit , ni honneur , ni argent , ni espoir pour l'avenir . . . que ce Monarque , dis-je , ait pu se laisser suggérer des soupçons sur ma fidélité.

Il est certain , & je prends encore aujourd'hui à témoin , & Dieu & tous les hommes qui m'ont connu dans la prospérité & dans la disgrâce , que je n'ai pas conçu une seule pensée d'infidélité contre mon pays. J'étois aussi dévoué de cœur & d'esprit à mon Roi , que mon parent , le Chef des Pandoures , l'étoit à sa Souveraine ; & tous deux néanmoins nous avons été chargés d'ignominie , & les plus déplorables victimes de l'envie & de la calomnie.

Comment étoit-il possible de me suspecter ? A l'âge de 18 ans j'étois déjà

Cornette des Gardes-du-Corps ; je faisois le service d'Aide-de-Camp auprès du Roi , & je possédois son estime , ses bonnes grâces & sa confiance au plus haut degré.

Dans une seule année il m'avoit fait don de plus de 1500 rixdales. A Berlin , j'avois une amie que j'honorais & que je chérissais , que je n'aurois pas abandonnée pour une couronne , à plus forte raison pour les promesses d'un Chef de Pandoures ; & elle me donnoit plus , elle pouvoit plus me donner que tous les Pandoures de la terre , que , dans le fond du cœur , je détestois.

Pouvoit-il me venir en pensée de sacrifier la plus brillante perspective , celle de devenir auprès du Roi & dans ses écoles , un maître en science & en honneur , à un Pandoure qui m'auroit envoyé quelques mauvais chevaux hongrois ?

J'avois neuf chevaux anglois dans mon écurie à Berlin , & six valets

portant livrée : j'étois aimé , estimé & distingué dans le Ministère comme dans l'Armée: mes parens possédoient les rangs les plus honorables : tout mon cœur étoit pur & droit ; il étoit dévoué jusqu'au fanatisme à ma patrie , à l'amour de mon Roi ; & il ne me manquoit rien de ce que les jeunes gens peuvent désirer sur la terre ou demander au Ciel. Comment donc étoit-il possible que je pusse être suspect ? Je n'étois ni un sot , ni un homme en démence.

Et cependant cela est arrivé ! & mon exemple montre que tout est possible à la calomnie qui veille contre la vertu qui dort en paix ; que le Monarque le plus éclairé peut se laisser infecter de soupçons par des hommes méchans , ou par ces jongleurs de Cour, parce qu'il est impossible à un Monarque , qui est un homme , du milieu de son trône , d'embrasser de sa vue toute l'étendue du corps de ses Etats ,

& que conséquemment il faut qu'il se livre au rapport de quelques hommes qui , ou méritent sa confiance , ou l'ont surprise.

Somme toute , ma destinée étoit telle , qu'après ce premier incident , le Roi ne put se conduire autrement avec moi , qu'il n'a fait dans la suite.

Les Monarques font plus volontiers grace à un criminel , qu'ils ne dédommagent un condamné innocent.

Moi , en revanche , je me sentoís la conscience trop pure & l'ame trop fière pour que j'allasse en rampant, demander ma grace. Je connoissois encore trop peu le monde , la Cour & le Prince régnant avec une autorité arbitraire , pour entreprendre de jouer quelque rôle politique , propre à assurer mon bonheur. Je sentoís mon mérite , dans le piège que la malice m'avoit tendu , & je me confiois trop à mes forces , voulant m'en dégager moi-même avec

mon seul secours. Je n'avois étudié que la lettre des loix & du droit , dans l'Université , & conséquemment je ne pouvois pas savoir qu'un sujet doit prier pour obtenir son droit , ou en être reconnoissant comme d'une grace , s'il lui est octroyé ; & tous mes concitoyens verront dans cette histoire comment ils doivent se conduire , en cas que mon sort dût leur arriver. Je conseille sincèrement , & avec vérité , à chacun d'eux de ne me pas prendre pour modèle de conduite. L'honneur de mériter le nom de martyr célèbre par une mâle fierté , la gloire d'un homme intrépide , ferme dans sa résistance , deviennent , à l'âge des cheveux blancs , un inutile & vain salaire pour celui qui , pendant quarante ans de sa vie , a eu à combattre les tourmens , les méchans , la calomnie & le pouvoir absolu d'un Souverain , autant de fléaux qu'il a vaincus à la fin , mais trop tard.

Non, mon cher Lecteur ; je plains tout amant de la gloire, qui voudroit choisir pour son modèle, ou Trenck, ou Caton.

Il vaut mieux se livrer au pouvoir arbitraire d'un Monarque ; il vaut mieux demander grace sans crime, & récompense sans mérite, que de vouloir, sans une armée, exiger de lui son droit & sa récompense méritée.

Je vous donne des leçons, mes chers compatriotes & frères ; d'après l'expérience ; & peut-être encore, lorsque j'écris pour votre avantage ces leçons salutaires, peut-être quelque nouvelle créature, quelque nouveau champignon de Cour couve-t-il déjà de nouvelles persécutions contre mon écrit, où la vérité tonne. Je le fais volontiers pour les hommes qui ont l'ame noble, & des sentimens ; mais je ne pourrois jamais écrire pour les rampans valets ;

bas écumeurs , qui sont faciles à se choquer , mais qui ne sont pas si prompts à se corriger , & ne peuvent jamais se figurer qu'il existe réellement dans le monde un homme franc , droit , défintéressé , un honnête & loyal Allemand.

Pour revenir à cette malheureuse lettre dont j'ai fait mention ci-dessus , il ne fut jamais vraisemblable qu'elle ait pu être la vraie cause de mon infortune ; car si j'eusse été en effet dans une correspondance suspecte avec un de mes parens au service de l'ennemi , il ne m'auroit certainement jamais écrit par le courier ordinaire des camps , où les lettres , comme on fait , sont toutes ouvertes.

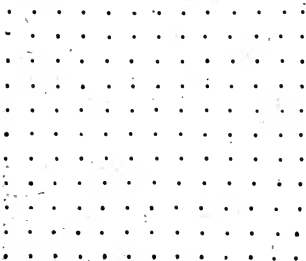
Le plus court instant d'examen & d'audience auroit démontré mon innocence claire comme le jour. Le coup de maître de mon ennemi , pour consommer ma ruine , consista donc alors uni-

quement dans l'art de jouer son rôle auprès du Monarque , de manière qu'il m'enleva toute occasion de me défendre & de me justifier ; & voilà ce qui est réellement arrivé.

Le jour qui suivit la réception de cette lettre , je me vis , sans aucun examen , sans aucune forme des loix militaires , sans qu'il m'ait jamais été fait aucun reproche , arrêté , & sous l'escorte de 50 Hussards , conduit hors de l'armée , comme un vrai criminel , à la forteresse de Glatz. J'avois alors avec moi trois chevaux & mes domestiques , mais tout mon équipage resta derrière , & je n'en ai jamais rien revu ; il devint le butin de M. de Jaschinski. Aussitôt mon grade fut donné au Porte-Enseigne , M. de Schœtzels , aujourd'hui Général de la Cavalerie , & je fus cassé , sans savoir pourquoi , par un seul mot du Roi.

Malheur au pays où les mots du pou-

voir passent comme une monnoie courante ou une parole qui porte la foudre!... où la gracieuse résolution peut imposer silence à la voix des Cours de Justice , & décider sans retour de la vie , de l'honneur & de la fortune d'un sujet sans défense ! Dans ces Etats , la vertu peut devenir un reproche ; en sorte qu'alors tous les hommes vicieux & corrompus font ligue ensemble , & savent mettre dans les entraves la volonté du meilleur Prince.



.

C'est assez de réflexions. Je fus conduit , comme un malfaiteur , à la Citadelle de Glatz. Là , je n'étois point dans une prison , mais dans un appartement de l'Officier de garde. Je pouvois me promener tout autour des fortifications , & j'avois gardé mes domestiques pour me servir.

Comme ma bourse étoit toujours bien garnie , & que dans cette citadelle , un seul Commandant d'un régiment de garnison faisoit le service , & que tous les Officiers étoient des Chevaliers , pauvres diables , j'eus bientôt des amis & de la liberté assez , & tous les jours il se tenoit table ouverte chez le riche prisonnier.

Mais ce que mon cœur éprouvoit , celui-là seul peut le savoir , qui m'avoit connu dans le feu de la jeunesse , "mâr-

chant dans le chemin de l'honneur ; qui m'avoit vu à Berlin dans ma situation fortunée , & qui a éprouvé par lui-même ce qui devoit révolter un cœur passionné d'honneur dans ma situation actuelle.

J'écrivis au Roi , & je lui demandai avec fierté , examen & les loix militaires , sans demander ni répit ni grace , si j'étois reconnu coupable. Le ton hardi d'un jeune homme bouillant & outragé ne plut pas au Monarque ; aussi ne reçus-je aucune réponse , & c'en fut assez pour me pousser à toutes les résolutions les plus désespérées.

Par le moyen d'un Officier , une correspondance avec l'objet cher à mon cœur fut bientôt établie & mise à couvert. On me répondit qu'on étoit bien convaincu que je n'avois jamais formé une pensée traîtresse à mon pays , que j'eusse besoin de cacher ; on blâmoit la précipitation & le faux soupçon du

Roi ; on me promettoit un secours assuré , & l'on m'envoyoit mille ducats , qui firent que je fus toujours pourvu d'argent pendant mes arrêts.

Si j'avois , dans ces circonstances critiques , trouvé un ami de bon sens & d'un cœur droit , qui eût pu ralentir mon feu toujours inflammable , rien n'eût été plus facile que de convaincre le Monarque de mon innocence , par des représentations motivées , & de tromper les complots de mon ennemi ; mais les Officiers qui étoient alors de la garnison de Glarz ne faisoient qu'attiser mes ressentimens. Ils étoient tous persuadés que mon argent , que je partageois si libéralement avec eux , venoit tout entier de Hongrie , & étoit puisé dans la caisse des Pandoures ; & chacun m'exhortoit à ne pas languir encore long-temps dans les arrêts , & à reprendre , en dépit du Roi , & par mes propres moyens , ma liberté.

On conçoit qu'il n'étoit pas difficile de faire adopter de pareils avis à un jeune homme qui n'avoit jamais encore été malheureux, & qui par conséquent regardoit sa première infortune comme un mal insupportable. Cependant je n'étois pas encore tout-à-fait décidé, parce que je ne pouvois me résoudre à abandonner mon pays, & sur tout Berlin.

Enfin, au bout d'environ cinq mois que j'étois en prison, la paix se fit : le Roi étoit de retour à Berlin, & ma place dans les Gardes étoit occupée. Un certain Piaschty, Lieutenant du Régiment de Fouquet, & le Porte-Drapeau Reitz, qui avoient souvent fait la garde à mes côtés, me proposèrent de disposer les choses de sorte que je pusse m'évader de Glatz, & partir avec eux. Tout fut concerté & arrêté.

Il se trouvoit alors à Glatz un autre prisonnier, appelé Manger, Capitaine

au Régiment de Natzmerisch, Huffards ; Suisse de naissance : il avoit été cassé , condamné à dix ans de prison , & il ne lui étoit alloué que quatre ridaxles par mois pour sa dépense.

J'avois fait beaucoup de bien à cet homme ; je voulus l'affranchir avec moi de notre commune infortuné. La proposition lui fut faite : il l'accepta , & tout fut arrangé ; mais tout aussi-tôt nous fûmes trahis par ce lâche coquin , qui , pour prix de sa perfidie , obtint sa grace & sa liberté.

Piaschty reçut à temps l'avis que Reitz étoit déjà arrêté , & il se sauva. Quant à moi , je niai d'abord le fait ; je fus confronté à ce Capitaine Manger : j'avois su gagner l'Auditeur avec cent ducats. Reitz en fut quitte pour être cassé , & pour un an de prison : de ce moment , je fus renfermé fort étroitement , & soigneusement gardé , comme un suborneur des Officiers du Roi.

Je vais interrompre ici mon récit un moment , & rapporter , à l'occasion de ce Manger , une aventure qui lui arriva en l'année 1749 à Warschau , trois ans après celle-ci.

Je le rencontrai par hasard dans cette ville : on devine aisément quel accueil je lui fis. Mon premier compliment fut une volée de coups de bâton. Il la prit en mauvaise part , & me proposa le pistolet : M. le Capitaine Heicking , des Gardes de la Couronne de Pologne , me servit de second. De mon premier coup , je lui passai une balle à travers le cou : il tomba , & resta mort sur la place.

C'est le seul de mes ennemis que j'aie puni de ma propre main. Il l'avoit bien mérité , par son infâme trahison envers deux braves & honnêtes Officiers , & encore plus envers moi , son bienfaiteur. Je n'ai jamais pu me faire un reproche d'avoir expédié de ce monde

un vil misérable, dans le plus juste des duels.

Je reviens à la suite de ma narration. Ma situation dans Glatz devint alors beaucoup plus fâcheuse, & le Monarque, fortifié dans son soupçon, étoit fort irrité de ce que j'avois cherché à m'évader.

Abandonné à moi-même, je considérai ma destinée sous l'aspect le plus affreux, & je n'aspirois qu'à pouvoir fuir ou mourir.

J'avois toute la garnison dans mes intérêts, & il étoit véritablement impossible de m'empêcher de me procurer des amis & des secours. On savoit que j'avois de l'argent, & auprès d'un Régiment de garnison de pauvres Prussiens, où d'ailleurs les Officiers étoient mécontents, & qui, pour la plupart, avoient été, par punition, tirés d'autres Corps, & mis dans celui-ci, je pouvois tout entreprendre.

Voici quelle fut ma première tentative :

J'étois logé dans une tour, qui donnoit du côté de la ville, & ma fenêtre, qui dominoit le rempart, étoit élevée de quinze brasses : je ne pouvois donc pas sortir de la citadelle, sans passer au travers de la ville, & il falloit d'abord que j'y eusse un refuge. Par l'entremise d'un Officier, un honnête Blanchisseur promit de me le donner dans sa maison. Je me mis donc à travailler avec un fort canif, que j'avois dentelé, & je coupai trois énormes barres de fer. Mais cette opération étoit trop lente ; il me falloit couper de même huit barreaux, avant que je pusse descendre par ma fenêtre. Un autre Officier me prêta une lime, avec laquelle j'étois obligé de travailler avec beaucoup de prudence, pour n'être pas entendu de la sentinelle.

Aussi-tôt que j'en fus venu à bout,

je coupai en lanières mon porte-manteau de cuir ; je les rassemblai & coufis au bout l'une de l'autre , & j'en fis une longue corde tressée. J'y joignis encore les draps de mon lit , & je me laissai glisser de cette énorme hauteur ; je parvins heureusement au bas. Il pleuvoit ; la nuit étoit obscure , & tout me favorisoit ; mais il me falloit passer à gué au travers d'un fossé qui étoit rempli de boue , avant que je pusse atteindre la ville , & c'est ce que je n'avois pas prévu. J'enfonçai dedans jusqu'aux genoux ; mais alors il me fut impossible de m'en dégager. J'étois si fort empêtré dans cette orduce , qu'à la fin je perdis les forces , & fus obligé de demander du secours à la sentinelle du rempart : aussi - tôt elle avertit le Commandant , que Trenck étoit là dans l'égoût. Pour combler mon malheur , le Commandant de Glatz étoit alors

alors le Général Fouq..... homme d'un caractère dur , & ennemi de tous les honnêtes gens qui avoient du monde & de l'éducation : il avoit eu d'ailleurs une affaire avec mon père , qui l'avoit blessé , & l'Autrichien Trenck lui avoit enlevé son bagage en 1744 , & avoit mis à contribution le Comté de Glatz. Il étoit donc ennemi juré du nom de Trenck , & il fut bien me le faire éprouver dans toutes les occasions. Par son ordre , je restai plongé dans le borbier jusqu'à midi , en spectacle & la risée de toute la garnison. Lorsque j'en fus sorti , il me fit rentrer dans ma prison , & de tout le jour on ne me donna point d'eau pour me laver. On ne peut se peindre les hideux objets que présentait alors ma personne. Mes longs cheveux étoient , par le travail & les efforts que j'avois faits , tout couverts de fange , & mon état étoit vraiment digne de compassion. A la fin on m'envoya

deux prisonniers , qui m'aidèrent à me nettoyer.

De ce moment , je fus veillé & referré de toutes les manières possibles ; mais j'avois encore avec moi quatre-vingt louis-d'or , qui ne me furent point ôtés à mon entrée dans ma nouvelle prison , & ils me rendirent dans la suite de bons services.

Alors je fus assailli de toutes les passions à la fois , & le sang du jeune âge se révolta & ferma toutes les avenues à la raison : je voyois toute espérance naufragée ; je me regardai comme la plus abandonnée , la plus misérable créature qui fût sur la terre , & mon Souverain , comme un maître implacable , irrité encore par mes entreprises d'évasion , & encore plus fortement endurci dans ses soupçons. Mes nuits étoient sans sommeil , & mes jours insupportables. La passion de la gloire tourmentoit mon ame , & la conscience de mon inno-

cence étoient dans la solitude de ma prison , un aiguillon poignant qui me désespéroit.

Un jeune homme qui n'a pas encore l'expérience des évènements du monde , & des accidens du sort , voit tout le mal dans un verre d'optique ; il se désole à la vue de chaque contradiction , sur-tout lorsqu'il échoue dans une tentative pour sortir de sa peine. J'avois appris à mépriser de tout tems la mort , d'après les principes de mon éducation ; & la Mettrie, mon ami, l'Auteur célèbre des ouvrages intitulés *l'homme Plante* , *l'homme Machine* , avoit confirmé mes idées.

On m'accordoit pourtant toujours des livres , pour m'aider à passer le tems , en sorte que , pendant ma détention à Glatz , j'ai beaucoup lu , & j'ai eu le loisir d'ordonner & d'étendre mes connoissances. Le tems ne m'eût pas paru long , si le penchant

à la liberté, si l'amour, & mon ardent desir ne m'eussent pas appelé vers Berlin, & si ma passion pour l'honneur ne m'eût peint mon ignominieuse situation sous les couleurs les plus odieuses. Lorsque je venois à réfléchir que mon cher pays devoit, d'après les apparences, me juger comme un lâche & un vil traître, alors j'étois prêt à toute minute à me jeter sur les mille sabres & bayonnettes de mes gardes, qui pourtant ne me regardoient pas comme un ennemi, tout en me fermant le chemin à la liberté.

Plein & agité de ces pensées, il ne s'étoit pas encore écoulé huit jours depuis ma dernière tentative si malheureuse, qu'il arriva un autre incident qui seroit de toute invraisemblance dans un livre, si je n'écrivois pas publiquement, & dans un tems, où moi, principal acteur de ce rôle, je suis encore vivant, & où je peux

produire tout Glatz, toute l'armée Prussienne, comme témoin oculaire & auriculaire. Ce que je vais raconter ici prouve que quelquefois un effort de courage & une résolution téméraire rendent possible une entreprise incroyable, & par fois peuvent conduire un homme de sentimens au bonheur plus aisément qu'un plan médité & arrangé avec toute la prudence & les précautions de la sagesse. J'ai peut-être fait la même chose que le fou de Charles XII entreprit à Constantinople; mais notre but étoit différent : il cherchoit la célébrité; & moi la liberté ou la mort.

Le Major de Place Doo (1) vint me

(1) C'est le même Doo, qui, étant Commandant de Glatz, dans la guerre de sept ans, fut pris par le Général Laudon; ce qui fit perdre Glatz. Le Roi le cassa avec infamie, & le chassa du Pays comme un lâche; & il vint, en 1764, à Vienne, où je le vis, & lui donnai l'aumône. Il étoit né Italien;

voir dans ma prison , accompagné de l'Adjudant & de l'Officier de garde ; il visita tous les coins , & lia conversation avec moi : il me dit que mon entreprise pour fuir avoit doublé mon crime , & devoit avoir animé contre moi le ressentiment du Monarque. Le mot de crime fit bouillonner mon sang. Il parla de douceur & de modération.

c'étoit un méchant homme , dévoué à son intérêt personnel ; & , sous le Gouvernement de Fouq en qualité de Major de Place , il à rendu beaucoup d'hommes malheureux. Il étoit lui-même une créature de Fouq . . . Il n'avoit ni naissance , ni mérite ; mais il étoit le plus flatteur & le plus rampant des hommes ; & c'étoit un coquin bien tourné , qui engrossa la fille de Fouq & l'obtint ensuite pour épouse. Cette alliance fut la source de sa fortune , & puis de son malheur. Il ne possédoit aucun des talens ni des connoissances militaires pour défendre une citadelle contre l'ennemi. Il étoit aussi aisé de le corrompre , parce qu'il étoit fort avare.

— Je lui demandai à combien de temps de prison le Roi m'avoit condamné. Il répondit qu'un traître à son pays, qui avoit entretenu une correspondance avec l'ennemi, n'avoit de terme à sa punition, que la grace du Roi. — Dans l'instant je lui arrachai l'épée de son côté, sur laquelle il y avoit déjà du temps que je dirigeois mon œil. Je m'élançai hors de la porte; je renversai la sentinelle, tout étourdie de mon apparition, du haut en bas des degrés; je trouvai ensuite, devant le corps-de-garde, les sentinelles sous les armes pour m'arrêter : je courus à eux, mon épée au poing, frappant à droite & à gauche : — Tout étoit dans l'effroi, tous se rompirent, tout me faisoit place, & je blessai quatre hommes : je courus au milieu, tout au travers; je sautai du parapet de la plus haute muraille, & me précipitai droit de cette énorme hauteur, dans le fossé,

sans me faire aucun mal , & toujours l'épée à la main : parvenu à la seconde muraille , plus basse , je la franchis encore , & me trouvai aussi heureusement au pied : personne n'avoit d'armes chargées ; personne n'avoit voulu franchir après moi le même chemin pour me poursuivre : il falloit faire d'abord un long détour ; & avant qu'on pût arriver à la porte de la ville , j'avois une demi-heure d'avance. Cependant , à un passage étroit d'un ouvrage intérieur , accourut contre moi une sentinelle , qui s'opposa à ma fuite : quoiqu'elle eût la bayonnette au bout du fusil , j'écartai son arme , & lui fis cadeau d'un coup d'épée dans le visage : l'autre sentinelle de cet ouvrage intérieur venoit à moi parderrière : j'escaladai la palissade , mais alors je restai pris par un pied , accroché entre deux des barreaux : il me blessa de sa bayonnette à la lèvre supérieure , & toujours fortement retenu

par le pied , je restai-là , jusqu'à ce qu'un autre soldat vînt au secours du premier. Comme je me défendois en désespéré , celui-ci me frappa d'un coup de crosse : ainsi maltraité , ils me rentraînèrent dans ma prison.

Cependant il est certain que si j'avois pu franchir les palissades , & que j'eusse envoyé aussi à l'autre monde la sentinelle qui couroit sur moi , il me restoit assez de temps pour gagner les montagnes , avant que personne pût m'atteindre ; ainsi je serois arrivé en Bohême après m'être évadé , en plein midi , à travers les remparts de Glatz , à travers tous les ouvrages & la garde rangée pour s'opposer à mon passage : avec mon épée , je n'aurois pas craint séparément chacun de ceux qui m'auroient poursuivi ; & j'aurois dans ce temps-là défié à la course les plus fameux coureurs.

Tout le bonheur que j'avois eu , & qui étoit vraiment merveilleux , jusqu'au

J'étois donc replongé dans ma prison, & déjà mon imagination ne cherchoit qu'une nouvelle occasion pour une autre tentative ; j'avois appris à connoître le caractère des Soldats qui me veilloient ; l'argent ne me manquoit

tout cela ; & le bruit couroit à Glatz , que j'étois condamné à y rester toute ma vie. Je n'avois alors que trois semaines à passer , pour obtenir ma liberté avec honneur , lorsque je tentai cette entreprise désespérée. Que dut alors penser de moi le Monarque ? Ne fut-il pas comme forcé d'employer la rigueur avec moi ? Et quel est l'homme raisonnable qui pourra présumer que , pour trois semaines de detention de plus , & un peu de patience à avoir encore , j'eusse voulu autant hasarder & abandonner toute ma fortune à la confiscation , lorsque j'étois assuré de ma liberté prochaine , & conséquemment de ma justification ? Mais mon mauvais sort tourna tout à ma perte ; & les vraisemblances s'enchaînèrent tellement l'une à l'autre , qu'à la fin , avec l'ame la plus droite , je dus paroître visiblement un vrai criminel.

pas, & avec l'argent & le secours de la pitié, on peut tout exécuter avec les Soldats Prussiens, toujours mécontents & dégoûtés. J'eus bientôt formé une ligue de trente-deux hommes en ma faveur : ils étoient déjà prêts à mon signal de tout entreprendre : aucun des conspirateurs ne connoissoit l'autre, excepté deux ou trois ; conséquemment ils ne pouvoient jamais être trahis tous à la fois ; & j'avois choisi pour commandant, le Bas-Officier Nicolai.

La garnison de la Citadelle étoit alors composée de 120 hommes détachés d'un Régiment de garnison, dont le reste étoit éparpillé dans le Comté de Glatz ; & des quatre Officiers qui composoient la grand'garde, trois étoient d'intelligence avec nous. Tout étoit préparé, & mes vigilans Soldats étoient déjà le pistolet & l'épée à la main cachés dans le four au-dessus de ma prison : nous voulions mettre en

liberté tous les Prisonniers , & marcher tambour battant vers la Bohême.

Un déserteur Autrichien , auquel Nicolaï s'étoit confié , fit tout échouer en déclarant le complot. Aussi-tôt le Gouverneur envoya son Adjudant à la Citadelle , avec ordre à l'Officier de garde d'arrêter sur le champ Nicolaï , & de garder les casemattes avec ses camarades ; mais Nicolaï lui-même étoit de garde , & le Lieutenant , qui étoit mon ami , & qui étoit aussi dans le secret , lui fit donner avis que tout étoit découvert. Nicolaï connoissoit seul tous les conjurés , dont plusieurs étoient , ce jour-là , de garde avec lui : dans un moment ce brave homme prit son parti ; il sauta dans les casemattes en criant : Camarades aux armes ! nous sommes trahis. Tous le suivirent au corps-de-garde , où ils s'emparèrent des fusils. Il ne restoit à l'Officier que huit hommes qui n'avoient aucune arme chargée.

Mon adhérent fait charger à balles, menaçant de tirer, & court à ma prison pour me délivrer; mais la porte, qui étoit de fer, se trouva trop forte, & le temps trop court, pour pouvoir être brisée. — Il me cria qu'il falloit m'aider moi-même à sortir. — Cela fut impossible. Voyant, qu'il ne pouvoit rien faire pour moi, cet homme de cœur marche avec dix-neuf camarades qui le suivoient, leurs armes sur l'épaule, vers la porte qui donnoit sur la campagne. Le Bas-Officier & ses six hommes de garde, sont forcés de se joindre à lui. Avant que le bruit s'en fût répandu dans la Ville, & qu'on pût rassembler un fort détachement pour le poursuivre, il avoit déjà fait la moitié du chemin; & avec ce bonheur presque incroyable, il arriva jusqu'auprès de Braunau en Bohême.

Je retrouvai, deux ans après, avec une joie inexprimable, cet homme

rare , à Offenbourg , où il faisoit le métier d'Ecrivain : je le pris aussi - tôt avec moi & le traitai comme mon ami , mais , quelques mois après , il mourut chez moi en Hongrie , d'une maladie inflammatoire. Je l'ai pleuré ; & sa mémoire m'est aussi chère que sensible.

Alors tous les orages tombèrent à la fois sur ma tête : on vouloit me faire mon procès comme à un conspirateur ; & un suborneur de Soldats & Officiers du Roi. On voulut que je révélasse les complices qui étoient encore restés dans la Citadelle. Je ne répondis que par une fermeté déclarée : j'étois , leur dis-je , un Prisonnier innocent , condamné sans être entendu , ni jugé d'après les Loix militaires ; un Officier cassé , de qui l'on ne pouvoit plus exiger aucunes obligations ni devoirs envers la patrie. La loi naturelle me donnoit le droit de défendre mon hon-

neur outragé, & de chercher à recouvrer ma liberté par tous les moyens possibles. C'étoit-là le seul but de toutes mes tentatives désespérées, & je voulois, ou parvenir à ce but honorable, ou périr en travaillant à y arriver.

Les choses en restèrent là : on prit toutes les précautions imaginables : on redoubla la garde autour de moi ; on ne me mit pourtant pas aux fers, parce qu'en Prusse, un Cavalier ou un Officier ne peut pas être enchaîné ni au cachot, qu'il n'ait été livré, pour quelque crime infâme, entre les mains du Bourreau.

On retira de ma chambre les gardiens ; mais le plus grand mal étoit que mon argent, à force de distributions, étoit dépensé ; & mon amie de Berlin, avec laquelle on n'avoit jamais pu empêcher ma secrète correspondance, m'écrivit la lettre suivante, en françois :

» Je pleure avec vous : votre mal est
» sans remède. Voici ma dernière ; je

» n'ose plus risquer. — Sauvez-vous si
 » vous pouvez ; je serai pour vous la
 » même en tout évènement , lorsqu'il
 » sera possible de vous être utile. Adieu,
 » malheureux ami ; vous méritez un
 » autre sort ».

Ce fut pour moi le coup le plus cruel qui m'eut encore été porté. Cependant, ce qui me consolait encore, c'est qu'on n'avoit aucun soupçon sur les Officiers ; & comme , suivant leurs instructions , ils devoient tous les jours venir plusieurs fois me visiter , & s'assurer si j'étois tranquille , je ne perdis pas l'espoir de me sauver. Lorsque tout expédient paroïssoit actuellement impossible , il me survint un incident qui doit aussi être compté parmi les aventures antiques & fabuleuses.

Un certain Lieutenant , nommé Bach , Danois de nation , qui , tous les quatre jours , faisoit la garde auprès de moi , étoit un archi-tapageur , qui , sans

celle cherchoit querelle à ses camarades ; les balafroit tous de ses marques ; c'étoit la terreur de la Garnison. Pour ces grandes qualités il avoit déjà été chassé de deux Régimens , & à la fin incorporé , par punition , dans le bataillon de Garnison de Glatz. Un jour que ce terrible Danois étoit assis à côté de moi sur mon lit , & qu'il racontoit que le jour précédent il avoit fait une estafilade au bras à un certain Lieutenant de Schell , je lui répondis en badinant : — Si j'étois en liberté vous auriez de la peine à me blesser : je fais aussi manier un peu l'épée. — Aussi-tôt le sang lui monta à la tête ; nous fîmes à la hâte une paire de fleurets avec les éclats d'une vieille porte qui me servoit de table , & que nous fendîmes. Du premier coup je le touchai au sein ; alors il devint furieux ; il sortit brusquement. Mais quel fut mon étonnement , lorsque je le vis rentrer dans ma prison avec deux

fabres de soldats sous son habit ! Il m'en présenta un en me disant : « à présent , mon fanfaron , montre ce que tu fais faire ». Je lui représentai le danger auquel il s'exposoit ; il ne voulut rien entendre. Il fondit sur moi comme un furieux , & je lui fis une blessure au bras droit. Aussi-tôt il jette son fabre , me saute au cou , m'embrasse , & y reste suspendu en pleurant. A la fin , après un vrai transport convulsif de joie : « mon ami , me dit-il , tu es mon maître , & tu auras , oui , il le faut , tu auras par moi ta liberté , comme il est vrai que je me nomme Bach ». Nous bandâmes sa blessure , qui ne laissoit pas d'être profonde ; il sortit sans bruit , envoya chercher secrètement un Chirurgien , qui lui mit un appareil en règle , & le soir il étoit de retour auprès de moi.

Il me fit alors une proposition : il me dit qu'il étoit impossible de me sau-

ver , à moins que l'Officier de garde ne fût résolu à s'enfuir avec moi. Il étoit , me dit-il , tout prêt à sacrifier sa vie pour moi ; mais il ne pouvoit pas faire pour moi une bassesse , ni désertier étant de garde. Mais , en revanche , il me donna sa parole d'honneur de me procurer , dans peu de jours , l'homme dont j'avois besoin , & de tout faire pour me rendre service.

Le même soir il revint me trouver , & il amena avec lui le Lieutenant Schell. Le premier mot qu'il m'adressa , fut , « voilà votre homme » !

Schell m'embrassa , & me donna sa parole d'honneur : l'affaire fut ainsi arrêtée.

Ensuite nous délibérâmes sur les moyens que nous devions employer.

Schell étoit arrivant de la garnison d'Halbelschwert à Glatz ; il devoit , pour la première fois , faire la garde à la Citadelle auprès de moi dans une couple

de jours ; tout fut remis à ce terme.

Mais , comme je ne recevois plus d'argent de mon amie , & que toute ma bourse secrète ne consistoit qu'en quelques six pistoles , il fut arrêté que Bach iroit à Schweichnitz , & qu'il me rapporteroit quelque argent d'un ami sûr que j'y avois.

Je dois ici informer le Lecteur que , même alors , j'étois en bonne intelligence avec tous les Officiers de la Garnison. Le seul Capitaine Roeder étoit sévère & revêche , & faisoit toutes les chicanes qu'il pouvoit faire (1).

Le major Quaadt étoit mon parent , du côté de ma mère , un aimable homme , plein d'humanité , & il faisoit des vœux pour que je trouvasse l'occasion

(1) Dans la suite de cette histoire , j'insérerai un récit assez singulier qui concerne cet Officier , & dont les gens intelligens seront probablement étonnés.

d'une heureuse fuite, puisqu'il ne me restoit point d'autre ressource.

Les quatre Lieutenans qui me gardoient tour-à-tour étoient Bach, Shroeder, Lunitz & Schell. Le premier faisoit tous les préparatifs, & arrangeoit tous les plans; Schell devoit s'enfuir avec moi à l'heure de grand'garde, & Shroeder & Lunitz nous suivre au bout de trois jours.

Il ne faut pas s'étonner de voir des Officiers de Garnison si facilement disposés à la désertion. La plupart sont des aventuriers chargés de dettes, ou ayant une affaire sur le corps, ou incapables de servir. On envoie ainsi les jeunes gens dans quelque régiment de Garnison, & on les appelle le rebut de l'armée. Mécontents de leur position, avec des appointemens bien au-dessous de ceux des autres, méprisés par l'armée, la plupart sont prêts à tout entreprendre dès qu'ils peuvent y voir

quelque profit. D'ailleurs aucun d'eux ne peut espérer d'avoir son congé, & ils sont tous dans la plus extrême indigence.

On espéroit faire fortune par moi : j'avois toujours de l'argent ; il m'étoit donc facile de trouver des amis dans un endroit où chacun, mécontent de son sort, ne cherchoit que l'occasion de s'affranchir de cet esclavage.

Schell avoit des talens extraordinaires ; il écrivoit & parloit six langues, & il possédoit l'essence des plus belles connoissances. Il avoit servi dans le régiment de Fouq son supérieur actuel, qui lui avoit cherché des chicanes ; Fouq ... ne pouvoit souffrir aucun Officier instruit, & il l'avoit incorporé dans la Garnison. Deux fois Schell avoit demandé son congé, & le Roi l'avoit menacé de le mettre aux arrêts dans la Citadelle. Tous ces motifs l'avoient décidé à déserter & à se venger, lorsqu'en

dépit de Fouq il m'autoit délivré de ma prison.

Je crois plus à propos de remettre à parler , dans la suite , du caractère de ces différens hommes , pour ne pas interrompre ici une des scènes les plus mémorables de ma vie. Nous convînmes qu'à sa prochaine garde tout seroit préparé pour exécuter l'entreprise à la garde suivante. Il étoit de garde tous les quatre jours ; en conséquence notre fuite devoit s'effectuer au bout de huit jours.

Cependant il s'étoit répandu un soupçon que les Officiers étoient familiers avec moi : il arriva un ordre que ma porte restât toujours fermée ; & qu'on me donnât ma pitance par une petite fenêtre pratiquée au milieu. A cette fin , le Major avoit la clef de la prison , & il avoit été défendu , sous peine d'être cassé , de manger avec moi. Mais les Officiers avoient fait faire une double
clef ,

clef, au moyen de laquelle ils passoient avec moi la moitié des jours & des nuits.

En face de ma prison, étoit celle d'un certain Capitaine Damnitz. Cet homme avoit déserté du service Prussien avec la caisse de sa compagnie ; il fut fait Capitaine en Autriche, dans le régiment de son cousin ; & lorsque, dans la campagne de 1744, il fut employé par lui comme espion, il fut pris sous le déguisement d'un maçon, reconnu & condamné aux galères, qu'il avoit bien méritées. A la prière des Volontaires Suédois, qui se trouvoient alors dans l'armée, sa sentence fut commuée en une prison perpétuelle dans Glatz.

Ce misérable, qui pourtant, par la protection, obtint, non-seulement sa liberté, après deux ans de prison, mais qui devint encore premier Lieutenant du Régiment de son cousin, étoit alors établi par le Major de la Place, secret

espion & surveillant sur les prisonniers ; & il l'avoit averti qu'au mépris de la défense sévère qu'il avoit faite , les Officiers de garde passoient la moitié du temps chez moi.

Schell monta la garde le 24 Décembre ; il vint aussi-tôt me trouver , resta long-temps avec moi , & tout fut arrangé & fixé ce jour-là même pour notre fuite , à sa garde prochaine.

Le Lieutenant Schroeder étoit ce jour-là même invité à dîner chez le Commandant , & il apprit , par hasard , de l'Adjudant lui-même , que l'ordre étoit donné d'arrêter sur le champ le Lieutenant Schell.

Schroeder , qui étoit dans la confiance de notre secret , ne douta pas que nous ne fussions trahis , (& cependant ce n'étoit rien de plus , comme je l'ai su depuis que le rapport de l'espion Damnitz , qui avoit averti que Schell étoit toujours avec moi dans ma

chambre) Schroeder courut , plein d'effroi , trouver Schell à la Citadelle , & lui dit : Ami , sauve-toi , tout est découvert , tu dois être arrêté dans le moment.

Schell auroit pu seul se mettre en sûreté & à l'abri de tout danger ; car , Schroeder lui proposa de prendre , sans délai , des chevaux , & qu'il l'accompagneroit lui-même jusqu'en Bohême.

Mais que fit dans cette conjoncture ce brave homme pour son ami ?

Il vint encore une fois me trouver dans ma prison , portant sous son habit le sabre d'un bas Officier , & me dit : Ami , nous sommes trahis ; suis-moi , & que je ne tombe pas vivant dans les mains de mes ennemis.

Je voulus lui parler ; il me prit aussitôt la main , & me dit. — Suis-moi ! il n'y a pas une minute à perdre ; aussitôt je passai mon manteau sur mes épaules , je mis mes bottes , & je n'eus

pas même le temps de prendre avec moi le peu d'argent que j'avois caché.

Nous sortîmes , & il dit à la sentinelle : Je conduis votre prisonnier au poële des Officiers ; & restez-là :

Nous y entrâmes en effet ; mais aussitôt nous en ressortîmes par une porte opposée. Le projet de mon ami étoit d'avancer sous l'arsenal jusqu'à l'ouvrage extérieur ; là, de franchir les palissades , & de nous sauver ensuite comme nous pourrions. Mais à peine avions-nous fait cent pas , que le Major Quaadt & l'Adjudant nous rencontrèrent.

Schell fut effrayé. Il monta sur le parapet ; & comme le mur en cet endroit n'étoit pas très-haut , se jeta en bas : je sautai après lui , & tombai heureusement à terre , sans autre accident que de m'être écorché l'épaule , contre les parties saillantes du mur. Mais mon ami eut le malheur de se démettre le pied de sa jointure.

Aussi-tôt il tira son épée , & me somma de l'en percer , & de me sauver comme je pourrois. Schell étoit petit & d'une foible constitution : je le pris par le corps , & je le soulevai par-dessus les palissades , & ensuite , le chargeant sur mon dos , je courois droit devant moi , avec mon fardeau , sans savoir où j'allois.

Le soleil venoit de se coucher , l'air étoit chargé de brouillards épais , & il tomboit du givre. L'alarme derrière nous étoit forte ; chacun nous connoissoit ; mais avant qu'aucun de la citadelle pût arriver à la ville , & enfin ouvrir les portes , pour nous poursuivre , nous avions une bonne demi-heure d'avance.

Avant que nous fussions éloignés de cent pas , nous entendîmes tirer les canons d'alarme. Ce canon effraya d'autant plus mon ami , qu'il savoit que communément personne ne pou-

voit traverser heureusement Glatz , qu'il n'eût au moins deux heures devant lui , avant que le canon eût tiré , parce que les Pays & les Huffards étoient trop exercés & trop vigilans à fermer tous les passages.

Nous n'étions pas encore à 300 pas loin des murailles , que déjà tout étoit en mouvement & derrière & devant nous : nous nous sauvions à la faveur de l'obscurité , & nous fortîmes heureusement & merveilleusement de la ville ; bonheur dont je suis redevable , d'un côté , à ma présence d'esprit , & au renom que j'avois déjà acquis , qui empêcha deux ou trois sentinelles de se mettre à notre poursuite , lorsqu'il leur étoit si facile de nous retarder. D'ailleurs chacun présumoit que sûrement nous n'aurions pas hasardé une entreprise aussi importante sans être munis de toutes sortes d'armes : personne ne

l'avoit que nous nous étions trop hâtés , & que nous n'avions d'autre défense que l'épée de Schell , & un mauvais sabre de Caporal. Parmi ceux des Officiers qui furent commandés pour marcher à notre poursuite , se trouvoit le Lieutenant Bart , mon ami , & le Capitaine Zerbst , du régiment de Fouq.... Il m'avoit toujours montré de l'affection : nous nous rencontrâmes non loin des frontières de Bohême , & aussi-tôt il me cria : « Frère , fais en sorte de gagner , plus sur la gauche , cette maison isolée qui est là bas : c'est-là la frontière : les Huffards sont sur la droite ». Ensuite il suivit une ligne oblique , comme s'il ne nous avoit pas vus.

Nous n'avions aucune inquiétude à avoir de la part des Officiers ; car alors , dans le service Prussien , on vivoit si fraternellement , & en bons camarades , & l'on s'engageoit si fortement sa parole d'honneur , que , dans ma prison de

Glatz, je m'absentois, j'allois à la chasse à Neurode chez le Baron de Stilfield, & y passoit des 36 heures. Le Lieutenant de Lunitz prenoit alors ma place dans mon lit, & le Major le savoit, tant on se reposoit alors sur la parole d'honneur l'un de l'autre; & on connoissoit si bien Trenck à Glatz, qu'on savoit sans inquiétude qu'il étoit sorti de sa prison, pour aller chasser sur les frontières de la Bohême. Le Commandant eut du dépit de voir ainsi tous ses ordres trompés : un homme d'honneur, qui a de la tête, de l'argent, & un cœur franc & droit, trouve de bons & sûrs amis, qui sont capables de grandes actions pour le servir.

Cette petite histoire ; pleine d'exactitude, fait voir quel étoit alors le caractère national. Avec de pareils Officiers, liés si fraternellement ensemble, le grand Frédéric pouvoit aisément battre ses ennemis. Aujourd'hui la servi-

tude introduit déjà l'égoïsme, & une subordination mécanique à la noblesse épouvante & met en fuite les sentimens de l'honneur, de la droiture & de la concorde : la défiance mutuelle & la crainte servile s'étendent de plus en plus : conséquemment l'esprit, plein d'ame, des soldats de Brandebourg, s'affoiblit tous les jours ; & presque tous les autres Etats de l'Europe tombent par degrés dans cette dégénération.

J'avois à peine porté mon ami trois cens pas, que je le posai à terre. Je regardai autour de moi, mais je ne pus voir la ville ni la citadelle ; l'air étoit trop épais : en revanche nous ne pouvions pas non plus être vus.

Ma présence d'esprit ne m'abandonna pas un seul instant. La mort ou la liberté étoit une résolution décidée. Je demandai à mon ami Schell : Où sommes nous ? de quel côté est la Bohême ? de

quel côté coule la Neisse ? Le pauvre homme ne pouvoit se rien rappeler ; il ne pouvoit pas se remettre les sens , il désespéroit de tout salut ; il me prioit seulement de ne pas le laisser vivant derrière moi ; car , pour fuir , il n'y a pas de possibilité. Alors je lui promis. & lui jurai que je le délivrerois d'une mort infâme aux galères , en cas qu'il ne restât plus de ressources , & je le ranimai par mon courage. Il jeta les yeux autour de lui , & reconnut , à quelques arbres , que nous n'étions pas éloignés de la porte des champs. — Alors je lui demandai : Par où passe la Neisse ? — Il se rappella de quel côté elle couloit. — Ami , lui dis - je , tout le monde nous a vu courir vers les frontières de la Bohême. Il est impossible de traverser par - là , il y a un cordon formé de ce côté , & tout y est rempli de Hussards & d'ennemis qui nous poursuivent

Je le rechargeai sur mon dos , & je le portai droit à la Neisse : là , nous entendîmes déjà le bruit du mouvement dans tous les villages , & les Payfans qui couroient , de tous côtés , former le cordon de désertion , & donnoient l'alarme.

Comme peu de personnes savent la manière dont on procède en Prusse dans ces occasions , je veux en donner en peu de mots une légère idée.

Dès qu'on s'apperçoit qu'un prisonnier ou un autre soldat manque , le Canonnier court de la grand'garde , & met le feu , des trois côtés de la citadelle ; à des canons qu'on tient toujours chargés.

Il y a dans la ville des Officiers , qui tous les jours reçoivent des ordres verbaux , & qui doivent être toujours prêts à poursuivre , dès qu'ils entendent ces coups de canons. Il y a aussi dans chaque village des Payfans nommés , qui doi-

vent occuper toutes les avenues de la ville.

Aussi tôt les Officiers se mettent en campagne , & vont visiter si tous les postes sont gardés , & si les Payfans font leur devoir. D'après cette méthode, il est presque impossible qu'un Soldat puisse désertir heureusement , à moins qu'il n'ait au moins une demi-heure de chemin , avant qu'on ait tiré les trois coups de canons.

Revenons à mon récit.

J'arrivai donc au bord de la Neisse. Elle étoit un peu gelée : je pris mon ami : je le portai au travers , aussi loin que je pus marcher à gué ; mais au milieu , lorsque le fond me manqua , ce qui ne dura guère que l'espace de trois brasses , il fallut qu'il s'attachât à moi , en me tenant par ma queue ; & de cette manière , nous gagnâmes heureusement l'autre rive.

Mon père avoit fait apprendre à na-

ger à tous ses enfans ; & je lui ai obligation de cet art ; que l'homme apprend si facilement dans son enfance , qui m'a plusieurs fois sauvé la vie , ou m'a rendu , en plusieurs occasions , plus déterminé dans les grands périls. Chaque Souverain qui entretient des Soldats , devroit avoir la même précaution , & faire en sorte que ceux qui ne craignent ni le feu ni la poudre , ne fussent pas non plus effrayés de l'eau. Combien l'art de nager n'est-il pas quelquefois utile , lorsqu'il faut traverser un fleuve avec des bataillons , ou du moins avec cinquante Volontaires , ou attaquer par surprise , ou pour n'avoir pas besoin de chercher un pont dans la fuite ?

On conçoit combien il étoit doux de passer une rivière à la nage , le 24 Décembre , & de rester ensuite dix-huit heures à l'air. Le brouillard & le givre avoient cessé vers les sept heures du

soir : alors le clair de lune suivit , & la gelée. Je m'étois , à la vérité , échauffé à porter mon ami ; mais j'étois trempé . Lui , de son côté , souffroit tout ce qu'un homme peut souffrir : le froid , les douleurs de son pied déboité , & que je travaillai plusieurs fois inutilement à remettre dans sa jointure ; & il avoit à chaque pas le danger & la mort devant les yeux.

Aussi-tôt que nous eûmes atteints l'autre rive de la Neisse , nous fûmes en effet plus tranquilles , parce que personne ne se feroit avisé de nous chercher sur le chemin de la Silésie : j'avancai une bonne demi-heure , en côtoyant la rivière ; mais lorsque j'eus laissé derrière nous le premier village , où commençoit le cordon de désertion , & que Schell connoissoit , pour y avoir été plusieurs fois , nous trouvâmes par hasard un bateau de pêcheurs Prussiens sur le bord de la rivière , nous déta-

châmes la corde , nous nous y embarquâmes , & nous gagnâmes en peu de temps les montagnes.

Là nous nous reposâmes sur la neige ; le courage nous revint : nous tîmes conseil sur le parti que nous avions à prendre. Nous coupâmes un bâton sur lequel Schell pût quelquefois s'appuyer ; il se portoit en avant sur un pied ; mais la profondeur de la neige sur la montagne , avec les croutes dures qui se brisoient sous ses pas , augmentoient la difficulté de marcher. Ainsi s'écoula la nuit où nous enfoncions dans la neige jusqu'au ventre , sans pouvoir presque avancer. Cette impraticable montagne étoit infranchissable pour nous , tant en avant qu'en arrière. Le jour vint à paroître , nous nous croyions bientôt près des frontières qui sont à quatre milles de Glatz : mais quel fut notre effroi , lorsque nous entendîmes encore sonner l'heure à l'horloge de la ville ! Le froid & l'hu-

midité étoient pour moi & pour mon camarade des tourmens insupportables. Il n'y avoit pourtant pas moyen d'attendre le jour, la faim aussi me rongeoit cruellement. Après une courageuse réflexion ; & après avoir redoublé d'efforts pendant une demi-heure, nous arrivâmes enfin à un village qui étoit situé au pied de la montagne. Mais, à quelques trois cens pas en-deçà du village, nous apperçûmes deux maisons isolées. Nous prîmes notre résolution en conséquence, & nous y arrivâmes heureusement. Nous avions tous les deux perdu nos chapeaux, en franchissant les murailles de Glatz : mais Schell avoit sur lui son écharpe & son hausse-col, comme un Officier de garde ; & cela pouvoit lui donner une apparence imposante aux yeux des Payfans.

Moi je me coupai au doigt, je me frottai de sang le visage, la chemise & l'habit, pour me donner l'air d'un homme blessé, & je me bandai la tête.

Dans cet équipage je portai Schell jusqu'au bout du bois, pas loin des maisons ; ici il me lia les mains derrière le dos, de façon pourtant que je pusse les dégager aisément au besoin.

Il me suivoit en sautillant derrière moi sur son bâton, & criant au secours. Deux vieux Paysans accourent à nous ; aussi-tôt Schell leur cria : courez au Village ; dites au Juge Maire de faire atteler les chevaux à un charriot, dans la plus grande diligence. — J'ai arrêté ce coquin. — Il m'a tué mon cheval, & est cause que je me suis démis le pied : je l'ai pourtant balaffré & garotté. — Amenez -nous un charriot, afin qu'il puisse encore être pendu avant qu'il crève ».

Je me laissai ainsi traîner comme demi-mort dans une chambre. Un Paysan courut au Village. Une vieille femme & une jeune & jolie fille sembloient

avoir grande pitié de moi ; elles me donnèrent du pain & du lait. Mais nous fûmes bien surpris , lorsque le vieux Payfan nomma Schell par son nom , & lui dit qu'il favoit très-bien que nous étions des déserteurs , parce que dès le soir précédent , un Officier de garde étoit venu dans la maison du Fermier , lui avoit donné nos noms , désigné nos habits , & raconté toute l'histoire de notre évasion. Ce Payfan connoissoit Schell , parce que son fils servoit dans sa Compagnie , & qu'il avoit plusieurs fois causé avec lui à Habelswert , où il étoit en quartier.

Il ne restoit pas d'autre ressource qu'une prompte résolution , & une grande présence d'esprit : je sortis aussitôt ; je courus à l'écurie , tandis que Schell retenoit le vieux Payfan dans la chambre ; mais c'étoit un homme d'honneur , & il lui indiqua même le chemin que nous devions prendre pour

gagner la Bohême : nous n'étions encore qu'à un mille & demi de Glatz, & nous avions peut-être erré fix milles de chemin en avançant & reculant sur la malheureuse montagne. — La jeune fille me suivit : je trouvai trois chevaux dans l'écurie, mais point de bride. Je la priai, de la manière la plus touchante, de me secourir : elle fut touchée de compassion, & elle m'auroit peut-être volontiers accompagné ; elle me donna aussi-tôt deux brides ; je sortis les chevaux de l'écurie ; je montai Schell sur un ; il figuroit assez bien avec son pied estropié. Le vieux Payfan cria, supplia & demanda grace pour ses chevaux ; mais, par bonheur, il manquoit de courage, & peut-être n'avoit-il pas non plus la volonté de nous arrêter, ou de nous mettre des obstacles ; car, avec une simple fourche, désarmés & harassés comme nous l'étions, il auroit pu nous retenir, du moins jusqu'à ce

que le Village fût venu à son secours. Ainsi nous partîmes à cheval sans selle ni chapeau sur la tête, Schell en uniforme avec son écharpe & son hausse-col; & moi, dans mon manteau écarlatte de Garde-du-Corps.

Autre malheur : quand je fus monté, mon malheureux cheval ne vouloit pas bouger de la place ; mais, en bon Ecuyer, je trouvai moyen de le faire avancer. Schell marchoit devant ; & à peine étions-nous déjà éloignés de quelques centaines de pas, que nous vîmes les Paysans du Village.

Notre bonheur voulut que ce fût un jour de fête ; il étoit environ neuf heures du matin, & tout le monde étoit à l'Eglise ; nous le passâmes sans accident.

Notre chemin étoit droit par Wunschelbourg ; il n'étoit guère probable que nous pussions traverser la Ville sans être arrêtés : Schell, quatre semaines auparavant, y avoit été ; tout le monde

le connoissoit : notre équipage , sans selle & sans chapeau , n'offroit que trop des déserteurs ; mais les chevaux marchèrent assez joliment , & nous traversâmes heureusement , quoiqu'il y eût dans la Ville 80 hommes d'Infanterie , & douze Hussards en garnison , destinés à la poursuite des déserteurs ; mais Schell se trouva là en pays de connoissance ; il savoit le chemin de Bummern ; nous y arrivâmes vers les onze heures du matin , après avoir rencontré le Capitaine Zerbst , comme je l'ai dit plus haut.

Quels transports de joie notre ame éprouva ce jour-là ! c'est ce qu'on peut se figurer , mais non pas écrire , même celui qui en a éprouvé de pareils. Un homme d'honneur , qui , las de souffrir dans une prison imméritée , a secoué ses entraves par ses propres moyens , & a su se rendre la liberté , en dépit de tous les Monarques & de la puissance des hommes , sent une fi

grande horreur , en pareille circonstance , pour l'autorité despotique , que moi-même je ne peux pas concevoir comment j'ai pu jamais me résoudre de nouveau à vivre sous un de ces Gouvernemens , où la liberté , l'honneur , la fortune , la satisfaction & tous les biens dépendent du caprice arbitraire d'un maître , qui ne peut jamais , avec la meilleure volonté , inspecter & embrasser tout l'espace d'un empire étendu.

Dans toutes les entreprises que j'avois pu faire dans le monde , jamais je ne fus si glorieux , jamais je ne sentis une plus grande joie dans le cœur , que d'avoir porté au moins douze heures sur mes épaules & sauvé avec moi l'ami qui s'étoit exposé pour moi à une mort infâme. — Certes , nul homme ne nous eût ramenés vivans à Glatz. Cependant , si j'avois su alors la suite de ma triste destinée ; si l'enchaînement de tant d'années du plus fâcheux avenir avoit

été offert à mes yeux, je n'aurois pas regardé comme un si grand bonheur ma fuite de Glatz. Une année de patience auroit adouci le Roi ; & si j'avois tout considéré avec une tête raffise & de sang froid, il valoit mieux pour moi, & pour l'aimable Schell, que nous ne nous fussions jamais connus ; car lui, il tomba, comme je le dirai dans la fuite, dans un labyrinthe d'obstacles & de traverses, qui ne finirent qu'à sa mort ; & moi, ce qui m'est arrivé depuis de maux & de revers, on le verra dans cette histoire avec surprise & compassion.

Cependant je me dis, pour ma consolation, que les plus nobles gens de courage & d'honneur, & que les loix de la nature elle-même justifient mon entreprise. « Car celui qui tombe » dans l'eau, cherche à gagner le rivage. » Quand le mât & les rames sont rompus, le Nautonnier cherche aussi à

» atteindre le bord. L'oiseau captif s'en-
» vole, s'il le peut, de sa cage. Et qui
» peut s'échapper, ne doit point rester
» dans les fers (1) ».

Au reste, mon étoile m'avoit sans doute destiné à acquérir plus d'expérience, à éprouver plus de sentimens, & à voir plus loin que les autres hommes, qui, lorsqu'ils ne connoissent aucun mal, vivent mécontents au milieu du bonheur, & sont tourmentés de leur long repos. J'ai bien servi à démontrer comment un homme se forme dans les grandes traverses, avec une mâle constance & une fermeté inébranlables, comment il apprend à braver sûrement les plus grands dangers, & comment il prouve que l'Allemagne, aussi bien que l'ancienne Rome, produit des hommes qui ne rampent pas servilement devant le despotisme.

(1) Vers allemands.

Il me restera désormais peu de place pour moraliser. Les événemens de ma vie se pressent & s'entassent trop l'un sur l'autre, pour que je puisse les rassembler tous dans ces feuilles.

J'étois donc enfin en liberté, à Braunau, sur les frontières de la Bohême, & sans délai, je renvoyai à Glatz les deux chevaux, avec le sabre du bas Officier que nous avions emporté avec nous, le tout adressé au Général Fouq.... Ma lettre qui accompagnoit le renvoi, lui fut si sensible, qu'il fit passer par les verges toutes les sentinelles qui s'étoient trouvées de garde devant ma porte, ou sous les armes & sur les remparts, par où nous nous étions évadés. Le jour de notre fuite, il s'étoit vanté qu'il m'étoit désormais impossible de faire aucune entreprise pour fuir, & cependant il se trouvoit trompé. — C'est ainsi que le lâche puissant se venge sur le

Tom. I.

H

malheureux sans défense, & le tyran sur l'innocent ! Maintenant je voyois pour la première fois mon pays derrière moi : j'allois errant d'une place à l'autre, comme Joseph échappé de la caverne des voleurs, auxquels ses frères l'avoient vendu & livré, & dans le premier moment de l'étourdissement, c'étoit à mes yeux un avantage précieux de perdre tout ce que j'abandonnois. Mes biens acquis par mes ancêtres, par le sang de l'honneur furent aussi-tôt confisqués, & un jeune homme des plus nobles, des plus capables, & des plus zélés pour l'honneur de sa patrie & de son Roi, fut traité comme le plus grand criminel, comme le plus vil espion, le plus lâche des traîtres.

J'écrivis au Roi : je lui mis sous les yeux toute la suite exacte de l'affaire : je lui prouvois sans réplique mon innocence, & je lui demandois justice ; — Je ne reçus point de réponse.

Le Monarque qui m'aimoit sincèrement, ne m'avoit pas d'abord rejeté de lui tout-à-fait. Mais hélas ! j'appris trop tard que ma détention ne devoit être que d'une année seulement, pour mettre ma loyauté à l'épreuve : personne ne me l'avoit dit : voilà l'énigme, que je n'ai pu résoudre qu'après.

Le Major de place Doo étoit un favori du Général Fouq... ; c'étoit un homme avide & intéressé ; il favoit que j'avois de l'argent, & il faisoit avec moi le protecteur. Toujours il me disoit que j'étois condamné pour toute ma vie, & il amenoit la conversation sur le grand crédit du Général Fouq... auprès du Roi, & sur le sien auprès du Général. Pour le présent d'un cheval ; sur lequel j'étois monté en venant à Glatz, j'obtins la permission de me promener dans l'enceinte de la citadelle, & pour un autre cadeau de 100 ducats,

je délivrai le cornette Reisse, qui, ayant tenté de s'échapper avec moi, fut trahi. On m'a assuré que, le jour même que j'arrachai l'épée du côté du Major Doo, & que je franchis en désespéré tous les murs de Glatz, cet Officier ne venoit dans ma prison que pour m'annoncer, après plusieurs détours & préparations sévères & menaçantes, la joyeuse nouvelle, que, par ses efforts & l'intercession du Général, j'avois l'espérance de ne rester qu'un an en prison, & par conséquent d'obtenir dans quelques semaines ma liberté. Quelle détestable infamie d'un homme sordidement intéressé, qui veut attraper de l'or ! certainement on ne fit pas mention au Roi de ce bas stratagème du Major de place ; on lui écrivit seulement que je venois tout récemment de tenter un expédient désespéré, & que je cherchois à passer chez l'ennemi. Le Monarque abusé, & fortifié dans

son soupçon , crut que mon violent penchant pour désertir ma patrie étoit absolument incurable : pouvoit-il faire autrement que d'ordonner de resserrer étroitement un homme qui vouloit le braver & aller servir ses ennemis ? C'est par cette fatalité & par quelques trames semblables, que mon destin s'est toujours de plus en plus enlacé dans l'infortune , & qu'à la fin le Monarque toujours trompé , est devenu insensible & barbare envers moi.

Quel homme raisonnable , je le répète , peut jamais croire que , si j'avois su que ma détention se borneroit à un an , je n'eusse pas eu la patience d'attendre quelques semaines , pour obtenir ma liberté avec honneur , pour garantir mes biens de la confiscation , & pour revoir à Berlin la tendre & généreuse amie , où tout mon cœur étoit attaché ?

J'étois alors en Bohême comme un

pauvre pèlerin , fans argent , fans appui , fans amis , abandonné à ma propre conduite , à l'âge de vingt ans.

En 1744 , j'avois été en quartier à Braunau , chez un tisserand , & je lui avois rendu quelques services ; je l'avois aidé de mes conseils & garanti sa maison du pillage.

Ce brave homme nous reçut avec joie & avec reconnoissance , dans sa maison. Deux ans auparavant , j'étois dans ce lieu un souverain absolu , avec neuf chevaux & cinq valets , plein d'espérance , & ayant dans l'avenir la plus brillante perspective ; aujourd'hui je me montrois chez lui comme un fugitif cherchant un asyle , & qui avoit tout à la fois perdu tout ce qu'un jeune homme peut perdre sur la terre.

Je n'avois plus qu'un dernier louis d'or dans ma bourse ; mon ami Schell avoit en tout quarante gros , & il lui falloit commencer par faire inces-

failliment guérir son pied déboité , ensuite trouver chez l'étranger de l'appui , du pain & de l'honneur.

Ma situation ne valoit guère mieux. J'avois bien résolu de ne pas aller trouver Trenck à Vienne , & j'aurois plutôt cherché fortune dans les Indes Occidentales. Je ne voulois pas fortifier dans mon pays le soupçon de trahison qu'on m'imputoit ; mes sentimens d'honneur étoient trop neufs , trop exaltés , même dans ma situation actuelle.

J'écrivis à Berlin à mon amie , mais sans en recevoir de réponse , probablement parce que je ne lui avois pas indiqué une voie sûre pour me la faire tenir. Ma mère étoit préoccupée par les bruits universels qui couroient sur mon compte , & elle ne m'envoya aucun secours. Mon frère étoit encore sous la tutelle , & mon ami de Schweidnitz ne m'avoit pu répondre , parce

qu'il étoit alors allé à Koenisberg.

Dans l'espace de trois semaines que nous restâmes à Braunau, le pied de mon camarade fut guéri, & pour payer par-tout, ma montre, l'écharpe & le hausse-col furent vendus; tout notre coffre-fort consistoit alors en un peu moins de quatre florins.

Cependant on annonçoit dans les papiers publics que le célèbre Trenck de Vienne, Commandant des Pandoures, étoit engagé dans un procès criminel des plus sérieux, & qu'il étoit étroitement gardé.

Je n'avois pas encore souffert le besoin de la nécessité !

Ici je recommande à mes Lecteurs de lire le récit de *l'oiseau de canarie*, dans le premier volume de mes écrits, & je rends grace aux instituteurs de ma jeunesse, même au bord de ma fosse, de ce qu'ils m'ont inspiré des principes qui ne permettent jamais à

un jeune homme malheureux de s'avilir & de s'enfoncer dans la bassesse d'ame.

Je me décidai à aller à pied trouver ma mère en Prusse, afin d'obtenir d'elle quelque secours & d'aller ensuite chercher du service en Russie.

Schell, dont le sort étoit inséparable du mien, ne voulut pas m'abandonner : nous prîmes donc des passe-ports sous la qualité des Soldats Prussiens déserteurs, & nous renversâmes les lettres de nos noms; je m'appellai *Knert*; & Schell, *Lesch*.

Nous partîmes, le 21 Janvier au soir, de Braunau, sans être vus, & nous prîmes la route de Bilitz, en Pologne. Un ami que j'avois à Neurode nous donna une paire de pistolets de poche, avec un fusil léger, & trois ducats: nous laissâmes encore cet argent à Braunau. Il est à remarquer que j'avois prêté à ce même ami de Neurode, dans son besoin, 100 ducats, qu'il me doit en-

core, & que quand je les lui redemandai, il m'envoya trois ducats en forme d'aumône.

Les détails circonstanciés de notre voyage pourroient, avec tous ses incidens, remplir un volume, mais je ne raconterai que les principaux. J'insérerai pourtant ici le journal de notre route, que mon ami Schell avoit conservé, & qu'il me laissa en original, lorsqu'il me vint voir, en 1776, à Aix-la-Chapelle, après une séparation de vingt-trois ans.

Ici paroît l'exaët Journaliste, & à cette époque commence le premier acte, où il m'a fallu paroître comme un aventurier sur le théâtre du monde. Peut-être ai-je encore eu dans toutes les aventures de ma vie plus de bonheur que de malheur, de m'être sauvé de conjonctures & de noeuds compliqués, où mille autres seroient restés pris pour toujours. Il est certain que j'ai été plus

de trois fois en danger de ma vie dans certaines extrémités où la balance des vraisemblances l'emportoit du poids de cent livres sur une demi-once d'espérance. Il est certain que j'ai entrepris des choses qui ont amélioré mon sort, où mille autres, qui les ont tentées avec autant de courage, ont trouvé la mort.

JOURNAL

De mon voyage à pied de Braunau en Bohême, par Bilitz en Pologne, à Mérenitz; & de-là par Thorn à Elbing, comprenant 169 milles (1), sans mendier ni rien voler à personne.

LE 18 Janvier 1747, nous allâmes de Braunau, par la Pologne, jusqu'à Nachod. — Trois milles. — Notre bourse consistoit en trois florins quarante-cinq gros.

Le 19, à Neustadt. Schell changea son uniforme contre un habit bourgeois gris & d'une grosse étoffe, &

— (1) Le mille allemand fait deux lieues de France.

reçut d'un Juif en retour 2 fl. 15 gr. ; de-là nous allâmes à Reichenau. — En tout trois milles.

Le 20, à Leutomischel. — Cinq milles. Là je m'avisai de manger avidement un pain tout chaud sortant du four, & je manquai d'être suffoqué ; nous fûmes obligés d'y rester un jour ; & l'Hôte ne nous laissa guère d'argent de reste dans notre bourse, après son maudit compte.

Le 22, par Tribau à Zwittau en Moravie. — Quatre milles.

Le 23, jusqu'à Sternberg. — Six milles. Cette marche étoit trop forte pour le pauvre Schell, dont le pied étoit encore foible & sensible ; & cependant il lui falloit, le jour suivant, c'est-à-dire le 24, gagner jusqu'à Leipnick ; & faire quatre milles au travers des neiges profondes, & avec des estomacs affamés.

Là je vendis ma boucle de col 4 flor.

Le 25, jusqu'à Freyberg par Weiskirch, à Drachotusch. — Cinq milles. Sur ce chemin nous trouvâmes de bon matin un violon dans son étui, que quelqu'un avoit perdu. L'Hôte de Weiskirch nous en donna 2 fl., & il nous promit de le rendre à celui qui le réclamerait; car il valoit bien 20 fl.

Le 26 à Frideck, dans la Haute-Silésie. — Deux milles.

Le 27 à un Village. — Quatre milles & demi.

Le 28, par Scotcha à Bilitz. — Trois milles.

Comme cette Ville est frontière entre la Pologne & les Etats d'Autriche, le Commandant Cap., établi dans la garnison du Régiment de Marschall, nous demanda nos passe-ports. Nous y portions d'autres noms que les nôtres, & nous nous donnions pour de simples Soldats Prussiens déserteurs. Mais un Tambour, qui avoit déserté de Glatz,

nous reconnut, & le dit au Capitaine.

Ce stupide lourdaud, ce brutal, sans éducation & sans humanité, nous fit aussitôt arrêter; & d'un ton despotique, qui nous interdisoit toute réponse, il nous renvoya à Theschen, où il nous fit conduire ignominieusement à pied. C'étoit à quatre milles.

Là nous allâmes trouver le Lieutenant-Colonel le Baron de Schwarzer, qui étoit un homme droit & honnête: il plaignit notre sort & blâma la conduite brutale du Capitaine, lorsque notre justification étoit si claire.

Je lui racontai sans déguisement toute ma destinée; il fit tout pour me détourner du voyage de la Pologne, & me conseilla de prendre la route de Vienne, mais inutilement: mon bon génie me défendoit alors d'aller à Vienne; & plutôt à Dieu qu'il m'en eût éternellement tenu bien loin! Que

de tourmens de moins j'aurois soufferts !

Quel bonheur pour moi si j'eusse cédé aux amateurs de ma fortune , qui m'ont tant persécuté , tous mes biens de famille !

Je retournai donc à Bilitz ; encore quatre milles. Schwarzer nous donna jusques-là ses chevaux & 4 ducats , pour faire la route , que je lui ai dans la suite payés avec reconnoissance , & que je n'oublierai jamais. Il me secourut & favorisa mon dessein , & il me procura une paire de bottes neuves.

Cependant tout mon sang étoit soulevé contre Cap... ; nous allâmes aussitôt par Bilitz à Biala , sur les frontières de Pologne. De-là je lui envoyai un cartel , & lui donnai le choix de l'épée ou du pistolet. Je ne reçus aucune réponse ; il ne parut point ; & il est resté à mes yeux un lâche coquin pour l'éternité.

Il faut encore qu'à cette occasion je montre à mes Lecteurs ma situation actuelle ; je n'étois qu'un malheureux déserteur , qui , à l'ordre d'un misérable comme ce Cap... , étoit contraint de se laisser conduire à pied comme un prisonnier , à Teschen , & je n'eus pas assez de puissance pour le forcer de venir sous la pointe de mon épée ! J'étois à la vérité libre dans la Pologne ; mais la pauvreté où j'étois me donnoit l'air d'un vaurien & d'un vagabond , rôdant pour mendier. Que servent l'amour de la gloire , les connoissances & la valeur , si la pauvreté n'ose se présenter le front levé dans la société de nos semblables !

La pauvreté anéantit le jeune homme : elle l'éloigne de la compagnie de personnes qui auroient avancé sa fortune , s'il avoit l'occasion de se montrer ce qu'il est. Dans les premières années de ma vie j'étois toujours avec les grands :

de grands hommes formèrent mon cœur, & faisoient ma société. A la Cour du grand Frédéric j'étois compté parmi ceux qu'il favorisoit ; & aujourd'hui, pour la première fois, je me trouve dans un pays étranger inconnu, remarqué de personne, si ce n'est avec mépris : il faut que je supporte le froid, le besoin de tout, la faim & la fatigue du chemin à pied, enfin tous les inconvéniens de la vie, & les chagrins de l'ame, par la seule raison qu'il me manque quelques ducats dans ma bourse. J'étois trop fier pour me découvrir à personne ; & d'ailleurs à qui ? Dans une terre étrangère, peut-être que mon nom m'auroit servi ; mais en Autriche, où ce nom étoit connu !.... je ne voulois point y séjourner, y chercher aucun avancement, & je voulois éviter toutes les démarches qui auroient pu appuyer les soupçons de mon infidélité à mon pays.

Mais qu'il m'eût été facile , dans ce long & pénible voyage à pied , & à travers tout ce qu'on peut éprouver de peines & d'embarras , de me laisser conduire par mon tempérament ardent , & jeter dans quelqu'une de ces circonstances , où un jeune homme qui se trouve repoussé par mille contradictions nouvelles pour lui , peut si aisément s'égarer & se perdre ! Mais lorsque j'avois une fois pris un parti , rien ne pouvoit me faire reculer , & mon fidèle ami Schell , à qui tout étoit alors indifférent , ou la faim , ou l'abondance , ou la gloire , ou la honte , faisoit tout ce que je voulois.

Reprenons notre Journal.

Le premier Février nous allâmes de Biala à Ofwinzin , — quatre milles , parce que j'avois dessein d'y chercher un refuge chez ma sœur , qui avoit épousé le Seigneur de Waldau , & qui demeuroit à Hammer , dans le

Brandebourg , entre Ladsberg , sur la Waarte & Meseritz , place frontière de Pologne ; où elle vivoit sur son bien , & dans une très-belle terre ; cela dirigeoit notre chemin , près de la frontière de la Silésie , jusqu'à Meseritz.

Le 2 à Bobreck & Elkusck , cinq milles. Sur cette route , nous reçûmes sur nos habits assez minces , des déluges de neiges , & Schell perdit , par négligence , notre bourse , où étoient encore 9 florins. Il ne nous restoit plus que 19 gros.

Le 3 à Erumeley , — trois milles , & le 4 à Wladowiequd-Joreck , — encore trois milles. De-là , le 5 , à Ezenstochow , où figure un fameux & riche Monastère , dont j'aurois fait connoître bien des particularités remarquables à la honte de ses hôtes , si la place me le permettoit.

Nous allâmes à pied du Couvent à l'auberge , chez un brave homme nom-

mé Lazare. Il avoit servi dans les Troupes Autrichiennes en qualité de Lieutenant, avoit essuyé nombre de revers, & à la fin il étoit réduit à être un pauvre Hôtellier en Pologne. Nous n'avions plus un sou dans notre bourse; nous demandâmes du gros pain: cet honnête homme nous fit manger à sa table. Je lui exposai naïvement notre situation, & le but de mon voyage. A peine eûmes-nous mangé, qu'il arriva une voiture & trois personnes, qui paroissoient être des Marchands. Ils entrèrent dans la salle; ils avoient des chevaux à eux, un domestique & un cocher.

Cette aventure mérite d'être contée au Lecteur: j'abrégèrai autant que je pourrai les paroles, sans omettre les circonstances.

Nous avions déjà rencontré cette voiture à Elkusch: un de ces Messieurs avoit là demandé à Schell, où nous allions: Schell lui avoit nommé Ezenf,

tochow : nous étions loin d'avoir le moindre soupçon sur cette rencontre qui nous menaça de tous les plus grands malheurs.

Ces Hôtes passèrent la nuit dans notre auberge ; ils nous regardèrent fort indifféremment , & parloient fort peu. — Nous allâmes dormir ; mais au milieu de la nuit , le brave homme d'Hôte vient nous réveiller & nous fait un récit qui nous foudroie d'étonnement : il nous apprend que ces Messieurs étoient déguisés , & que c'étoient des Prussiens , envoyés à notre poursuite , & qu'ils lui avoient fait l'offre d'un présent de 50 jusqu'à 100 ducats pour obtenir de lui qu'il consentît à nous laisser prendre dans sa maison , lier & conduire en Silésie : mais il avoit constamment & généreusement refusé , & auroit refusé encore , quand ils lui auroient promis un salaire beaucoup plus considérable. Mais il avoit

été obligé de promettre le secret vis-à-vis de nous , & pour cela on lui avoit glissé dans la main six ducats.

Alors nous vîmes clairement que c'étoient un Officier & des bas Officiers, que le Général Fouq... avoit envoyés sur nos traces : nous réfléchîmes , pour deviner qui pouvoit leur avoir appris le secret de notre route , & nous conclûmes que ce ne pouvoit être un autre qu'un certain Mollinie , Lieutenant de la garnison d'Habelshwert, qui nous étoit venu voir à Braunau, comme ami de Schell , qui étoit resté deux jours avec nous , & qui sur-tout nous avoit fait plusieurs questions sur les lieux où nous voulions chercher un refuge. Lui seul le favoit ; il étoit donc sans doute un espion de Fouq..., & ce fut lui qui nous procura cette scène , qui tourna pourtant heureusement pour nous.

Dans le premier mouvement que me causa cette infâme intrigue , je voulois

sur-le-champ entrer l'épée à la main, dans la chambre de ces coquins. Lazare & Schell m'en empêchèrent, & le premier me pressa instamment & long-temps de rester chez lui, jusqu'à ce que j'eusse pu recevoir de l'argent de ma mère, pour diminuer nos dangers & adoucir nos peines dans la route.

Tout étoit inutile ; j'avois résolu de leur parler... Je n'étois pas sûr qu'une lettre fit l'effet que je desirois.... Enfin je voulus partir. Lazare me représenta que nous serions certainement attaqués par ces hommes, & que ce devoit être dans le grand chemin.

« Tant mieux, m'écriai-je, j'aurai l'occasion de les expédier pour l'autre monde, & de punir ces brigands qui infestent les chemins. » Le lendemain dès la pointe du jour ces Messieurs partirent aussi & prirent le chemin de Warfchau.

Cependant

Cependant Lazare fit tant qu'il nous retint deux jours presque de force ; il nous donna les six ducats qu'il avoit reçus des Prussiens ; nous nous achetâmes chacun une chemise , encore une paire de pistolets de poche , des bas & autres nécessités , & nous partîmes après avoir cordialement embrassé le plus cordial & le plus honnête des Hôteli-ers , & qui nous donna les meilleures instructions de prudence & de précaution pour cette route.

Le 7 Février , d'Ezenstochow à Dankow , deux milles. Notre dessein bien pris entre nous deux , étoit de chercher tous les moyens possibles de les attaquer nous-mêmes sur la route. — Nous savions de Lazare que nos poursuivans n'avoient qu'un seul fusil dans leur charriot : j'avois aussi un fusil , moi , & un bon sabre , & chacun de nous deux , une bonne paire de pistolets , sous notre habit. Ces armes cachées étoient in-

connues d'eux, &, dans l'attaque qui suivit, ils virent, à leur grand étonnement, de quelle manière nous savions les faire jouer.

Le 7, nous suivîmes la route qui mène à Parfemechi : à peine avions-nous fait une lieue, que nous apperçûmes, dans le lointain, un charriot sur le chemin. Nous approchâmes davantage, & nous reconnûmes le charriot de nos hommes, qui paroissoit embourbé dans la neige, & tous ces Messieurs descendus & autour. Aussi-tôt que nous fûmes à portée, ils nous crièrent d'aller à leur secours; leur dessein étoit sûrement de nous attirer ainsi à eux & de nous surprendre. Schell n'étoit pas un homme robuste; tous m'auroient tombé sur le corps, & ils nous auroient facilement enlevés de force dans le charriot, car on vouloit nous avoir vivans. Aussi-tôt nous nous écartâmes de la chaussée, & nous éloignant d'une trentaine de pas, je leur donnai pour

réponse : « Nous n'avons pas le temps de vous secourir ». Aussi-tôt ils sautèrent tous quatre à leur charriot, en tirèrent des pistolets, & se mirent à nous courir sus, en criant : Arrêtez, arrêtez, coquins ! — Nous prîmes la fuite, Schell & moi, par une feinte convenue. — Mais tout-à-coup, faisant volte-face, je tire le premier sur celui qui étoit le plus près de moi, & lui passe la balle dans la poitrine ; il tomba. Schell fait feu avec ses pistolets : ceux qui nous poursuivoient en font autant ; une balle frappe Schell au cou. Alors je les attaque à mon tour. Je tire mes deux pistolets ; l'un d'eux s'enfuit. Emporté par la colère, je le poursuivis environ trois cents pas ; il s'arrêta, & comme il se retourna l'épée à la main, je vis qu'il étoit couvert de sang ; je trouvai peu de résistance, & je l'étendis par terre. Mais, en me retournant, je vis Schell en la puissance des deux autres, qui le

trainsient vers le charriot. — Furieux, je fondis sur eux : aussi-tôt qu'ils s'aperçoivent que j'étois déjà sur leurs talons, ils lâchent leur prise, & courent à travers champs. Le cocher, qui avoit vu l'issue de l'escarmouche, monte sur son siège, & s'enfuit au galop.

Schell fut ainsi délivré, mais il avoit un coup de pistolet dans le cou, & à la main droite, un autre coup qui lui fit perdre son épée : il m'assura que son adversaire remportoit, lui, un coup dans le corps.

Le premier que j'avois tué, avoit une montre d'argent dans son gousset ; je la pris. — Je voulus chercher s'il avoit de l'argent, mais Schell courut à moi, & me montra un charriot à six chevaux, qui descendoit de la hauteur. Si nous l'attendions, peut-être alloit-on nous arrêter comme des voleurs de grand chemin : les deux qui avoient échappé auroient sûrement porté témoignage contre nous : dans la nécessité

de prendre promptement un parti, une fuite précipitée nous parut le plus sûr. J'arrachai le fusil du premier que j'avois tué, & je lui pris son chapeau, & aussitôt nous gagnâmes à grands pas la forêt : nous y prîmes un sentier détourné, non sans inquiétudes, & nous arrivâmes le soir à Parfemechi.

Schell avoit perdu beaucoup de sang : je bandai sa plaie du mieux que je pus. Dans les villages de Pologne , on ne trouve aucun Chirurgien , & il lui fut très-pénible de gagner la ville.

Là, nous trouvâmes deux bas Officiers Saxons, qui faisoient des recrues pour le régiment des Gardes à Dresde. Ma hauteur de six pieds (1), & ma tournure leur donna dans les yeux; aussi-tôt la connoissance fut faite, & les offres mutuelles. Je trouvai dans tous les deux,

(1) Le pied prussien répond à peu près à 10 pouces 7 lignes de France.

des hommes de bon sens ; je leur confiai sans détour qui nous étions ; je leur contai notre histoire de la veille , avec ces brigands Prussiens , & je trouvai de braves gens. Schell fut pansé , & nous restâmes sept jours avec ces honnêtes Saxons , dans la société la plus intime.

J'ai su dans la suite que , de ces Messieurs qui nous avoient attaqués , un seul , avec le Cocher , étoit retourné vivant à Glatz. L'Officier qui s'étoit laissé engager à cette infâme démarche , s'appelloit Gersdorft , & devoit avoir sur lui cent cinquante ducats , lorsqu'il fut étendu sur le chemin. Quel royal & riche butin c'étoit-là , pour fournir aux dépenses de notre voyage , si le maudit charriot à six chevaux n'étoit pas venu nous forcer de déguerpir ! La fortune cette fois ne fut pas favorable aux honnêtes gens & à la juste cause. Quoique attaqué perfidement , je fus obligé de m'enfuir comme un brigand.

Nous vendîmes la montre à un Juif ; pour quatre ducats ; le chapeau , pour environ trois florins & demi ; & le fust , pour un ducat , car Schell ne pouvoit le porter. La plus grande partie de cet argent resta à Parsfemechi. Le Chirurgien , qui étoit un Juif , nous donna un excellent onguent pour faire légèrement notre route , & nous partîmes.

Le 15 Février , de Parsfemechi , par Vielun , à Biala. — Quatre milles.

Le 16 , par Jerischow , à Micorfen. — Quatre milles & demi.

Le 17 , à Orfterkow & Shwarzwald. — Trois milles.

Le 18 , à Sdune. Quatre milles.

Le 19 , deux milles , à Goblin.

Là , nous n'avions ni argent ni pain : je vendis mon habit à un Juif , qui me donna en place un gros sarau , avec quatre florins de retour. Comme nous approchions du lieu où demeurait ma sœur , que mon dessein étoit d'aller

voir, je ne faisois pas grand cas de mon habit, dans l'espérance que je serois bientôt équipé à neuf. Mais Schell devenoit de jour en jour plus malade; ses blessures guérissent lentement, & coûtoient encore de l'argent.

Le froid lui étoit contraire; & comme il n'étoit pas fort amateur de la propreté, son corps étoit une vraie pépinière de toutes les espèces de vermines de la Pologne. Souvent nous arrivions trempés & las dans des chaumières enfumées: il nous fallut, pendant tout le voyage, reposer nos membres sur la paille, & plus souvent encore sur un banc: on a peine à s'imaginer toutes les misères, toutes les fatigues & incommodités que nous eûmes à surmonter. Errer l'hiver dans d'impraticables chemins, où le mot même d'humanité n'est pas connu, où les impitoyables Juifs Polonois refusent un asyle pendant la nuit aux pauvres Voyageurs; ce sont-là des incommo-

dités, dont celui-là qui les a éprouvées peut seul apprécier tout le poids.

Mon fusil nous procura de temps à autre un repas, tantôt un canard domestique, ou une poule, dans les endroits où il y avoit quelque chose à prendre : hors cela, nous n'avons jamais fait aucun dommage ni escamotage à personne. De temps en temps nous rencontrions des Recruteurs Saxons ou Prussiens : tous couroient à moi. J'étois alors dans la fleur de ma jeunesse, cela m'a donné plusieurs passe-temps, lorsqu'un Recruteur me proposoit comme une fortune, la perspective de devenir bientôt Caporal, ou lorsqu'ils se tourmentoient autour de nous, pour nous enivrer, & qu'ils venoient nous offrir de l'hydromel, de la bière & du brandevin. Nous eûmes aussi à nous garantir de nombre de dangers sur la route, & beaucoup de bons repas nous furent proposés en vain.

Le 21, nous allâmes de Goblin à Pugnitz, trois milles & demi.

Le 22, quatre milles, par Storchnest à Schmiegel.

Il m'arriva ici une aventure assez extraordinaire : les Payfans dansoient, au raclement d'un misérable violon ; je pris l'instrument de la main du Racleur, & leur jouai un air de danse ; il leur plut ; mais lorsque je voulus finir, je fus violenté, & à la fin contraint par menaces, de leur jouer des danses toute la nuit, jusqu'au lendemain, qui étoit fête ; en sorte que j'étois prêt à tomber en défaillance, de fatigue. A la fin, ils en vinrent à la querelle & aux coups : Schell dormoit sur un banc ; ils tombèrent sur sa main blessée ; il devint furieux : je saisis nos armes, & frappai sur les mutins ; & lorsque tout fut sans dessus dessous, nous décampâmes tous deux, sans accident. Quelle occasion j'eus cette nuit-là de faire des réflexions sur ma desti-

née ! Deux ans auparavant , je danſois à Berlin avec la Princeſſe , ſœur de mon Souverain ; & j'étois aujourd'hui dans une chaumière de Pologne , comme un malheureux Meneftrier , pauvre & dénué , & je jouois pour de misérables Payſans Polonois , avec leſquels il fallut encore finir par me battre. Au fond , je méritois bien cette aventure. Qu'avois-je beſoin de montrer à ces Payſans que je ſavois un peu la muſique ? Sans cette ſotte vanité , j'aurois pu dormir la nuit en paix ; & ſi je n'avois pas en général voulu montrer toute ma vie que j'en ſavois plus que bien d'autres hommes , aurois-je été la victime de l'envie & de la calomnie ? Si j'étois né avec un corps inſignifiant ou défectueux , on m'auroit moins remarqué , moins recherché de préférence aux autres ; conſéquemment j'aurois rencontré moins d'aventures , moins d'événemens dans le monde.

« L'ours , parce qu'il fait danſer ,

» doit mourir dans les chaînes ; & de
» même, le mérite de l'homme instruit
» le conduit souvent à sa perte ».

Le 23 Février, à Rakowitz, & de-là
à Karger-Holland. — Quatre milles &
demi. Nous y vendîmes une chemise
& la veste de Schell pour dix-huit
Gros, afin de ne pas mourir de faim :
la veille j'avois tiré une gelinotte que
nous dévorâmes crue, &, comme nous
l'avions trouvée bonne, je tuai une cor-
neille ; Schell n'en voulut pas manger.
Des jeunes gens, qui marchent à
grandes journées, mangent beaucoup,
par conséquent nos Gros furent bientôt
dépensés.

Le 24 Février, par Benzen à Lettel. —
Quatre milles. Nous séjournâmes pour
aller de-là chez ma sœur, à Hammer,
dans le Duché de Brandebourg ; nous
trouvâmes à Lettel la femme d'un
soldat Prussien qui y restoit ; elle étoit
native de Koelschen, village appartenant

à mon beau-frère ; je me découvris à elle sans défiance , & elle nous conduisit.

Le 26 Février , par Kurschen à Falkenvald.

Le 27 , à Ost & Nevendorf. Nous traversâmes une forêt où il n'y a aucune route , & nous arrivâmes à neuf heures du soir chez ma sœur , à Hammer , dans le Duché de Brandebourg.

Nous frappâmes à la porte , je connoissois justement la servante qui vint ouvrir , elle s'appelloit Marie , & avoit été élevée chez nous. Elle eut peur en voyant devant ses yeux un grand garçon , en accoutrement de mendiant ; je lui dis : — Manon , ne me connois-tu pas ? Non , me dit-elle : — je me fis connoître ; je demandai si mon beau-frère étoit à la maison : — Oui , mais il est malade dans son lit : — Dis à ma sœur , en secret , que je suis ici ; — elle nous mena dans une

chambre voisine, où ma sœur vint sur le champ.

Mon habillement l'effraya ; elle ne favoit pas encore mon évasion de Glatz ; elle courut à son mari , & ne revint plus.

Au bout d'un quart-d'heure , arriva la brave Marie , seule & pleurant , & nous dit : — Que son Maître nous faisoit favoir de sortir aussi-tôt de la maison , faute de quoi , il se verroit obligé de nous arrêter , & de nous livrer. — Je ne revis plus ma sœur ; son mari la retint de force.

Qu'on se représente ce que je dus sentir en ce moment. J'étois trop hautain pour demander des secours pécuniaires ; je sortis comme un furieux , en faisant mille imprécations. La compatissante Marie me glissa dans la main trois ducats ; je les acceptai. — Nous retournâmes ainsi affamés , fatigués & désespérés dans la forêt , qui n'étoit qu'à

cent pas du château, (comme nous étions dans le Brandebourg; nous n'osâmes entrer dans aucune maison); nous la repassâmes par un temps pluvieux, mêlé de neige, & dans les ténèbres. Avec l'aide de la pauvre femme qui nous conduisoit; nous étions revenus à Lettel à la pointe du jour; notre situation lui arracha des larmes; je ne lui donnai pourtant que deux ducats, tant pour ses peines, que pour s'être exposée au danger; je lui promis d'y suppléer par la suite; aussi je la fis venir à Vienne en 1751, & j'en pris soin; elle avoit environ cinquante ans. Elle mourut en Hongrie quelques semaines avant mon maudit voyage de Dantzick, où je fus arrêté & conduit pour dix ans en prison à Magdebourg.

Après avoir quitté le château de ma sœur, nous trouvant dans le plus déplorable état, au milieu de la forêt, je

dis à Schell : « Frère , parlons sérieusement ; une pareille sœur ne mérit-elle pas que je lui brûle sa maison sur le dos » ? La modération , la grandeur d'ame & la réflexion étoient autant de vertus que cet homme possédoit au suprême degré.

Toutes les fois que la chaleur de mon tempérament alloit éclater , il étoit mon mentor , mon fidèle directeur ; j'honore ses cendres ; il méritoit un meilleur sort que celui qui l'a conduit au tombeau.

Dans cette occasion, il me dit : « Mon ami, ta sœur est peut-être innocente ; son mari l'aura retenue ! — Réfléchis : si le Roi apprenoit que nous avons été dans sa maison , & qu'il eût favorisé notre désertion , ta sœur seroit aussi malheureuse que nous. — Contiens-toi ; pense plus généreusement. — S'ils pensent mal , il viendra peut-être un temps que leurs enfans auront besoin de ton

secours, & que tu pourras leur rendre service, & faire le bien pour le mal ».

Je pense toujours à ce sage conseil. Sa prédiction s'est réalisée ; mon riche beau-frère mourut bientôt dans la guerre de Russie ; tous leurs biens furent métamorphosés en un tas de pierres, & après ma délivrance de Magdebourg, dix-neuf ans après cet événement, il arriva en effet que j'eus occasion de rendre de grands services aux enfans de cette même sœur ; elle se justifia envers moi, & Schell avoit deviné juste. Dix ans après, pendant ma détention à Magdebourg, elle me donna des preuves convaincantes qu'elle étoit véritablement ma sœur : — elle fut ignominieusement dénoncée à Berlin par Weingarten, Secrétaire de l'Envoyé Impérial : elle perdit une partie de ses biens, & enfin la vie.

Je rapporterai cette scène révoltante

dans le deuxième volume ; mais mon cœur saigne quand je pense à cette cruelle aventure. Dieu veuille la récompenser au centuple ! Je suis devenu trop pauvre pour rendre ses bienfaits à ses enfans ; & l'objet de ma trop juste vengeance n'existe plus ; je l'aurois bien sûrement puni , si j'avois pu le trouver.

Le 28 , fatigués & consternés , nous restâmes à Lettel.

Le premier Mars , nous fîmes trois milles jusqu'à Pleese , & le 2 jusqu'à Meseritz. — Un mille & demi.

Le 3 , nous allâmes par Versebaum à Birnbaum , trois milles.

Le 4 , nous traversâmes Zircke , Vrunneck , Obestschow pour arriver à Stubnitze. — Ainsi sept milles en un jour , dont trois sur une voiture.

Le 5 , nous fîmes trois milles pour aller à Rogosen , où nous arrivâmes sans le sou. N'ayant pas de quoi payer notre gîte , le Juif nous chassa dehors ,

& nous marchâmes toute la nuit, errant & mourant de faim ; nous nous trouvâmes à la pointe du jour égarés , à deux milles du chemin.

Nous entrâmes dans la maison d'un Payfan, où une vieille femme tiroit le pain du four ; nous ne pouvions en acheter ; je sentis en ce moment qu'il étoit possible de commettre un meurtre pour un morceau de pain. Pour rejeter cette mauvaise pensée, dont je frémis encore, nous forûmes promptement ; & nous fîmes encore deux lieues pour arriver à Vongrofze.

Dans notre besoin, j'y vendis mon fusil pour un ducat. Nous nous dédommageâmes de la faim que nous avions soufferte pendant quarante heures, & nous y restâmes le 6, pour nous reposer d'une marche de dix milles, faite dans la boue & dans la neige, sans dormir ; & le 7, nous marchâmes à travers une forêt, & par Genin, jusqu'à un

village éloigné de quatre milles de notre dernier gîte.

Là nous tombâmes parmi une bande de Bohémiens, composée de quatre cens hommes, qui nous entraînèrent de force dans leur camp volant; la majeure partie étoient des déserteurs François & Prussiens; ils me soupçonnèrent d'être aussi déserteur, & voulurent m'enrôler; mais ayant parlé naïvement avec leur Chef, il me fit cadeau d'un écu avec une provision de viande & de pain, & nous laissa paisiblement continuer notre route, après nous avoir retenus vingt-quatre heures.

Le 9, nous allâmes jusqu'à Lopuschin. — Trois milles & demi; le 10, jusqu'à Thorn. — Quatre milles.

Ici une nouvelle aventure m'attendoit, faite pour me convaincre que j'étois destiné à être un archi-aventurier, à trouver à chaque pas des adversités à combattre, & des faits peu

vraisemblables à insérer dans le récit des évènements de ma vie.

C'étoit la foire à Thron , lorsque nous y arrivâmes. Qu'on se représente un grand drôle en habit de mendiant ; un sabre énorme au côté , une paire de pistolets à la ceinture , accompagné d'un camarade , qui avoit le col & une main entourés de chiffons , plus ressemblant à un revenant qu'à un être vivant , portant cependant aussi des pistolets à son côté,

Nous entrâmes dans un cabaret ; on ne voulut pas nous y recevoir : je m'informai où étoit le Collège des Jésuites , j'y allai ; je demandai à parler au Père Recteur. On me prit pour un voleur qui cherchoit un asyle. Après une longue & sérieuse sollicitation , je fus enfin admis à l'audience de Sa Majesté Jésuitique , qui me reçut comme l'Empereur du Mogol reçoit ses esclaves : ma demande fut touchante ;

je lui racontai tout mon malheur ; je lui dis le sujet de mon voyage , & le priai de prendre soin & de garder à Thorn mon libérateur Schell , qui étoit hors d'état d'aller plus loin , & dont les blessures ne faisoient qu'empirer , jusqu'à ce que j'eusse atteint la maison de ma mère & reçu d'elle des secours pour venir le reprendre à Thorn ; qu'alors je le rembourserois avec reconnaissance de tous les frais.

Il me semble voir encore ce présomptueux & insensible Prêtre , & mon indignation renaît ; il ne voulut pas même avoir la patience de m'écouter , & me dit : « Retire-toi ; dépêche-toi ; j'ai des affaires plus intéressantes » : en un mot , je fus congédié sans le moindre secours , & j'appris , par ma propre expérience , à connoître ce qu'étoient ces Jésuites tant respectés. Que Dieu ait pitié de tout honnête homme qui , dans le malheur , compte sur leur assis-

tance ! leurs cœurs sont plastronnés contre la sensibilité, comme ceux de tous nous autres Dervis ; & s'ils plaignent un malheureux, c'est ironiquement.

Dans ma vie, je me suis adressé quatre fois à des Monastères pour y chercher des secours ou des conseils, j'ai réellement pensé, d'après leur conduite, que chaque honnête homme devoit contribuer pour sa part de bois, d'huile & de feu pour extirper cette race.

Ils accordent à des filoux & des meurtriers leur faveur, pour faire adorer par la canaille leur autorité, au mépris des loix des Souverains. Mais c'est en vain que le pauvre, malheureux & vertueux, a recours à ces sangsues : semblables à des léopards affamés qui guettent une proie, ils ne sont propres qu'à tromper l'ignorant & à opprimer l'homme éclairé. Ils sont sans pitié pour l'honnête homme ; ils n'ont eux-mêmes aucune disposition

pour les procédés honnêtes ; ils ne connoissent aucun principe de loix ni de devoirs , & ils savent qu'on ne fauroit les forcer d'être honnêtes gens. Ce sont véritablement les ennemis nés de toutes les vertus séculières & des devoirs patriotiques , conformément aux Statuts fondamentaux de leurs Cloîtres.

Je prie mon Lecteur de me pardonner cette petite digression. Ma haine naturelle pour toute espèce de tromperie , parcourt , en ce moment , toute l'étendue de mon cœur & de mes sens. Ce sont les Jésuites qui sont la principale cause de la perte de tous mes biens en Hongrie. Père Kampmuller , ami intime du Comte de Grashalkowitz , étoit alors Confesseur de la Cour.

Il m'étoit impossible de refuser à ma plume & à mon cœur , justement soulevés contre cet essaim de vipères , le foible soulagement de placer ici
une

une légère diatribe. Revenons au fait.

De chez les Jésuites, je retournai triste & indigné à mon cabaret ; j'y trouvai un Officier Prussien recruteur, qui m'attendoit, & qui voulut m'engager, par toutes sortes de ruses, à m'enrôler : il m'offrit jusqu'à 500 écus d'engagement, & le bâton de Caporal, en cas que je fusse écrire. Je lui dis que j'étois un Livonien de nation, qui avoit déserté d'Autriche, pour aller recueillir une succession dans mon pays. Après un long entretien, il me dit à l'oreille, que j'étois un voleur ; que j'allois être arrêté par le Magistrat ; mais qu'en m'engageant, personne ne pourroit me punir.

Ce langage me parut étrange : à l'instant je redevins Trenck, je lui donnai un soufflet, & tirai mon sabre : au lieu de se défendre, il fut dehors en recommandant au Cabaretier de ne me pas laisser sortir. Comme je savois qu'en vertu d'une amnistie, la ville de Thorn

livroit clandestinement les déserteurs au Roi de Prusse, j'eus peur; je me mis à la fenêtre, & je vis entrer dans la maison, deux Bas-Officiers Prussiens. — En un moment j'eus sabre & pistolets en main; Schell en fit autant, & nous rencontrâmes les Prussiens à la porte de la chambre: Le pistolet armé, je leur criai: Place! les Prussiens furent interdits; ils tirèrent leurs sabres, & reculèrent; l'Officier, accompagné de la garde de la Ville, étoit justement à la porte de la maison; — je fis faire place par-tout, le pistolet dans une main, le sabre dans l'autre; tout le monde se rangea; mais alors ils crièrent au voleur, au voleur; le peuple me poursuivit; je gagnai heureusement le couvent des Jésuites: mon ami Schell fut seul arrêté, & traîné comme un voleur dans la prison de la Ville.

J'étois inconsolable de ne pouvoir le sauver, & j'imaginois déjà qu'il seroit

livré à nos ennemis. Je fus beaucoup mieux reçu des Jésuites que la première fois , parce qu'ils crurent que j'étois réellement un voleur , qui se réfugioit chez eux. Je parlai à un père ; c'étoit un aimable homme ; je lui dis en peu de mots tout ce qui pouvoit me justifier , & je le priai de découvrir pourquoi on avoit voulu m'arrêter. Il sortit , & au bout d'une heure , il vint me faire cette réponse :

« Que personne ne savoit qui nous étions : que la veille , on avoit fait effraction à la foire sur des boutiques de marchands , & commis un vol considérable ; qu'on arrêtoit toutes les personnes suspectes ; qu'on nous avoit regardés comme tels , nous voyant des pistolets à la ceinture ; que notre Hôte étoit un enrôleur Prussien , & qu'il nous avoit dénoncés comme suspects : qu'en outre le Lieutenant Prussien avoit porté plainte , & que c'étoit l'unique raison qui avoit

220 VIE DU BARON

fait prendre le parti de nous arrêter.
Je fus très-satisfait de cette découverte, parce que j'avois en poche notre passe-port de Moravie, & le journal de notre route, qui nous justifioient évidemment. Je dis qu'on n'avoit qu'à envoyer dans les endroits où nous avions passé & couché. Bref, je prêchai tant le Jésuite, qu'il me crut : il sortit, & revint avec un Syndic de la Ville, avec lequel je m'expliquai pleinement. On alla interroger Schell aux arrêts, & on trouva ses réponses conformes aux miennes : nos papiers, dont on s'étoit emparé au cabaret, faisoient connoître qui nous étions. Je couchai au couvent ; des réflexions continuelles sur mon malheureux sort m'empêchèrent de fermer l'œil. Schell, qui ne savoit ce que j'étois devenu, & qui croyoit fermement que nous serions livrés à Berlin, augmentoit mes inquiétudes : il avoit résolu de s'étrangler plutôt que de se voir livré.

À dix heures du matin, ma joie fut inconcevable ; lorsque le brave Jésuite entra avec Schell, & m'apprit que nous avions été jugés innocens, & que nous pouvions aller librement où nous voudrions ; mais que nous devions être sur nos gardes, & nous défier des Recruteurs Prussiens, qui nous épieroient infailliblement ; que leur Lieutenant avoit cru, qu'en me faisant arrêter comme voleur, je deviendrois sa proie ; que c'étoit-là tout le nœud de l'événement énigmatique d'hier au soir.

J'embrassai Schell, qu'on avoit meurtri de coups en l'arrétant, parce qu'il avoit voulu se défendre de la main gauche pour me suivre : le peuple lui jetta de la boue à la figure, & étant aux arrêts, tout le monde le traitoit de filou, qui avoit mérité la potence. Bref, le pauvre diable étoit hors d'état d'aller plus loin ; sa plaie au col étoit cicatrisée, mais celle de la main alloit de mal en pis : le

père Recteur nous fit donner un ducat sans se montrer , & M. le Bourg-Mestre nous donna en forme de dédommagement à chacun un écu : voilà comment tout fut terminé ; nous allâmes au cabaret pour prendre notre paquet & fortir sans retard de Thorn.

Mais je réfléchis , qu'en allant à Elbing , nous trouverions des Villages Prussiens ; nous demandâmes dans une boutique où nous pourrions trouver une carte géographique. Une vieille grand'mère bossue étoit sur la porte , vis-à-vis ; le marchand nous adressa à elle , en disant qu'elle avoit assez de cartes géographiques , puisque son fils étudioit ; qu'elle pourroit nous les montrer. Nous l'abordâmes ; je lui dis que nous étions des malheureux voyageurs qui voudroient prendre connoissance de la route de Russie dans une carte géographique ; elle y consentit.

Elle nous mena dans une chambre ,
 apporta un atlas sur la table , & se posta
 devant moi. Pendant que je cherchois ,
 & que je m'efforçois en même-temps
 de dérober à sa vue un coin de mes man-
 chettes qui ne me faisoient pas honneur ,
 elle m'examinait avec une attention
 pénétrante , & elle dit enfin d'une voix
 soupirante : « Hélas , mon Dieu ! qui
 fait ce que fait mon pauvre fils unique
 parmi le monde ! Je vois bien que vous
 êtes un enfant de bonne maison.
 Mon fils partit aussi pour voir les pays
 étrangers : depuis huit ans je n'ai au-
 cunes nouvelles de lui ; il doit être Ca-
 valier dans les Autrichiens ». Je de-
 mandai dans quel Régiment ? — Dans
 Hohenems. Il vous ressemble , Mon-
 sieur , comme une goutte d'eau. — Je
 lui demandai s'il n'étoit pas à-peu-près
 de ma taille ? — Oui , au moins aussi
 grand. — N'a-t-il pas des cheveux blonds ?
 — Oui , semblables aux vôtres. — Com-

ment le nommez-vous? — Will. — O ; ma bonne mère ! m'écriai-je , Will n'est pas mort ; il se porte bien , c'est mon meilleur camarade. — C'est alors que la bonne femme fut surprise ; elle me sauta au col , m'appella un ange du ciel qui lui apportoit de bonnes nouvelles de son fils ; elle me fit mille questions , auxquelles je répondois aisément , parce que , dans sa joie extrême , elle me coupoit la parole à chaque mot : je fus donc cette fois menteur par nécessité & par hasard.

Je lui dis que j'étois aussi Cavalier de Hohenems , que j'allois par congé voir ma mère dans l'Ermland , que je repasserois dans un mois , que je prendrois ses commissions , & que je ferois accélérer le retour de son fils , si toutefois elle vouloit acheter son congé.

Elle me conta alors que son beau-père l'avoit chassé de la maison ; qu'il ne respiroit que sa mort , pour

faire échoir la succession au fils qu'il avoit d'elle ; que justement il se trouvoit à Marienbourg , &c. &c.

Je profitai de mes avantages , en la priant très-instamment de vouloir bien garder chez elle & de prendre soin de mon camarade , blessé par les Recruteurs Prussiens , & qui étoit tombé malade en route , jusqu'à ce que je lui eusse envoyé de l'argent pour me rejoindre , ou que je vinssse moi-même le chercher & acquitter sa dette. — Elle y consentit de bon cœur : elle prit aussi-tôt les arrangemens convenables , pour qu'un bourgeois , son voisin & son ami se chargeât de Schell , à l'insu de son mari. Elle nous invita à manger , me donna une chemise neuve , des bas , des provisions de bouche pour trois jours , & six florins de Lunebourg pour ma route. Enfin elle m'embrassa , me souhaita mille bénédictions. — Je quittai ainsi Thorn & mon cher Schell l'après-

dîner, bien assuré qu'on prendroit soin de lui, & lui bien assuré de mon amitié & de mon secours. Notre séparation nous fut sensible à l'un & à l'autre : nous nous dîmes adieu avec une tendresse fraternelle ; le 13, je fis encore deux milles jusqu'à Burglow.

Lorsque je me vis seul en marche, sans mon ami, je fus tourmenté des plus cruelles inquiétudes ; ma sensibilité m'ôta tout courage : elle s'empara si fortement de toute mon ame, que je craignis d'en devenir fou. Je puis placer ces momens au nombre des plus amers de ma vie. J'étois déjà retourné sur mes pas pour aller reprendre mon cher Schell : enfin, la raison l'emporta sur la sensibilité ; j'approchois du but, l'espérance me poussa en avant.

Le 14, j'allai à Schwet.

Le 15, à Neubourg & Moevé ; par conséquent, treize milles en deux jours. Je couchai à Moevé sur la paille,

avec plusieurs Rouliers : en me levant, je m'apperçus qu'on m'avoit volé dans mon sac tout mon argent, & que tous mes camarades de gîte étoient déjà partis.

Que faire ? Le Cabaretier même étoit peut-être le voleur : j'avois dépensé dix-huit gros Polonois, qu'il falloit payer. Il fut insolent ; il feignit de soupçonner que j'étois entré chez lui sans le sou. Je fus obligé de lui donner ma chemise neuve & le mouchoir de soie que la vieille femme de Thorn m'avoit donné. Je partis, sans un denier dans ma poche.

Le 16, je marchai vers Marienbourg, où il m'étoit impossible de parvenir sans tomber en chemin entre les mains des Prussiens, à moins que de traverser la Vistule.

Je n'avois pas de quoi payer le passage, qui ne coûte que deux escalins Polonois. Pendant que je réfléchissois

à cette grande affaire, je vis deux Pêcheurs dans une nacelle; je les joignis; je tirai mon sabre, & les obligeai de me passer pour rien. Arrivé à l'autre bord, je pris la rame des mains de ces hommes craintifs, je sautai à terre, repoussai la nacelle dans le courant, & les laissai nager.

Il faut remarquer que deux escalins Polonois qui me manquoient alors, ne valent que cinq deniers de France, & que, faite à-peu-près de deux liards, j'aurois pu perdre ici la vie où l'ôter à deux pauvres Pêcheurs.

• Apprenez, Lecteurs, par cet événement, qui n'est que trop vrai,

1°. Que ce sont souvent quelques deniers seulement, & non pas des millions, qui contribuent le plus au malheur ou au bonheur d'un homme.

2°. Que si le manque de deux deniers peut aussi bien faire échouer une résolution, que le manque de mille du-

cats, on doit s'accoutumer à connoître la vraie valeur de l'argent, & à ne pas mépriser celui qui n'auroit besoin que d'un léger secours pour sortir de la pauvreté.

3°. Dans le bien-être on fait bien peu de cas de cent ducats, & quand il nous manque deux deniers, nous sommes aussi malheureux, & exposés aux mêmes conséquences que lorsqu'on a besoin de mille. Deux années avant, je vivois dans l'opulence à Berlin; je ne pensois guère qu'il fût possible que, dans si peu de tems, je tombasse dans une si profonde misère, que je fusse forcé d'exécuter une entreprise de désespéré, faute de posséder cinq deniers.

4°. On ne doit être insensible pour aucun malfaiteur, car le plus rigoureusement puni n'est souvent coupable qu'en apparence. Je n'osois passer dans les Villages Prussiens; il me falloit

traverser la Vistule ; j'attaquai deux hommes que j'aurois taillés en pièces en cas de résistance. Si pour ce malheur j'avois été arrêté, condamné & roué en pays étranger, on n'auroit vu en moi qu'un meurtrier de profession.

Je trouvai à Marienbourg des Recruteurs Saxons & Prussiens ; je n'avois point d'argent, je bus & mangeai avec eux ; j'écoutai leurs propositions, je leur donnai espérance pour le lendemain, & avant qu'il fût jour, j'étois déjà hors des portes.

Le 17 Mars à Elbing. — Quatre milles.

En entrant dans la Ville, je rencontrai mon ancien Instituteur Brodowski, qui étoit devenu Capitaine dans le Régiment de Goltz, & Auditeur de l'Armée de la Couronne de Pologne ; je le suivis dans son logement en triomphe, & là finit mon pénible & dangereux voyage.

Cet honnête homme me garda chez lui ; me procura tout ce qui m'étoit nécessaire ; il écrivit en même tems que moi à ma mère, d'un style qui la fit arriver à Elbing au bout de huit jours ; & en bonne mère, elle m'apporta consolation & assistance.

Cette entrevue fut touchante : elle avoit un esprit pénétrant, & moi une ame reconnoissante & sensible. Elle me procura d'abord un déboucher sûr pour correspondre avec mon amie de Berlin ; celle-ci, m'adressa aussi-tôt une lettre-de-change de 400 ducats sur Dantzick. Ma mère, de son côté, me donna 1000 rixdalers & une croix garnie de diamans (c'étoit une poire pour la soif), qui en valoit 500. Elle resta quinze jours avec moi, & me força, malgré mes représentations, d'aller chercher fortune à Vienne. Je voulois absolument aller à Petersbourg, & j'avois toute la répugnance possible

pour Vienne, où je n'ai eu en effet que du malheur. Mais ma mère le voulut, & ne me promit des secours qu'à cette condition. Il fallut obéir : elle me quitta, & depuis je n'ai pas eu le bonheur de la revoir. Elle mourut en 1751 ; son souvenir reste encore, avec mon respect, gravé dans mon cœur. Il est heureux pour cette tendre mère qu'elle n'ait pas survécu à mon malheur de 1754.

J'eus presque le même sort à Elbing, que le vertueux Joseph en Egypte. L'épouse de mon cher Instituteur Brodowski, qui étoit une femme adorable, s'amouracha de moi. — Je ne voulus pas être ingrat envers mon bienfaiteur ; cependant l'attrait étoit grand ; elle offroit même de me suivre secrètement à Vienne. Madame Putyphar sans doute n'étoit pas aussi belle que Madame Brodowsky, car Joseph se seroit sûrement assis à côté d'elle

sur son manteau. Mais mon respect seul pour madame Brodowsky, réprima mes impétuosités ; il étoit naturel qu'elle me préférât à son pauvre sexagénaire de mari ; une jouissance de quelques jours auroit été suivie de trop de regrets ; aussi bien nous étions à la veille de nous séparer.

Dès que je fus équipé, & après avoir fait quelque petit présent à mon Hôte, je partis en diligence pour Thorn.

Ma réunion avec mon brave Schell nous causa à l'un & à l'autre une vive joie : la bonne vieille femme en avoit pris un soin maternel. Quel fut son étonnement en me voyant entrer en habit d'Officier, suivi de deux domestiques ! Je lui baisai la main en témoignage de reconnoissance, & payai libéralement toute la dépense de Schell. Je dis à la vieille qui j'étois, & lui avouai ingénûment que je l'avois trompée au sujet de son fils ; mais je lui promis

de lui en donner des nouvelles certaines aussi-tôt que je serois arrivé à Vienne.

Schell fut équipé en trois jours ; nous partîmes de Thorn , & nous fîmes route par Warsovie & Cracovie pour Vienne.

A Bilitz , je m'informai du Capitaine Cap.... , qui avoit si indignement refusé de me donner satisfaction ; il n'y étoit plus. Je ne le rencontrai que quelques années après ; ce rusé Italien me fit de très-humbles excuses.

Dans mon voyage de Dantzick à Vienne , il ne m'arriva rien qui mérite place dans mon Histoire : en revanche j'aurois pu tripler l'étendue du récit de mon voyage à pied , si j'avois voulu occuper mon Lecteur de minuties.

Dans la misère & le malheur , un événement attire l'autre. En allant à pied , l'on voit & l'on connoît mieux

le monde , par la nécessité de communiquer avec toute espèce de gens , que quand on est voluptueusement bercé dans une berline ; aussi ma route de 169 milles me fournit-elle plus de matière propre à des récits romanesques , que mille lieues que j'ai faites après dans un bon équipage. On a pu voir aussi , d'après mon journal , que n'ayant que 4 flor. en poche , en commençant cette route , je l'ai pourtant achevée sans mendier ni voler ; en revanche , j'ai plus effuyé de traverses , & j'ai plus souffert de la faim que je ne l'ai fait paroître à mon Lecteur.

Dès mon arrivée à Vienne , je fis l'impossible pour avoir des nouvelles de Will ; j'appris , par la liste du Commissariat de la Guerre , qu'en 1744 il avoit déserté du Régiment , qu'il avoit été rattrapé & pendu. Pour quelques ducats j'obtins un certificat de mort naturelle ; je l'envoyai à cette bonne

mère, accompagné d'une lettre de remerciemens & de consolation. Peut-être que ce malheureux, qui avoit à espérer un héritage de 20,000 florins, pour le moins, n'avoit pu obtenir son congé ; qu'il déserta & fut pendu comme un malfaiteur.

Voilà matière à de sérieuses réflexions !

J'étois dans ce tems un vrai Robinson, puisque le sort commençoit à me familiariser avec toute sa malignité. C'est ainsi que j'ai été préparé à supporter courageusement le fardeau énorme de ma malheureuse destinée. Aujourd'hui je peux, en maître praticien, donner des leçons dans les hautes classes de la souffrance, auxquelles les vrais Philosophes, les connoisseurs en infortune ne refuseront certainement pas leurs suffrages.

Voici un changement de scène dans ma tragédie.

*Premier voyage à Vienne , au mois
d'Avril 1747,*

Déduction faite des frais de route ; de mon équipage , & de celui de Schell , (je réserve un petit espace dans mon troisième volume pour les évènements subséquens de sa vie) il me restoit environ 300 ducats , que je partageai loyalement avec lui. Après un séjour d'un mois à Vienne , il partit pour l'Italie , où il est parvenu au grade de Lieutenant-Colonel du Régiment de Pallavicini.

Je trouvai mon cousin François , Baron de Trenck , ce fameux Colonel des Pandoures , détenu en prison à l'Arse-
nal de Vienne , & impliqué dans le plus injuste des procès.

Ce Trenck étoit fils de mon oncle paternel ; son père avoit été Colonel & Commandant de Leitschau ; il étoit Seigneur de Pleternitz , de Prestowacz , & de Pakraz en Esclavonie. Pendant le

siège de Vienne, il quitta le service de Brandebourg pour celui d'Autriche, où il a resté 60 ans.

Pour ne point interrompre le fil de mon Histoire, je réserverai aussi pour le troisième volume les faits mémorables de ce Trenck; fameux dans la guerre de la Succession, & qui a réellement été la victime du ressentiment & de la plus odieuse cupidité.

On faisoit alors la révision du procès de mon cousin le Baron de Trenck.

A peine fus-je arrivé à Vienne, que M. de Leber, son agent, me mena à la Cour, & me présenta à S. M. l'Empereur & au Prince Charles. Tous deux connoissoient le mérite de mon cousin, aussi bien que la maligne politique de ses ennemis; j'obtins donc la permission de l'aller voir dans sa prison, & de l'aider de tout mon pouvoir. A la deuxième audience, le Mo-

narque me dit tant de bien de mon parent, qu'il m'inspira le plus vif intérêt pour sa situation; il m'ordonna même d'avoir recours à lui dans toutes les occasions: il appella lui-même un *méchant homme*, le Juge du Conseil de la guerre: c'étoit le Comte de Lowenwald, ennemi juré de Trenck. Je n'eus pas plutôt commencé à me mêler de ce procès, qu'il prit une autre face: la Souveraine, dont on avoit surpris la religion, fut éclairée; l'innocence de Trenck parut au grand jour, par la révision du procès. Il fut prouvé que la Commission du Conseil de la Guerre, qui coûtoit 27,000 flor., avoit agi avec partialité, & que seize Officiers, qu'il avoit renvoyés de son Régiment, la plupart pour des actions diffamantes, avoient rendu de faux témoignages contre lui.

Une chose remarquable, c'est qu'on annonça dans la Gazette de Vienne,

« Que tous ceux qui auroient quelque
 » sujet de plainte contre Trenck, eussent
 » à se présenter, & qu'ils recevraient
 » un ducat par jour, aussi long-tems
 » que le procès durerait ».

Il est facile d'imaginer quel fut le nombre des plaignans, & de quelle espèce ils étoient ; ces journées seules ont coûté 15,000 florins.

Je commençai à travailler à la révision du procès, de concert avec le Docteur Gerhauer ; la cause prit bientôt une autre forme. Mais malheureusement quand on fut parvenu à faire connoître que tout le Conseil de la Guerre, notamment le trop prépondérant Conseiller Weber, méritoit d'être cassé ; la politique d'Etat se mêla dans la procédure.

La Souveraine fit proposer à Trenck de demander grace, qu'alors tout seroit fini, & qu'il seroit élargi. Le Prince Charles, qui connoissoit la Cour de Vienne,

Vienne, me conseilla d'engager mon cousin à franchir ce pas, quoiqu'humiliant pour un honnête homme. Ce fut inutilement ; Trenck connoissoit trop son droit & son innocence ; il demanda sèchement justice, & fit lui-même son malheur.

Je vis bientôt évidemment que mon cousin alloit être sacrifié ; il étoit riche ; ses ennemis avoient déjà distribué 80000 flor. Tous ses biens étoient déjà en séquestre entre leurs mains ; on l'avoit trop indignement traité, & on le connoissoit trop bien pour ne pas redouter toute l'étendue de sa vengeance ; aussi-tôt qu'il seroit en liberté.

Je plaignois son sort dans le fond de mon ame, sur-tout lorsque, par l'effet de sa bruyante vivacité, il eut l'imprudence de lâcher publiquement des menaces, à la veille de la victoire qui se déclaroit en sa faveur. Ses adversaires avoient le Confesseur de la

Cour dans leurs intérêts ; ils faisoient jouer tous les ressorts de la politique , & ils craignoient tous pour leurs personnes : je lui conseillai donc en ami de s'évader de sa prison , & alors de demander justice à la Souveraine , lorsqu'il seroit en liberté. Je lui donnai en conséquence un plan qu'il étoit très-facile d'exécuter , & qu'il feignit d'adopter décidément.

Quelques jours après cet entretien , le Maréchal de Camp, Comte Koenigs-
eck, Gouverneur de Vienne , me fit appeler. Ce respectable vieillard me parla , & agit avec moi dans cette occasion en père & en véritable ami de l'humanité. Il me conseilla d'abandonner mon cousin , & me fit suffisamment comprendre que mon cousin lui-même m'avoit trahi ; qu'il avoit révélé la proposition que je lui avois faite , & qu'il vouloit me sacrifier à son amour-propre , pour manifester ainsi la pureté de ses intentions ,

& attendre avec fermeté la décision de son sort.

Etonné d'une action aussi lâche de la part d'un parent pour lequel j'aurois hasardé ma vie, & que je voulois sauver de sa perte, je résolu de l'abandonner ; je me estimai heureux de ce que le digne Feld-Maréchal m'avoit averti à temps.

Je contai ce noir trait d'ingratitude à S. A. R. le Prince Charles de Lorraine, qui m'engagea à revoir mon cousin, à ne lui rien faire paroître, & à m'intéresser comme de coutume en sa faveur.

Avant d'aller plus loin, je vais donner une esquisse du caractère de ce Trenck.

C'étoit un homme doué de talens supérieurs, & son ambition étoit sans bornes ; son zèle pour le service de sa Souveraine alloit jusqu'au fanatisme ; sa hardiesse, jusqu'à la témérité. Son esprit étoit rusé, son cœur méchant,

vindictif & insensible. Son avarice passoit toute imagination ; il n'étoit âgé que de trente-trois ans , lorsqu'il mourut.

Il ne vouloit être l'obligé de personne au monde , & il étoit réellement capable d'accélérer la mort de son meilleur ami , lorsqu'il croyoit lui avoir quelque obligation , ou qu'il voyoit moyen de lui enlever son bien.

Il savoit donc , à n'en pas douter , que je lui avois rendu des services importants ; il croyoit déjà son procès gagné , parce qu'il avoit passé un contrat de 30000 florins avec les Juges chargés de la révision , auxquels j'avois moi-même porté cet argent ; que le Baron Lopresti , son ami , m'avoit remis. J'étois initié dans tous ses secrets ; il n'en falloit pas davantage à son mauvais cœur pour conjurer ma perte.

Quinze jours après cette abominable trahison , il m'arriva une nouvelle aventure.

Je sortois de le visiter à l'Arsenal , & je portois sous mon habit un paquet d'actes de procédure , que j'avois dressés pour lui. Il y avoit alors vingt-cinq Officiers plaignans contre lui à Vienne , qui tous me regardoient comme leur ennemi , parce que je travaillois à sa défense ; je devois donc prudemment me tenir toujours sur mes gardes ; on avoit d'ailleurs divulgué dans Vienne que j'y étois secrètement envoyé du Roi de Prusse , pour procurer la liberté à mon cousin. Lui , au contraire , a soutenu avec fermeté jusqu'à la mort , que jamais il ne m'avoit écrit à Berlin : par conséquent , la lettre qui fit mon malheur , avoit été sans doute forgée par Jaschinski , mon ennemi.

En sortant de l'Arsenal , comme je passois dans la cour , deux hommes en redingotes grises me suivent , & viennent me marcher presque sur les talons , en tenant les propos les plus

insultans sur *Trenck*, déserteur Prussien. Je m'aperçus de reste qu'ils me cherchoient querelle; & l'on a vu qu'en ces occasions, j'étois prompt à me décider. On n'a jamais plus de disposition à se battre, que lorsqu'on n'a rien, & qu'on est mécontent de son sort. Je les soupçonnai tous deux d'être des Officiers cassés de *Trenck*, & du nombre de ses accusateurs. Cependant, je cherchai à les éviter, en gagnant la place des Juifs.

Ils me suivirent à grands pas: je me retournai, & dans ce moment je reçus un coup d'épée à la partie gauche de la poitrine. Le sac de papiers que je portois me sauva la vie: le coup perça les papiers, & ne fit que m'effleurer la peau. Je sautai en arrière, en tirant l'épée; mais alors ces deux Messieurs prirent la fuite. Je les suivis; l'un d'eux fit un faux pas, & tomba: je le saisis par le collet; la garde survint: il dit qu'il étoit Officier du régiment de Kol-

lowrat, & montra l'uniforme : on me mena seul aux arrêts.

Le lendemain, le Major de Place vint me voir, & me reprocha d'avoir témérairement cherché dispute à deux Officiers, le Lieutenant F. . g, & le Lieutenant K. . . n . . . Ces deux Messieurs n'avoient pas dit qu'ils avoient voulu m'assassiner.

Ils étoient seuls : je n'avois point de témoins ; on me donna tort, & je restai fix jours aux arrêts.

A peine étois-je de retour à mon logement, que ces deux Officiers se firent annoncer, & me demandèrent satisfaction. Je fus prêt sur le champ, & je promis de me trouver dans une heure à la porte de Schotten, que nous fixâmes pour le champ de bataille. Lorsqu'on me les nomma, je me rappelai qu'e étoient deux fortes lames qui venoient souvent chez Trenck, à l'Arsenal, où l'on faisoit presque journellement des armes.

J'allai chez mon cousin; je lui contai ce qui se passoit, & le priai de me donner cent ducats, afin que je pusse me sauver, s'il arrivoit que j'en misse un sur le carreau, ou me faire guérir, si j'étois blessé.

Jusques-là j'avois dépensé mon propre argent pour lui, & je n'avois employé ni reçu un Gros du sien. Quel fut mon étonnement, lorsque ce méchant homme me répondit en fouriant, & d'un ton goguenard :

« Si vous avez commencé des querelles sans moi, mon cher cousin, terminez-les aussi sans moi ».

Lorsque je sortis, il me cria : « Je paierai encore votre enterrement », tant il étoit persuadé que je resterois sur le carreau.

Désespéré, je courus chez le Baron Lopresti, qui me donna cinquante ducats & une paire de pistolets; je me

rendis avec cela gaiement au rendez-vous.

J'y trouvai six Officiers de la garnison. Comme j'avois peu de connoissances à Vienne, je pris pour mon second un Capitaine d'Invalides, nommé Pereira, âgé de quatre-vingts ans, Espagnol de nation, que j'avois rencontré par hasard en courant au rendez-vous, & auquel j'avois conté le sujet de ma querelle. Le Lieutenant K. . . n commença ; je le blessai grièvement au bras droit. Je priai les témoins de l'obliger à se retirer, en lui disant que j'étois satisfait. Mais le Lieutenant F. . . g s'avança en jurant ; je lui donnai un coup d'épée dans le bas-ventre. Alors le Lieutenant M. . . . f, second du premier, parut se fâcher, & dit : « Je vous recevrais autrement, si vous aviez affaire à moi ». Aussi-tôt mon brave octogénaire, avec son habit & ses bas bruns, ses sourcils à l'Espagnole, qui lui cou-

vroient les yeux & la moitié du nez, la tête & les mains tremblantes, sauta au milieu de nous, & cria d'une voix menaçante : « Arrêtez ! Trenck a donné des preuves suffisantes de sa bravoure : celui qui l'attaquera désormais aura affaire à moi ». Tout le monde rit de voir & d'entendre ce pauvre vieillard, dont la main pouvoit à peine soutenir son épée. Je lui dis : « Mon ami, je suis intact, & je puis me défendre moi-même : si je suis blessé, alors tu prendras ma place : aussi long-temps que je pourrai manier l'épée, je me ferai un plaisir de servir tous ces Messieurs l'un après l'autre, du mieux qu'il me sera possible. ». Je voulus me reposer un moment ; mais le présomptueux M. f, irrité de voir son ami blessé, m'attaqua avec fureur, & je lui portai aussi un coup dans le bas-ventre ; & comme il vouloit encore, en désespéré, m'enfermer

avec lui, je lui fis sauter son épée, & le jettai d'un coup de poing par terre.

Personne n'eut plus d'envie de se battre. Mes trois adversaires retournèrent saignans à la ville. Comme M... f paroissoit blessé mortellement, & les Jésuites & les Capucins m'ayant refusé un asyle, je me sauvai dans le Couvent du Kaltenberg.

J'écrivis aussi-tôt au Colonel Lopresti : il vint me voir. Je lui contai ce qui s'étoit passé, & par son entremise, j'osai librement reparoître dans Vienne au bout de huit jours. Le Lieutenant F... g avoit le sang vicié, ce qui rendit sa blessure, qui d'elle-même n'étoit rien, assez dangereuse. Il me fit prier de l'aller voir, me fit des excuses, & me donna clairement à entendre que je devois me défier de mon cousin. — J'ai appris par la suite que ce misérable lui avoit promis une Compagnie & mille ducats, s'il réussissoit à m'envoyer

à l'autre monde. Comme F... g étoit endetté, il s'étoit associé le Lieutenant K.... n; & si les actes de la procédure de Trenck ne m'avoient pas préservé, le premier coup auroit rempli le vœu de mon cousin.

Je ne pus me résoudre à voir davantage ce méchant & dangereux cousin, qui, se croyant sûr du gain de son procès, que j'avois seul conduit, & n'ignorant pas que j'étois instruit de ses secrets, vouloit, par reconnoissance, me faire assassiner, pour éviter de m'avoir obligation. L'avarice étoit, comme je l'ai déjà dit, son vice dominant; il lui sacrifioit tout. Quoiqu'il fût riche d'un demi million de florins, lorsqu'il est mort, il ne dépensoit que trente gros par jour.

A peine fut-on dans la ville que je l'avois quitté, que le Général Comte de Lowenwald, son ennemi juré, & le Président de son premier interroga-

toire, chercha à s'entretenir avec moi : il me promit tout bien & protection, si je voulois lui découvrir les ressorts secrets qu'on avoit employés dans la révision de la procédure ; en un mot, il voulut me corrompre par une somme de 4000 florins, & m'engager dans le procès contre mon cousin. Le rejettai la proposition de ce Juge inique, & dévoilai son infâme procédé. On verra l'Histoire de ce procès plus détaillée dans mon troisième volume. Ce que j'en dis ne fera point suspect ; on a déjà vu que Trenck étoit pour moi un mortel ennemi.

J'étois donc résolu à quitter Vienne pour toujours : tous les amis de mon cousin l'abandonnèrent par méfiance & par crainte de son ingratitude. S. A. R. le Prince Charles me sollicita à une réconciliation ; il me donna une lettre de recommandation pour le Général Brown, qui commandoit l'armée de

vant Genes, mais j'étois décidé d'aller chercher fortune aux Indes; je ne voulus contracter aucun engagement à Vienne, & j'en partis pour la Hollande, en Août 1748. On verra que mon malheureux sort m'y reconduisit par un hasard extraordinaire. J'étois sans doute marqué pour y servir de victime à la colère, à l'injustice & à la persécution. Il étoit écrit que mon destin s'accompliroit en Europe & non en Asie.

Passant à Nuremberg, j'y trouvai le corps des troupes Russes qui alloient en Hollande pour donner la paix à l'Allemagne. Le Général Liewen, parent de ma mère, en étoit le Commandant; le Major Buschkow, que j'avois connu à Vienne, lorsqu'il y étoit Ambassadeur de Russie, me conseilla de lui faire une visite, & il me présenta lui-même à ce Général. Celui-ci me reçut avec des témoignages d'affection, & de ce moment il m'a

fervi d'ami & de père; il me fit entrer au service de la Russie, en me nommant Capitaine dans les Dragons de Tobolski. Je restai donc avec lui, & je travaillai dans son cabinet; sa confiance & son estime pour moi étoient sans bornes.

La paix se fit : nous reprîmes la route de Russie, sans avoir tiré l'épée, & nous établîmes le quartier général à Prosnitz en Moravie. Là, il m'arriva une petite aventure dont je peux seul raconter les détails, & qui m'a servi de leçon pour toute la vie : je desirerai du profond de mon cœur que la sincérité de mon récit fasse le même effet sur mon Lecteur, sur-tout sur celui qui manque encore d'expérience.

Le Général Liewen donna une fête à l'occasion de l'anniversaire du couronnement de l'Impératrice Elisabeth, & le Médecin de l'armée tint une banque de Pharaon.

J'avois en tout vingt-deux ducats ; la curiosité ou la compagnie , ou peut-être le desir de grossir mon petit trésor , m'excitèrent à jouer , cependant dans la ferme résolution de ne hasarder que deux ducats ; je les perdís : je voulus les regagner , en peu de tems ma bourse fut vuide : je retournai à mon logement si honteux & si chagrin , que je courus à mes pistolets

Je prie mes jeunes Lecteurs , encore sans expérience , de s'arrêter un moment en cet endroit , & de mettre mon exemple à profit. J'ai vu de mes yeux des jeunes gens , d'ailleurs vertueux & estimables , tomber dans l'abîme du malheur par la passion du jeu ; j'ai connu d'honnêtes gens qui sont devenus , après avoir tout perdu , filoux ; ensuite scélérats. J'ai connu des Officiers de distinction qui ont commencé par perdre leur argent , ensuite celui des compagnies qu'on leur

avoit confiées ; ils ont été cassés & malheureux le reste de leur vie. Peut-être en aurois-je fait autant à Prosnitz , si j'avois eu une caisse à ma disposition. Au jeu , comme en amour , il n'y a que le premier pas qui coûte : si au commencement la chance tourne heureusement pour celui qui entre dans cette carrière , c'est pis encore ; il devient avide , léger & nonchalant ; il se fonde sur son bonheur , & finit par être un escroc ou un enfant perdu. Je prie donc instamment mes enfans , lorsqu'ils liront cet écrit , & que je ne pourrai plus les diriger , de même que mes Lecteurs , de se souvenir de ce trait , & d'éviter l'écueil dont je ne me suis sauvé que par hasard , ou peut-être par un coup de la Providence qui me réservoir un autre rôle à jouer sur le théâtre du monde.

Cependant l'événement fut pour moi beaucoup moins tragique qu'il n'auroit

pu l'être : en décrochant mes pistolets , mes idées prirent un autre tour ; je réfléchis qu'ils avoient quelque valeur ; le Général Woyekow m'en avoit offert vingt ducats. Aussi-tôt je résolus de les vendre pour remplacer ma perte. Mais comme ce jour-là toute la ville étoit en réjouissance , & qu'on tiroit dans tous les quartiers des armes-à-feux , mes idées changèrent encore une fois , & je me mis à tirer avec mes deux pistolets. Après quelques instans de réflexion , je repris courage , & demandai à mon domestique combien il avoit d'argent ? Il me donna trois ducats , avec lesquels j'eus la foiblesse de retourner au bal en joueur désespéré : j'y jouai de nouveau , & la chance avoit tourné ; je regagnai mon argent & au-delà. Je le resserrai dans ma bourse , & je continuai à jouer sur mon gain ; bref , je finis par débanquer le Docteur. Il fit une nouvelle banque , dont je

gagnai aussi la majeure partie ; en sorte que je m'en retournai avec un bénéfice d'environ 600 ducats.

Celui qui a éprouvé pareil événement , peut seul avoir une idée de ma joie dans cette circonstance : cependant elle ne produisit pas sur moi son effet ordinaire ; car , dès ce moment , après mûre réflexion , je fis serment de ne plus jouer de ma vie aux jeux de hasard ; serment que j'ai toujours religieusement observé.

Reprenons le fil de l'Histoire. Le Général Liewen , mon protecteur , m'envoya , par la Vistule , avec 140 convalescens , à Dantzick , d'où nous partîmes sur des bâtimens Russes pour Riga.

Je lui demandai cette faveur , parce que je desirois de voir ma mère , mes frères & sœurs en Prusse. Arrivé à Elbing , je remis mon commandement au Lieutenant de Platen , & j'allai à cheval , accompagné de mon domes-

tique, dans l'Evêché d'Ermland, où j'avois fixé l'entrevue dans un Village voisin.

Les Recruteurs Prussiens avoient depuis peu enlevé le fils d'un Payfan de ce Village; tout y étoit en rumeur: j'étois en uniforme bleu de Dragons Russes, avec des culottes de peau: on me prit pour un Prussien. J'allai me poster devant la porte d'une maison où ces Payfans dansoient; aussi-tôt quelques-uns d'entr'eux m'affaillirent avec toutes sortes d'instrumens meurtriers. Un Chasseur qui passoit par hasard, & l'Aubergiste, vinrent à mon secours. Mon domestique, qui étoit dans la chambre, se cacha dans un four, tenant ses pistolets au poing. Je tenois deux Payfans par la tête, que je leur coignois sur le pavé près de la porte; le Chasseur & l'Aubergiste m'aiderent enfin à éclaircir la bagarre; j'attrapai une bûche, & nous restâmes maîtres

du champ de bataille , non fans avoir reçu quelques meurtriffures. Mon laquais fortit de son retranchement ; nous prîmes nos chevaux , & partîmes.

Je me fis panser au premier Village ; j'avois la tête & les yeux enflés : dans cet état je fus obligé de faire deux milles pour arriver dans la petite ville de Ressel ; j'y trouvai un habile Chirurgien ; qui , dans huit jours , me mit en état d'aller à Dantzick. Dans cet intervalle , mon frère vint me voir à Ressel ; mais ma bonne & tendre mère avoit eu le malheur de faire , en venant me rejoindre , une chute dans un Village à peu de distance de son bien ; elle se démit le bras , & s'en retourna avec ma sœur ; je ne l'ai jamais revue.

Mon malheureux sort me traversoit dans toutes mes entreprises ; & en cette seule année 1749 , il m'arriva tant d'accidens , tant de changemens de

fortune, qu'ils fourniroient suffisamment de matière à un Romancier, pour faire un livre très-volumineux.

Je rejoignis mon transport de convalescens à Dantzick, où il m'arriva un événement des plus remarquables de ma vie, & qui me réjouit encore toutes les fois que j'y pense.

J'y fis la connoissance d'un Officier Prussien, natif de Prusse, que je ne nommerai point, par égard pour sa famille : il me rendoit visite tous les jours, & nous allions promener à cheval dans les fauxbourgs.

Quelle fut ma surprise, lorsqu'un jour mon domestique qui s'étoit aussi lié d'amitié avec le sien, me dit, tout ému : Monsieur, ne donnez pas dans le piège qu'on vous tend ; le Lieutenant N.... veut vous attirer hors la Ville pour vous arrêter, & vous livrer aux Prussiens. Je lui demandai de qui il tenoit cette nouvelle. Il répondit

que c'étoit du domestique de l'Officier , qui m'avoit pris en affection , & qui vouloit me sauver. Au moyen de quelques ducats , je parvins à pénétrer encore plus avant dans ce complot : j'appris que Reimer le Résident de Prusse en étoit l'instigateur , & que le Lieutenant s'entendoit avec lui pour me jouer ce tour perfide , à moi , son ami & son bienfaiteur.

Ce complot étoit d'une exécution si facile , la trame en étoit si simple , que je ne puis attribuer à l'aveugle hasard l'heureux incident qui me sauva.

Le Lieutenant devoit m'attirer , à jour & heure nommés , dans le fauxbourg nommé Langfuhr , où se trouvoit un cabaret qui étoit sous la domination & juridiction de Prusse. Là , huit Bas-Officiers Recruteurs devoient m'attendre dans la cour ; & aussi-tôt que j'entrerois dans la maison , sauter sur moi , me jeter dans un charriot , &

me transporter à Lavenbourg en Poméranie ; deux Bas-Officiers devoient escorter la voiture , à cheval , jusqu'aux frontières , & les autres me garder dans la voiture , & m'empêcher de crier au secours , tant que nous serions sur le territoire de Dantzick.

J'appris encore de mon fidèle domestique tous les autres arrangemens qu'on avoit pris ; que mes adversaires m'attendroient derrière la porte du cabaret , sans fusils ni pistolets , armés seulement de leurs sabres , pour pouvoir me saisir à brasle-corps , & me mettre hors d'état de me défendre. Les deux Bas-Officiers à cheval devoient s'assurer de mon domestique , en cas qu'il voulût s'enfuir au galop , & donner l'alarme. Avec ces instructions , il m'étoit facile de dérouter cette entreprise ; il suffisoit de ne point accepter la promenade , lorsqu'on me la proposeroit ; mais mon amour-propre fut piqué , il m'excitoit à tirer une vengeance

geance éclatante des traîtres mêmes ,
ce que je fis en effet. . . .

Vers midi arriva M. le Lieutenant
N...; il dîna avec moi , comme il avoit
coutume de faire : il étoit pourtant un
peu plus rêveur qu'à l'ordinaire : il
me quitta sur les quatre heures , après
que je lui eus promis d'aller avec lui
le lendemain matin me promener à
cheval à Langfuhr. Ma réponse affir-
mative lui donna de la joie ; j'étudiai
attentivement tous ses traits , & j'eus
bientôt prononcé sur le sort de ce traître.

A peine fut-il sorti , que j'allai trouver
M. Scheerer , le Résident de Russie ,
qui étoit un honnête - homme , Suisse
de nation : je lui rendis compte de ce
qui se tramoit contre moi , & le pria
de m'autoriser à prendre six hommes
de mon détachement pour ma défense
personnelle ; je lui fis part en même-
tems de mon projet. Il voulut m'en
détourner ; mais voyant que je l'avois

fort à cœur , il me dit : « fais ce que tu voudras , mais je ne veux rien favoir de tout cela pour n'en être point responsable ».

Je cours à mes Soldats ; j'en choisis six. Je les conduisis armés dans la nuit , vis-à-vis du cabaret Prussien , & les cachai dans les bleds ; avec ordre de voler à mon secours au premier coup de feu qu'ils entendraient , de faire prisonniers tous les Prussiens qu'ils pourroient attraper , de ne faire feu que dans le cas d'une résistance dangereuse.

Cependant je pris d'ailleurs toutes mes précautions , afin de n'être pas surpris par de faux avis. J'appris à quatre heures du matin , par le moyen des émissaires que j'avois appostés , que le Résident Reimer étoit déjà sorti avec des chevaux de poste.

J'avois chargé mes pistolets moi-même , & ceux de mon domestique ,

j'en avois mis une autre paire dans mes poches , & préparé mon sabre turc : ayant promis au domestique du Lieutenant de le prendre à mon service , je pouvois compter sur sa fidélité.

A six heures du matin , M. le Lieutenant entra dans ma chambre , avec un air gai , m'assura que nous aurions beau temps , & que je serois fort content de la belle hôtesse de Langfuhr.

Je fus prêt sur-le-champ ; nous montâmes à cheval , & nous sortîmes hors la ville , chacun suivi de son domestique.

Nous étions encore environ à trois cents pas du cabaret , où l'on m'attendoit , lorsque mon digne ami me proposa de mettre pied à terre , pour profiter de la promenade , & de faire mener nos chevaux par nos domestiques. — Je descendis de cheval , & je m'aperçus que déjà les yeux de ce perfide étincelloient de joie.

Mous achevâmes ainsi la route ; M. le Résident Reimer étoit à la fenêtre du cabaret. Il me cria : « bon jour , M. le Capitaine. Entrez , entrez ici ; justement le déjeuner est prêt. ».

Je lui ris au nez , en lui répondant d'un ton ricanneur que je n'avois pas le temps , & je continuai mon chemin. Mais mon conducteur , pour m'obliger à entrer , me faisoit une sorte de violence , & m'entraînoit par le bras. — Alors la patience m'échappa ; je lui allongeai un soufflet , qui le fit presque tomber à la renverse , & je courus à mes chevaux.

Aussi-tôt les Prussiens sortirent de leur embuscade , & coururent sur moi en criant. Je tirai sur le premier qui m'approcha ; alors mes Russes parurent avec leurs fusils armés , & criant : « *Stuy , Stuy , jebionnamat* ». On peut aisément se figurer la surprise & la terreur des Prussiens : tous prirent la

fuite. Je m'assurai d'abord de mon perfide ami ; ensuite j'entrai dans la maison pour me saisir aussi du Résident ; mais il s'étoit sauvé par une porte de derrière , & n'avoit laissé que sa perruque blanche ; mes Russes de leur côté firent quatre prisonniers. Je fis garder la chaussée par mon monde , & ordonnai qu'on distribuât à chacun d'eux cinquante coups de bâton. Un Porte-drapeau , nommé Cassebourg , se fit connoître , & me demanda grace , en disant qu'il avoit étudié avec mon frère , & qu'il avoit été forcé d'obéir à ses supérieurs. Je reçus ses excuses , & le laissai aller. Alors je mis l'épée à la main , & dis au Lieutenant de défendre sa vie ; mais mon homme étoit si troublé , qu'après avoir tiré l'épée pour la forme , il ne put que me demander pardon , en se jetant toute la faute sur le Résident. Il lui fut impossible de se défendre ; je le désarmai deux fois : voyant que je

n'en pouvois tirer aucune raison , je finis par prendre la canne du Caporal Russe , & l'en bâtonnai aussi long-temps que mes forces me le permirent , sans qu'il songeat à faire la moindre résistance. Les traîtres sont toujours pusillanimes , lorsqu'ils voient échouer leurs projets. Après l'avoir bien battu , je le laissai sur ses genoux , & je lui dis : « Coquin ! vas raconter à tes camarades comment Trenck corrige les voleurs de grand chemin ».

Le peuple s'étoit assemblé autour de nous : je leur racontai en peu de mots toute l'aventure , en ajoutant que l'attaque avoit commencé sur le territoire de Dantzik : les pauvres Prussiens manquèrent d'être lapidés par la populace. Je rentrai glorieux de mon exploit dans la Ville ; nous y arrivâmes sur des bateaux qui nous attendoient ; & trois ou quatre jours après je fis voile pour Riga , avec tout mon détachement.

Il est étonnant que cette aventure remarquable ait été passée sous silence, tant par les habitans de Dantzick que par les Prussiens : aucune Gazette n'en fit mention : personne ne demanda satisfaction ; il est probable qu'on a été honteux d'avoir commis une action si basse, & encore plus de voir qu'elle avoit échoué.

J'ai appris par la suite que le grand Frédéric avoit été terriblement irrité contre moi à cette occasion, sans doute par de faux rapports que lui fit son Résident Reimer ; & la suite a fait connoître que son ressentiment devoit me poursuivre dans tous les coins de la terre.

Trois ans après cette aventure, je tombai, par une infigne trahison, en sa puissance, dans la même Ville, & il me fit expier en martyr le crim d'avoir osé me défendre vaillamment & généreusement.

M. de Goltz, Envoyé de prusse , porta des plaintes au Chancelier B. . . . , à l'occasion de cette escarmouche ; mais il n'obtint aucune satisfaction , parce qu'on avoit applaudi en Russie à mon procédé , qu'on y regarda comme la noble défense d'un Capitaine Russe , contre des bandits.

Au reste , quelques Lecteurs me blâmeront peut-être en lisant ce fait , parce qu'il m'étoit facile d'éviter le piège du Lieutenant N. . . . sans bruit , & de le forcer l'épée à la main à me donner satisfaction ; mais toute la vie j'ai mieux aimé affronter le danger que de m'y soustraire.

Je pris avec moi le domestique du perfide Lieutenant ; c'étoit un brave homme. En 1753 , je lui fis faire un mariage avantageux à Vienne. Après ma détention de dix ans à la citadelle de Magdebourg , je le trouvai dans la

misère ; je le repris à mon service ; il y est mort à Zwebach en 1779.

Avant de mettre le pied dans le navire , je mangeai fort , pour éviter le mal de mer , & vogue pour Riga ; mais à peine eûmes - nous dépassé la rade de Dantzick , que le tems devint orageux ; les vagues s'enflèrent ; j'aidai aux Matelots à manœuvrer pendant la moitié de la nuit : je me sentis malade , & me jetai dans mon hamac. Comme je commençoit à m'assoupir , le Patron m'éveilla pour me donner l'agréable nouvelle que nous allions entrer dans le port de Pillau. Quel fut mon saisissement ! Je courus sur le pont ; je vis la forteresse devant moi , & les sentinelles qui étoient déjà à portée. Point de milieu ; il falloit tenir la mer pendant un orage terrible , ou tomber dans les mains des Prussiens , puisque j'étois personnellement connu de toute la Garnison de Pillau.

Je conseillai au Patron de gagner la haute mer, & de ne pas entrer dans le port, ce qu'il refusa constamment. Alors je pris sur-le-champ ma résolution. Je cours à la chambre du Patron, j'y pris mes pistolets, je m'approchai du gouvernail, & forçai le timonnier, sous peine de mort, à tenir la haute mer.

Mes Russes murmuroient; personne ne vouloit courir le danger de l'orage; cependant aucun n'osa m'attaquer: mes pistolets en imposèrent, & mes deux domestiques me secondèrent fidèlement en cette occasion.

A peine eûmes-nous lutté une demi-heure contre le gros tems, que l'orage se calma; & le jour suivant nous abordâmes heureusement au port de Riga.

Cependant le Patron ne me pardonna point ce badinage; il porta plainte contre moi, au vieux & respectable Maréchal de Laschy, alors Gouverneur

de Riga. Il falut comparoître ; je m'excusai en avouant la pure vérité. Le Gouverneur me répondit que , par mon imprudente témérité , j'aurois pu faire périr 160 Russes. — Je répliquai en souriant :

« Votre Excellence , je les ai tous rendus ici à bon port ; il étoit plus sage
 » de me confier à la divine Providence ,
 » que de m'exposer à tomber au pouvoir de mes ennemis : je songeois
 » en ce moment à ma conservation
 » personnelle. Je savois d'ailleurs que
 » tous ceux qui se trouvoient sur le vaisseau étoient autant de braves Soldats
 » qui ne redoutoient pas plus la mort
 » que moi ».

Ma réponse parut lui plaire : je fus absous , & le noble vieillard me donna même une lettre de recommandation pour le Chancelier de Moskou.

Le Général Liewen se trouvoit à cette époque de retour en Russie avec son armée ; il étoit même à Riga ; je lui

rendis mes devoirs; il me reçut avec bonté, me mena avec lui à sa terre d'Annabourg, à quatre lieues de Riga, où je restai quelques jours avec lui; il me fournit des idées, & me donna tous les renseignemens nécessaires pour accélérer ma fortune à Moskou, où la Cour étoit alors. Il me conseilla surtout de tâcher d'obtenir une Compagnie dans le Régiment des Cuirassiers: les Capitaines de ce Corps avoient alors rang de Major à l'armée; il m'invita à ne point rester dans le Régiment des Dragons Sibériens de Tobolski, quoiqu'il m'y eût placé en attendant.

Dieu daigne récompenser amplement ce digne Officier, dont le nom & la mémoire me feront éternellement chers! qu'il repose en paix parmi les esprits des hommes les plus respectables, & parmi ceux de mes dignes bienfaiteurs!

A mon arrivée à Moskou , je fus très-bien reçu du Chancelier Comte de B... auquel je remis mes lettres de recommandation. Oettinger , Lieutenant-Colonel du Génie , dont j'avois fait la connoissance en route , étoit l'ami de sa maison ; il fit ce qui dépendit de lui pour moi , & je remarquai qu'on m'y distinguoit , & même que M. le Chancelier m'honoroit de sa bienveillance.

Quelques jours après mon arrivée à Moskou , je rencontrai le Comte Hamilton , qui , tandis qu'il étoit Mestre-de-Camp dans le Régiment de Bernes , avoit été mon ami à Vienne. Son Général , alors Envoyé Impérial à la Cour de Russie , y étoit très-estimé.

Le même Comte Bernes étoit Envoyé Impérial à la Cour de Berlin en 1743 , tems auquel j'étois en grande faveur auprès de Frédéric ; il m'avoit personnellement connu à la Cour. Hamilton me présenta à ce généreux &

clair-voyant protecteur de l'humanité : après quelques entretiens , il me prit si fort en affection , qu'il voulut me persuader de quitter le service de Russie , pour me donner une Compagnie dans son Régiment ; il m'auroit donné toutes les recommandations nécessaires pour Vienne ; mais le sort de mon cousin m'en détourna , & j'aurois passé aux Grandes Indes , plutôt que de retourner en Autriche.

L'Envoyé me retint à dîner ; & son ami intime , Lord Hindfort , Ambassadeur d'Angleterre , s'y trouva.

Quel bonheur pour moi ! ce grand Négociateur m'avoit très-particulièrement connu à Berlin , & il étoit même présent lorsque le Roi m'honora de cette expression : « *C'est un Matador de ma jeunesse Prussienne* ». Il savoit à quoi j'étois propre , & de quoi j'étois capable ; & selon qu'il connoissoit les hommes , il savoit aussi les recherches

& les estimer ; il se montra tout à la fois mon ami, mon protecteur & mon conseil. Il me prit aussi-tôt en particulier , & me dit : — Que faites-vous dans ce pays, Trenck ? — Je répondis que je cherchois honneur & subsistance , puisque j'avois perdu l'un & l'autre dans ma patrie , sans y commettre le plus léger crime. — Avez-vous de l'argent ? — Non ; tout mon avoir actuel consiste en trente ducats.

« Alors, me dit-il, suivez mon conseil ; vous avez toutes les qualités nécessaires pour faire une brillante fortune en Russie ; mais on y méprise la pauvreté, & l'on n'y considère que l'éclat extérieur : le mérite , les talens , la capacité , sans l'opulence , y sont comptés pour rien. Il faut donc paroître riche : je vous présenterai, ainsi que Bernes , dans les grandes sociétés de la ville , & je vous avancerai tout ce qui vous sera nécessaire. Il faut avoir

» une riche livrée , des chevaux de
 » main , des diamans aux doigts , jouer
 » gros jeu dans les assemblées , être
 » hardi avec le beau sexe , & faire va-
 » loir tous les dons que vous avez re-
 » çus de la nature. — Voilà , pour un
 » étranger , le moyen d'obtenir ici tout
 » ce qu'il desire. Je me charge du reste ».
 La conversation & l'instruction fut lon-
 gue. M. Bernes nous rejoignit ; en un
 mot , ils convinrent ensemble de contri-
 buer de tout leur pouvoir à mon
 avancement.

Peu de jeunes gens qui cherchent
 à faire fortune en pays étranger , peu-
 vent se flatter de rencontrer une cir-
 constance aussi favorable. Tout se réu-
 nissoit d'une manière presque miracu-
 leuse pour me dédommager des revers
 que j'avois essuyés , & pour m'élever de
 nouveau à la hauteur d'où j'étois tombé.

Deux hommes que j'avois connus à
 Berlin , revêtus l'un & l'autre de la di-

gnité d'Ambassadeurs à cette Cour, dans le tems que j'étois un des favoris particuliers de Frédéric, & que mes connoissances prématurées attiroient déjà l'attention des Ministres étrangers, ces nobles Seigneurs, tous les deux réunis par l'amitié, jouissoient de la plus haute considération à la Cour, où leur jugement décidoit du mérite des personnes : outre cela leurs Cours étoient alliées avec celle de Russie, & M. le Comte de B., Chancelier de l'Empire de Russie, avoit la plus grande confiance en eux ! Ces deux hommes, dis-je, se trouvoient à point nommé à Moskou, & tous deux se déclaroient à l'envi mes protecteurs ! ... Le Lecteur se figurera aisément quelle dut être ma joie.

Je fus donc présenté dans toutes les maisons, non comme un étranger qui mendoie du service, ni sous la qualité de Capitaine de Dragons de Tobolski, mais comme l'héritier présomptif des

millions du riche Trenck de Hongrie ; comme le jadis Favori du Roi de Prusse , & de plus , comme un Savant de la première classe.

Je composai un Poëme à l'occasion de l'anniversaire du couronnement de l'Impératrice Elisabeth. Lord Hindfort fut le faire valoir ; conjointement avec le Chancelier , il me présenta à la Souveraine , qui m'assura de sa bienveillance , me recommanda elle-même à son Chancelier , & me fit présent d'une épée de la valeur de 1000 roubles ; ce qui me donna beaucoup de considération dans toutes les maisons qui étoient du parti du Chancelier B.....

A cette époque , il étoit encore d'usage que lorsqu'un Envoyé étranger vouloit donner un bal ou un repas , il falloit qu'il s'adressât au Chancelier B...., pour qu'il fit lui-même la liste des conviés. Tout se décidoit par les

façons de famille , & où B..... étoit , aucun ami de Woronzof n'osoit paroître. J'étois l'ami des maisons des Envoyés d'Autriche & d'Angleterre ; par conséquent j'étois estimé & recherché dans toutes les sociétés. Je devins bientôt le protégé de la Chancelière , comme je le dirai dans la suite : alors il ne me manqua rien pour obtenir tout ce que je desirois.

Comme je connoissois assez bien le dessin , & que j'avois un libre accès chez le Chancelier , & même à son cabinet , j'y travaillois avec le Colonel Oettinger , qui étoit le premier Architecte en Russie. Je dessinai le plan d'un nouvel hôtel , que M. de B.... vouloit faire bâtir à Moskou , & obtins par-là plus de confiance encore de la part du Chancelier.

Lord Hindfort me servoit de père ; il étoit mon fidèle Mentor ; chaque

jour je lui rendois un compte exact de mes actions, & même il vouloit bien se donner la peine de m'instruire dans la science de la politique. Il avoit sans doute reconnu en moi des dispositions pour cette science sublime, dans laquelle il étoit consommé. C'est à lui seul que je dois mes notions en ce genre. Il connoissoit à fond la politique de toutes les Cours d'Europe, la foiblesse & la force des Souverains, & les motifs de leurs diverses manières de gouverner : il me fit surtout connoître la Russie, & même les projets de Pierre-le-Grand pour l'avenir. Ce fut lui qui conclut la paix de Silésie en 1742 : il étoit l'ami intime de Frédéric, & il connoissoit parfaitement son cœur, & les sources de sa grandeur ; son esprit étoit pénétrant, son ame élevée & pleine d'une magnanimité angloise, sans présomption nationale ; ses connoissances profondes

en politique lui donnoient, pour ainsi dire, la faculté de lire dans l'avenir, au point, qu'après avoir été son écolier pendant quelques années, j'aurois pu moi-même prédire presque toutes les principales révolutions des Etats d'Europe, & lorsqu'un Ministre étoit déplacé, nommer son successeur d'avance. Mais ce grand homme ne se borna pas à former mon esprit; il travailla aussi sur mon cœur.

Il m'a souvent prédit que mon caractère impétueux, ma haine trop forte pour le crime & pour la rampante soumission, me feroient un jour pernicieuses; il me prédit encore que la résolution fixe de l'irréconciliable Roi Frédéric me poursuivroit par-tout; que son influence secrète dans la plupart des Cours & des divers Cantons de l'Europe, me menaçoit encore de différens orages suscités par son ressentiment: il compatissoit d'avance à mon futur mal-

heur ; il m'affuroit que ce Souverain , qui connoissoit mes talens , mais non pas mon cœur , m'empêcheroit par-tout de faire ma fortune , de crainte que je ne me trouvasse quelque jour à portée de lui nuire.

Le Comte Bernes étoit un philosophe doué d'une pénétration Piémontoise , plus réservé , mais homme de bien , autant que Lord Hindfort ; il m'aimoit aussi beaucoup , & les momens que je passois en leur compagnie , n'étoient point perdus pour moi. Ma vivacité, mon amour pour les sciences , & mes connoissances acquises par théorie, leur plaisoient extrêmement.

Notre conversation étoit inépuisable ; j'appris à appliquer ces connoissances à la pratique , & j'en acquis véritablement à Moskou de plus réelles que je n'avois fait à Berlin , à l'école de Voltaire, Maupertuis, Jordan , & la Métrie.

À peine étois-je à Moskou , qu'il m'arriva un événement que je vais raconter ici , parce que je suis le seul acteur de cette scène , qui soit encore vivant. Les intrigues d'amour appartiennent proprement aux Romans. Je passerai sous silence tout ce qui sera , en ce genre , étranger à mon sujet , parce que ce livre est destiné à faire réfléchir mes Lecteurs , & non à les amuser. Cependant personne ne me soupçonnera d'avoir jamais été l'ennemi des femmes ; si jamais je les avois pu hair , je me ferois cru indigne de vivre. Tout mon bonheur & toutes mes infortunes ont presque émané uniquement de l'amour. Je ne fus jamais trompeur ni inconstant ; jamais capable de séduire l'innocence. J'ai toujours haï les brutales & lascives extravagances , même dans le feu de ma jeunesse , où j'étois recherché , où j'ai aussi recherché quelques belles. Et dans

tous les pays que j'ai parcourus , j'y ai joui du doux plaisir de l'amour & de l'amitié réunies ; car je savois également inspirer & entretenir l'un & l'autre sentiment. Personne ne me vit jamais en mauvaise compagnie, ni dans des maisons affichées , tant que j'ai été à Londres , à Paris, à Rome, à Venise & à Berlin.

Les conquêtes les plus difficiles étoient celles qui me tentoient le plus ; mais j'ai sur-tout choisi pour ma société les plus distinguées & les plus aimables. Les femmes de la première volée me regardoient comme un enfant sans conséquence , & elles me salvoient du libertinage , par le point d'honneur ; elles formoient ainsi mes mœurs. Dans l'adversité , les femmes m'ont été d'une plus grande ressource que les hommes ; enfin , c'est au beau sexe que je suis redevable de tous les courts momens de bonheur dont j'ai joui dans ma vie.

vie. Je recommande à mes enfans le commerce des femmes, pour épurer leurs goûts, & même pour les diriger dans les affaires les plus importantes. Les belles femmes réjouissent encore présentement mon ame, qui lutte contre la vieillesse & les infirmités; & quand je serai prêt à descendre dans la tombe, mes yeux mourans se fixeront encore plus volontiers sur un joli visage, que sur celui d'un père Capucin.

C'est assez parler de mes inclinations, dont les traits se retrouveront dans presque toutes les scènes de ma vie. Je vais donc conter l'histoire de mon bonheur en Russie, puisque ce récit devient nécessaire à l'éclaircissement & à la liaison de mes aventures.

Je me trouvai à table chez Lord Hindfort, à côté de la plus aimable personne du pays, née d'une des premières familles, & âgée de dix-sept

ans : elle étoit destinée à épouser un Ministre d'Etat, âgé de soixante ans, & du poids au moins de trois cens livres. Ses yeux me découvrirent qu'elle m'auroit préféré à son futur. J'eus la hardiesse de lui dire que je plaignois son sort. Elle me répondit, à mon grand étonnement : » O Dieu ! seriez-vous homme à me sauver de ce malheur ? A ce prix, il n'y a rien que vous ne soyez en droit d'exiger de moi ». Qu'on se figure la sensation que dut faire un pareil aveu dans le cœur d'un homme de vingt-quatre ans. — La sauver, c'étoit un acte d'humanité ; une Princesse du premier rang ! . . . Mais les fiançailles étoient faites à la Cour ; & la fuite, ou l'enlèvement, en un mot les plus grands dangers pouvoient seuls remplir ses vœux, en m'en rendant le maître. L'endroit n'étoit pas assez favorable pour une conversation de cette nature. Mais nos âmes étoient déjà d'intelligence ; je

lui demandai un rendez-vous pour une plus libre explication ; elle se fixa au lendemain , au jardin de Troitzzy. Quelle agitation pendant cette longue nuit ! La charmante fille prit si bien ses mesures , qu'avec l'aide de sa femme-de-chambre , qui étoit une Géorgienne , nous passâmes ensemble trois heures tête à tête.

Avec quelle vitesse elles s'écoulèrent ! Combien de milliers d'heures de tristesse , passées à la citadelle de Magdebourg , ont été adoucies par le seul souvenir de ces trois heures de félicité ! Une jeune fille , les yeux en larmes , dans la fleur de la santé , entraînée par l'impulsion irrésistible d'un amour naissant , pleine de confiance en moi , & de haine pour celui qu'on lui destinoit , se précipitant dans mes bras , sous la seule condition que je daignerois la sauver !... Je tiré le rideau sur cette scène que ma plume ne peut retracer. Tout fut con-

clu, & notre lien éternel fut formé.

Depuis ce jour, j'obtins la permission d'aller passer des nuits entières avec elle, grace aux soins vigilans de la fidelle Géorgienne, & grace à la petite porte du jardin.

La célébration de son mariage étoit fixée au premier Août prochain; mais le départ de la Cour, de Moskou pour Pétersbourg, ne devoit avoir lieu qu'au printems suivant. Il étoit impossible de se sauver de Moskou, à cause de la longueur du chemin qu'il auroit fallu faire sur les terres de Russie. La raison & la nécessité nous forcèrent à prendre patience; nous résolûmes seulement de partir de Pétersbourg, dès que nous le pourrions, & de nous réfugier pour toujours dans quelque coin de terre, où nous fussions ignorés du monde entier.

Avec toute notre politique, il nous fut impossible d'éviter ce fatal premier

our d'Août. Le mariage se fit avec une magnificence extraordinaire ; mais je n'en restai pas moins le véritable époux ; car, d'un côté, le marié étoit d'une si énorme corpulence, qu'il ne pouvoit coucher que sur une bergère ; & de l'autre, mon amie fut si bien s'arranger, que j'eus autant de facilité à l'aller voir, que j'en avois lorsqu'elle demouroit encore chez sa mère, excepté qu'au lieu de passer par la porte, je montois alors par la fenêtre.

Environ trois mois s'écoulèrent ainsi ; sans trouble & sans inquiétude, à faire des préparatifs pour notre fuite prochaine. Elle me fit successivement dépositaire de tous ses bijoux, de quelques milliers de roubles qu'elle possédoit avant son mariage, & des présens de nocces reçus de son cher époux ; nous n'aspirions qu'après le voyage de Pétersbourg, pour exécuter nos projets, qui auroient infailliblement eu lieu, si ma malheureuse

destinée ne m'avoit de nouveau fait ressentir le coup le plus mortel. Mon amie avoit un jour fait une partie d'Hombre avec moi chez la Chancelière. Elle s'étoit plaint d'un mal de tête , & m'avoit donné rendez-vous au jardin de Troitzzy pour le jour suivant : en montant en carrosse , elle m'avoit serré la main un peu plus fort encore que de coutume ; & depuis cet instant , je ne l'ai point revue.

La même nuit, elle tomba en délire , & mourut fix jours après , au moment que la petite-vérole commençoit à se manifester. Pendant sa maladie , elle dévoila toute notre intrigue , en m'appellant sans cesse à son secours pour la délivrer de son mari. Enfin , la plus belle et la plus aimable créature du monde mourut ainsi à la fleur de son âge , & je perdis tout ce qu'il est possible de perdre.

Lord Hindfort étoit seul dans le se-

cret : je lui avois tout confié ; & cet aimable vieillard , loin de me blâmer , m'affermissoit dans mes desseins , en me disant que , pour une aussi charmante princesse , lui , Lord Hindfort , feroit peut-être ce que j'avois résolu de faire.

Cet accident le toucha presque aussi vivement que moi-même ; & sans les représentations , je me serois peut-être brûlé la cervelle sur la tombe de***. Sa mort fit pour moi du monde entier un désert. Il n'est point d'exemple plus frappant de la bizarre vicissitude de ma fortune , toujours m'élevant au sommet de la plus brillante espérance , pour rendre ma chute plus terrible. Mais il étoit sans doute nécessaire que je fusse préparé par tous ces essais , pour pouvoir supporter avec fermeté les grandes souffrances auxquelles j'étois destiné ; autrement je n'aurois pu soutenir en Socrate mes dix années de

tortures à la prison de Magdebourg.

Ame céleste de ma tendre amie , repose en paix ! Le Créateur auroit dû accorder une éternelle jeunesse , & l'immortalité à de si belles formes , à de si nobles sentimens. Reçois le tribut de vœux & de soupirs que je te consacre encore à ma soixantième année , pour les heureux momens que tu m'as procurés ! Par respect pour ta mémoire, si ton nom sort encore quelquefois de ma bouche, je veillerai à ce qu'il ne vienne jamais au bout de ma plume.

Quoique notre intelligence ne fût pas absolument ignorée à Moskou , le mari ne m'en a jamais montré le moindre ressentiment ; il étoit trop borné pour saisir le vrai sens des paroles de sa femme dans le délire.

Le dépôt dont elle m'avoit chargé, montoit à la valeur de sept cent

milles ducats. Lord Hindfort & le Comte Bèrnes m'en adjudèrent la propriété ; le cœur de mon amie m'en auroit certainement souhaité davantage.

Je reprends la suite de mon récit.

La Comtesse de B.... étoit alors la femme la plus aimable & la plus spirituelle de la Cour. Douée d'un génie vaste & hardi, elle gouvernoit, sous le nom de son mari, tout l'Empire de Russie, dont la trop foible Elisabeth s'occupoit peu, se reposant presque entier sur ses Ministres. La Comtesse étoit donc la première personne de l'Etat ; & c'étoit à elle que les Ministres étrangers s'adressoient, lorsqu'ils avoient à traiter quelque importante affaire.

Elle étoit impérieuse, d'une haute stature, & de plus, la seule femme mariée qui eût la réputation d'être fidèle à son mari ; sans doute parce qu'étant

Quant à moi, elle me montra en tout tems une bienveillance particulière ; je mangeois chez elle quand je voulois ; j'avois souvent l'honneur distingué de prendre le caffè en petit comité avec elle & le Lieutenant-Colonel Oettinger. Alors Madame de B.. ne manquoit jamais de me faire entendre qu'elle avoit remarqué mon intelligence avec la jeune Princeffe *** ; elle me citoit même certains faits qu'elle ne pouvoit savoir de personne que de mon amie elle-même : je niois tout constamment, & d'un air froid & sérieux : ma discrétion lui plut ; elle me distingua des jeunes Russes, qui avouoient volontiers leurs bonnes fortunes.

La Comtesse voulût me persuader qu'elle nous avoit épiés dans la société, & que le langage de nos yeux lui avoit depuis long-tems découvert ce mystère. J'ignorois alors qu'elle avoit pris à son service la Géorgienne de mon amie,

& que depuis long-tems, cette fille étoit son espionne gagée.

Environ huit jours après la mort de mon amie, Son Excellence m'invita à venir prendre le café, tête-à-tête, dans sa chambre. Elle compatit beaucoup à ma perte, à ma déplorable situation, à ma douleur, qui se peignoit sur ma figure & avoit presque éteint ma vivacité ordinaire. — Elle prenoit tant de part à mon sort, souhaitoit si sincèrement de l'améliorer, & de me voir heureux, que je m'apperçus bientôt de l'impression que j'avois faite sur son cœur : bientôt il ne me fut plus possible d'en douter ; j'appris de sa propre bouche ce qu'elle sentoît pour moi ; notre traité fut conclu. Prudence, fidélité & discrétion en furent les seules conditions. La sévère Comtesse de B... est probablement la femme qui m'a le plus aimé.

La précaution étoit nécessaire ; mais

elle favoit trouver & choisir les momens convenables. Pour avoir occasion d'être toute la journée près d'elle, il fut arrêté que je travaillerois dans le cabinet du Chancelier, & il ne fut plus question de joindre mon Régiment comme Capitaine; on me destinoit aux affaires d'Etat; je devois commencer par devenir Gentilhomme de la Chambre, place très-importante en Russie.

Si j'avois été plus prévoyant ou plus intéressé, j'aurois pu amasser des trésors & les placer en sûreté. La Comtesse avoit l'ame libérale d'une Reine, & quoiqu'elle payât, à l'insu de son mari, chaque année plus de cent mille roubles aux créanciers de son vaurien de fils, j'aurois pu mettre encore de côté le double de cette somme. J'ai prêté à son fils, & perdu, au moins la moitié des largesses dont elle me combloit. L'intérêt ne me domina jamais; plus j'étois riche, plus j'étois prodigue.

Je contai tout à Milord Hindfort; il prit part à mon bonheur, & m'honora de ses conseils, mais jamais il ne voulut recevoir le remboursement des avances qu'il m'avoit faites pour mon premier équipement; quoiqu'en ce moment je fusse, comme on le voit, fort opulent.

On s'apperçut bientôt de mon crédit chez le premier Ministre, & les Envoyés étrangers recherchèrent ma connoissance & mon amitié. M. G. fit tout ce qu'il put pour me gagner, mais il trouva en moi un honnête homme.

A cette époque, on ambitionnoit l'alliance de la Russie; il étoit question d'une ligue pour anéantir la puissance Prussienne, & toutes les Cours travailloient.

Il n'y avoit pas long-tems que j'étois dans cette brillante position, lorsque le sort me fit de nouveau sentir sa malignité. Mon bonheur en Russie

déplut à Frédéric, qui me faisoit observer dans tous les coins de la terre, & mon crédit lui devint suspect pour ses intérêts.

Le trait que je vais rapporter a été connu de toute la Russie, & de tous les Ministres étrangers, parmi lesquels il fit la plus grande sensation.

Lord Hindfort me pria un jour de lui copier un plan de Kronstadt, & de le faire le plus régulier qu'il me seroit possible. Il me donna, à cette fin, le plan original gravé, & trois autres plans dessinés, avec des vaisseaux, tant de guerre, que marchands, & les ports intermédiaires.

Je le fis sans soupçon ni crainte de danger, d'autant que le port de Kronstadt ne fut jamais un mystère, & que le plan gravé se vendoit publiquement dans toutes les boutiques de Pétersbourg. L'Angleterre étoit d'ailleurs très-étroitement liée avec la Russie.

A l'instant même où Lord Hindfort examinoit mon travail, au bas duquel j'avois mis mon nom, M. Funk, Envoyé de Saxe, son ami, vint lui faire visite. Lord Hindfort lui montra mon plan. Funk le pria de lui permettre d'en tirer une copie, qu'il vouloit faire lui-même. Milord le lui prêta.

Quelques jours après, M. Goltz, Ministre de Prusse, qui résidoit dans le voisinage, & qui souvent rendoit à M. Funk des visites d'amitié, entra chez lui, & le trouva occupé à copier le plan; M. Funk lui montra mon ouvrage sans le plus léger soupçon, & tous deux regrettèrent que le Roi de Prusse perdît un homme dont les talens pouvoient lui être utiles; M. Goltz pria M. Funk de lui permettre de prendre ce plan pour quelques jours, afin, disoit-il, de faire au sien quelques corrections.

Funk, qui étoit naturellement obligeant & honnête, & qui m'aimoit fincèrement, & recherchoit mon amitié, lui prêta le plan fans difficulté.

A peine Goltz l'eut-il en sa possession, qu'il courut chez le Chancelier, dont il connoissoit la foiblesse, & lui dit qu'il venoit lui parler d'une affaire importante : qu'un homme qui avoit trahi sa patrie & son Roi, ne pouvoit jamais être fidèle à un autre Souverain ; ensuite, se rapprochant de son objet, qu'il étoit étonné de la confiance qu'on accordoit en Russie à Trenck ; confiance qui avoit donné à cet aventurier un libre accès dans les meilleures maisons du Royaume, & dans le cabinet même du premier Ministre.

Voyant que le Chancelier prenoit en tout mon parti, Goltz fit jouer une autre batterie ; il ne lui déguisa pas qu'on parloit hautement des rendez-vous secrets que j'avois par-tout avec

son épouse, même dans les jardins de la Cour, & il prit M. de S... n. Secrétaire actuel du Ministre à témoin de notre intelligence. On conçoit dans quelle fureur ce discours dut mettre le Chancelier; alors le digne M. de Goltz tira de sa poche mon plan de Kronstadt, en disant « Votre Excellence » nourrit un serpent dans son sein. » Voilà un plan sorti de votre cabinet, » & que j'ai acheté de Trenck pour » 200 ducats ». Ce méchant homme savoit que je travaillois dans le cabinet avec le Lieutenant-Colonel Oettinger, qui étoit chargé de la construction & réparation de toutes les forteresses de Russie. — Le Ministre examina ce plan, & devint encore plus furieux. M. de Goltz alla plus loin; il lui déclara que le Comte Bernes, Envoyé d'Autriche, ne me protégeoit pas si particulièrement, sans avoir sur moi des vues favorables à sa Cour. —

Alors le Ministre ne parla plus que de me faire mon procès, que de bastonnade ou de fouet. — Goltz répondit que mes amis étoient trop puissans; qu'on obtiendrait certainement ma grace, & qu'alors ce seroit encore pis. Il fut donc conclu que je serois secrètement enlevé & conduit en Sibérie.

Ainsi l'orage étoit prêt à éclater sur ma tête, lorsque, tranquille & satisfait, je me repaissois de chimériques espérances; mais la divine Providence veilloit sans doute à ma conservation.

A peine Goltz fut-il sorti triomphant de l'hôtel du Chancelier, que M. de B..... entra dans l'appartement de sa femme, l'accabla de reproches, & lui conta toute la dénonciation de Goltz. Elle étoit plus clairvoyante que son mari; elle vit d'abord qu'il y avoit dans cette affaire quelque stratagème d'une nature infernale: d'ailleurs elle connoissoit mon cœur, & savoit mieux

que personne que je n'étois pas dans le besoin de 200 ducats

Le Chancelier demeura pourtant implacable. Désespérant de pouvoir l'adoucir dans le premier moment, son épouse m'envoya un billet conçu à peu près en ces termes : « Mon ami, vous » êtes menacé d'un grand malheur ; ne » couchez pas chez vous aujourd'hui ; » restez en sûreté chez Lord Hindfort, » jusqu'à ce que vous receviez de mes » nouvelles ».

M. de S. . . . n. Secrétaire de la Comtesse, & son confident (le même qui a été récemment Résident de Russie à Ratisbonne), fut chargé de me trouver : il me joignit dans l'après-dîner chez l'Ambassadeur d'Angleterre, & me fit sortir. Je lus ce billet, & demeurai interdit : je le montrai à Lord Hindfort. — Ma conscience étoit exempte de reproches : — Nous présumâmes qu'il falloit qu'on eût découvert

mon intrigue avec la Chancelière : — Quelqu'imprudence . . . quelque jalousie ; . . . Milord m'ordonna de demeurer chez lui , jusqu'à ce que l'énigme fût expliquée.

Nous apostâmes des émissaires pour observer ce qui se passeroit chez moi dans la nuit ; on m'y vint demander , après minuit , & le Chef-de-Police visita toute la maison.

Sur les dix heures du matin , Lord Hindfort alla à la découverte chez le Chancelier : à peine fut-il entré que celui-ci l'accabla de reproches , d'avoir introduit un traître dans sa maison. Qu'a-t-il fait ? demanda Lord Hindfort. — » Il a furtivement copié un plan » de Kronstadt , qui ne devoit jamais » sortir de mon cabinet , & l'a vendu » pour 200 ducats au Ministre de » Prusse ».

Hindfort resta confondu : il connoissoit les replis les plus cachés de

mon ame. Il avoit à moi entre les mains pour la valeur de plus de 8000 ducats, tant en argent qu'en bijoux ; il favoit le peu de cas que je faisois de l'argent , & connoissoit la source dans laquelle je pouvois puiser à volonté.

« Votre Excellence, reprit-il, a-t-elle réellement vu ce plan ? « Oui ; M. de » Goltz me l'a mis sous les yeux » : —
 » Je voudrois bien le voir aussi ; je » connois la touche de Trenck : je » suis garant qu'il n'est pas un voleur : » — il y a ici quelque manœuvre cachée ; » — je vous prie , faites prier M. de » Goltz de se rendre avec son plan. » Trenck est chez moi ; il paroîtra sur » le champ ; s'il est un traître , je l'a- » bandonne à l'instant ».

Le Chancelier envoya un billet à M. de Goltz , pour le prier de se rendre chez lui , & de prendre avec lui le plan en question. Goltz sentit l'amorce ; le

rasé personnage savoit déjà que le chef de Police avoit manqué son coup , & que j'étois en sûreté : il s'excusa , & ne vint point ; mais dans cet instant j'entrai dans la chambre du Chancelier.

Lord Hindfort, m'adressant la parole avec un ton de fierté angloise , « Trenck, » me dit - il , êtes - vous un traître ? » en ce cas vous êtes indigne de ma » protection , & vous êtes prisonnier » d'Etat. Avez - vous vendu à M. de » Goltz le plan de Kronstadt » ? Qu'on juge de ma surprise. Après que le Chancelier lui eut raconté de sang froid le rapport de Goltz , Lord Hindfort entra en explication : on envoya chercher M. Funk. Dès qu'il parut : « mon ami, lui dit Hindfort , où est le plan de Kronstadt que Trenck m'a copié » ? Funk hésita , & dit : « je vais le chercher ». Parole d'honneur, dit Hindfort, est-il chez vous ? » Non, Milord,

je l'ai prêté pour quelques jours à M. de Goltz , qui veut le copier ».

Hindfort , impatient , ne pouvoit attendre le dénouement ; il vit d'abord que c'étoit un tour qu'on me jouoit : il conta au Chancelier tout ce qui avoit précédé ; que ce plan lui appartenoit , & qu'il l'avoit prêté à M. de Funk. Il demanda un homme , dont M. le Chancelier fût sûr ; le premier Secrétaire eut ordre d'accompagner lord Hindfort : ils allèrent ensemble , accompagnés de MM. de Funk & de Schwardt , Envoyé de Hollande , chez M. de Goltz. En entrant dans la chambre , Funk redemanda le plan de Kronstadt : il l'apporta , & Funk le rendit à lord Hindfort.

Ensuite le Secrétaire d'Etat , & Hindfort le sommèrent alors de leur montrer le plan qu'il avoit acheté de Trenck. Il fut extrêmement déconcerté. — Hindfort , indigné , exigea avec une hauteur

teur Britannique , une explication précise , qui justifiât Trenck ; & le déclarât honnête homme. — A quoi M. de Goltz répondit : » j'ai ordre de mon Souverain d'empêcher que Trenck ne fasse fortune en Russie , & j'ai voulu faire mon devoir de Ministre ».

Hindfort lui cracha aux pieds , après l'avoir traité comme il méritoit ; & tous les quatre revinrent porter cette nouvelle au Chancelier. On me fit comparoître ; ils me félicitèrent tous , m'embrassèrent , & m'apprirent le mot de l'énigme : le Chancelier me promit même une récompense , me défendant pourtant expressément de jamais rechercher à ce sujet l'Ambassadeur de Prusse , parce que , dans le premier mouvement de ma trop juste colère , & avide de vengeance , j'avois juré de casser le col à M. de Goltz , par-tout où je le trouverois.

Je dînai chez le Chancelier ; moi

sang bouillonnoit dans mes veines. — Il chercha à m'égayer ; mais son épouse joua l'indifférente ; cependant elle me demanda si tous les Prussiens agissoient d'après les mêmes principes que M. de Goltz. MM. Funk & Schward étoient du dîner. Chacun me complimenta sur la victoire satisfaisante que je venois de remporter ; mais personne ne savoit par quel bonheur j'avois échappé la nuit à la colère fulminante du Chancelier : ma libératrice étoit là ; elle n'osa pas se nommer.

Le lendemain le Chancelier m'envoya un présent de 2000 roubles , avec ordre d'en faire mes remerciemens à la Souveraine , qui m'envoyoit ce morceau de baume pour les blessures que je venois de recevoir , & comme un nouveau gage de sa bienveillante protection.

Cette histoire fut publique dans toute

la Ville ; & M. de Goltz n'osa presque plus reparoître ni dans les sociétés , ni à la Cour. La Chancelière elle-même lui lava la tête , de manière qu'il pût s'en souvenir long-temps. Le Comte Bernes , qui connoissoit le terrain , m'assura que je serois vengé sans qu'il fût nécessaire que je m'en occupasse. Peu de temps après mon départ de Russie , Goltz tomba malade , & mourut de la consomption.

Ce méchant homme est bien certainement la cause de toutes les infortunes que j'ai essuyées par la suite. En Russie je serois parvenu aux premières Charges de l'Erat ; & B . . . lui-même ne seroit pas tombé dans le malheur , qui l'assaillit lui & sa famille quelques années après cette aventure. Moi-même je ne serois jamais retourné à Vienne , Ville si fatale à la famille des Trenck , par l'entremise de la Cour de Pétersbourg ; je n'aurois point perdu les biens

considérables que j'ai hérités en Esclavonie. Au lieu d'être méprisé & persécuté à Vienne, j'aurois passé des jours agréables, & joui d'une grande réputation ; je n'aurois pas languï pendant dix ans dans la prison de Magdebourg, & je ne serois pas aujourd'hui réduit à gagner ma vie à Zwerbach (le seul asyle que j'aie pu soustraire à la rapine) à composer des vers, & à écrire mon histoire : on ne me regarderoit pas comme un Major invalide ; je serois exempt de faire le métier de Maître d'Ecole, & d'être moi-même le Magistret de mes huit enfans.

Que le grand Frédéric a mal connu mon cœur, qui jamais ne conserva ni haine ni ressentiment contre lui ! J'avoue pourtant, que dans la juste colère qu'excita en moi le tour perfide de Goltz, j'aurois alors fait de ma patrie un désert, si l'occasion avoit répondu à la volonté. J'avoue même que, depuis ce moment, je fis mon possible en

Russie , pour favoriser les vues du Comte de Bernes , Envoyé Impérial , qui fut mettre à profit & alimenter mes ressentimens.

D'après les instructions que j'avois reçues , je fus bientôt au fait de toutes les factions de la Cour , & je vis que B & Appraxin étoient à la solde de Prusse , pour contre-balancer le parti Autrichien.

C'est de-là uniquement qu'on peut induire les raisons qui ont occasionné les démarches de la Russie en 1762 , comme aussi les différens contre-ordres & les contradictions de l'armée auxiliaire de Russie , pendant la dernière guerre de sept ans.

La Chancelière même , qui , depuis le tour de Goltz , étoit plus circonspecte avec moi , avoit trop de pénétration pour ne pas voir tous les coups de politique dans lesquels son mari trempoit. Mon aventure la détacha

entièrement du parti Prussien. Elle m'aimoit de cœur ; elle me découvrit tous les secrets , sans réserve , & fut toujours ma sincère amie , jusqu'à son malheur , qui suivit mon emprisonnement à Magdebourg , arrivé en 1754.

Ici se perdit la clef , par le moyen de laquelle j'ai pu connoître mieux qu'aucun Ministre des Cours intéressées , tout ce qui se tramoit contre la Prusse , jusqu'en 1754 & 1756. Dans ce temps-là , j'aurois pu prédire bien des évènements.

Je pouvois faire de plus rapides progrès que les autres jeunes gens , parce que je ne dormois , tout au plus , que quatre ou cinq heures , ce que je fais encore. Si je sacrifiois une partie du jour à mes plaisirs ou à la vie de la Cour , j'avois encore assez de temps pour étudier , & m'entretenir avec les Savans. Ainsi , Hindfort étoit en Russie mon maître

pour la connoissance des affaires d'Etat, du monde & des hommes; Boerhave, Médecin de la Cour, mon ami intime, l'étoit pour la physique & les recherches des sciences; & les femmes étoient mes institutrices pour les talens, les usages du grand monde & la politique intérieure de la Cour. Quant à celle-ci, je l'ai toujours haïe & méprisée.

Depuis ma dernière aventure, il me fut aisé de voir que le Chancelier ne me voyoit plus du même œil; il épioit mes regards, mes paroles & mes actions. Sa femme le remarquoit aussi bien que moi; il étoit tems de former d'autres projets. Je commençois en effet à jouer un rôle trop dangereux. Alors une nouvelle scène vint se mêler à ma comédie, & la rendit tragique.

Mon cousin, le Commandant des Pandoures, mourut à Brunn, le 4 Oc-

tobre 1746 ; comme il étoit aux arrêts au Spielberg ; & il m'avoit fait son héritier universel , à condition que je ne servirois point d'autre Puissance que celle d'Autriche.

Le Comte de Bernes en reçut la nouvelle le 4 Mars 1750. Je ne voulois point entendre parler de Vienne ; l'exemple de mon cousin me faisoit frémir ; personne ne connoissoit mieux que moi la source de son procès , puisque j'avois été témoin du commencement de son malheur ; mais le Comte de Bernes me représenta ,

Que les biens de mon donateur valloient au-delà d'un million ; que la Souveraine , tant à sa recommandation qu'à celle de ses amis , ne manqueroit pas de me faire rendre justice ; que je n'avois personnellement aucun ennemi à Vienne ; qu'il étoit infiniment plus avantageux de posséder un million en Esclavonie , que d'avoir les plus bril-

lantes espérances en Russie , où je venois d'éprouver tant de vicissitudes de la fortune , & où je connoissois les effets des cabales. Bref , il me dépeignit la Russie comme un pays dangereux , & Vienne au contraire comme un port présentement sûr pour moi. Il me promit sa puissante assistance , puisque aussi-bien le terme de son ambassade en Russie étoit fixé à la fin de cette année même ; il ajouta que lorsque je serois riche , je pourrois me retirer en Russie , en Egypte ou en Suisse ; & de plus , que le Roi de Prusse pourroit moins me persécuter en Autriche que par-tout ailleurs ; que , dans les autres pays , il auroit occasion de me rendre des pièges , comme je venois d'en faire l'expérience. » Que seroit-ce , si la Chancelière ne vous avoit pas donné avis » du malheur dont vous étiez menacé ? » On vous auroit , en dépit de nous & » de votre innocence , emmené en Si-

» bérie , & vous n'auriez jamais pu
 » vous justifier , & tout Moskou vous
 » auroit nommé méchant , perfide ,
 » &c. »

C'étoit aussi l'avis de Lord Hindfort : il m'assura en toute occasion de son amitié paternelle , & me dépeignit Londres comme un port assuré , en cas que je fusse malheureux à Vienne.

Tout cela me décida , mais comme j'avois de l'argent , je voulus profiter de cette occasion pour voir , chemin faisant , Stockholm , Copenhague , & la Hollande. Quelque temps après Bernes devoit annoncer mon arrivée à Vienne , & m'y préparer une bonne réception. Il demanda ma décision , afin que je pusse prendre possession de mon héritage. Mon amie fit l'impossible pour me retenir ; elle combattit mes motifs avec son esprit & sa vivacité ordinaires. Je m'arrachai , pour-ainsi-dire , de ses bras ; je lui donnai ma parole d'hon-

neur de revenir à Pétersbourg , comme Voyageur , aussi - tôt que j'aurois terminé mes affaires à Vienne. Elle avoit déjà projeté de me faire employer en qualité d'Ambassadeur en Russie , où j'aurois pu rendre des services essentiels à ma Cour. Dans cette espérance , nous nous séparâmes le cœur plein & les larmes aux yeux ; elle me fit présent de son portrait & d'une tabatière enrichie de diamans : le premier me fut arraché de la poitrine , trois ans après à Dantzick , par la trahison d'Abramson , Envoyé d'Autriche. Lorsque je pris congé du Chancelier , il m'embrassa comme un ami. Appraxis pleura en me quittant , & me ferra dans ses bras ; il me prédit aussi que je ne serois nulle part aussi heureux qu'en Russie , où j'avois un si grand nombre de puissans amis.

Rien ne me détourna ; cependant mon cœur abandonnoit la Russie avec :

regret. Je partis de Moskou pour Pétersbourg , où je reçus du Banquier Baron Wolf une lettre de la Chancelière ; une lettre qui me toucha si droit au cœur , que je fus prêt un instant à retourner sur mes pas. . . . Elle contenoit une traite de 400 roubles pour mon voyage , en cas que je voulusse persister dans mon dessein , & tourner le dos à la fortune.

J'avois avec moi pour environ 36000 florins , tant en argent qu'en bijoux ; je lui renvoyai sa lettre-de-change , & la priai de m'honorer de son cher souvenir , de sa bienveillance , & de son assistance , si , par la suite , elle me devenoit nécessaire. Je ne m'arrêtai pas long-temps à Pétersbourg ; je me rendis à Stockolm par terre.

J'étois porteur de lettres de recommandation de tous les Envoyés : j'ai oublié de dire que M. de Funk , l'Envoyé de Saxe , mon sincère ami , étoit

inconsolable de l'imprudence qu'il avoit commise , en confiant mon plan à M. de Goltz. A dire vrai , cette imprudence avoit seule dérouté mon bonheur en Russie.

En 1772 , 22 ans après cet événement , je rencontrai ce galant homme à Dresde ; il se reprochoit encore d'avoir été , quoiqu'innocemment , la cause de toutes les calamités qui m'avoient accablé depuis ce temps , & il m'assura que chaque avis qu'il avoit reçu des maux que j'avois soufferts , avoit été un coup de poignard pour lui. Nous ne pouvions finir de parler du passé ; ce fut un grand plaisir pour moi de revoir ce digne homme , après que ma liberté m'eut été rendue.

Arrivé à Stockolm , je n'y eus pas besoin de recommandation. La Reine , sœur du Grand Frédéric , me connoissoit depuis Berlin ; j'avois eu l'honneur , comme je l'ai dit , de l'escorter , étant

Officier des Gardes du-Corps, jusqu'à Stettin, en 1743 : je lui contai sans déguisement mon malheur, tant en Prusse qu'en Russie ; elle me conseilla, pour des raisons politiques, de ne pas séjourner à Stockolm, & d'après ses conseils, je partis aussi-tôt pour Copenhague, & de-là pour Amsterdam, sur un navire Hollandois.

J'eus le plaisir de rencontrer à Copenhague un de mes meilleurs amis, le Lieutenant Bach, qui avoit favorisé ma fuite de la prison de Glatz : il étoit endetté, & dans la misère ; je lui procurai des protections ; par le récit de son noble procédé envers moi, & lui fis présent de 500 ducats, avec lesquels il fit si bien son chemin, qu'en 1776, il me remercia encore par ses lettres. Il est mort, en 1779, Colonel d'un Régiment de Dragons au service du Danemarck.

Le navire qui devoit me transporter

en Hollande , étoit à peine en mer ; qu'il s'éleva un orage qui nous obligea de jeter l'ancre entre les rochers près de Gothenbourg , après avoir perdu notre grand mât & le timon du gouvernail , avec plusieurs de nos voiles.

Nous restâmes là neuf jours avant d'oser nous confier à la haute mer : pendant ce temps , ma vie se passa fort agréablement ; j'allois tous les jours avec deux de mes domestiques me promener d'un rocher à l'autre , dans la chaloupe du navire : je prenois des homards , je tuois des poissons avec l'aviron ; je tirois des canards , & tous les soirs je portois quelques provisions à l'équipage du navire , même du lait de chèvre , que les malheureux habitans de ces cantons déserts me donnoient.

Ils souffroient dans ce temps-là même de la famine ; le patron du navire avoit chargé une certaine quantité de grains ;

j'en achetai de lui pour environ 200 florins de Hollande , que je partageai par-tout où j'allois ; je donnai 100 florins à un Prêtre pour sa pauvre communauté ; il n'avoit pas de pain lui-même , & sa Cure ne lui rapportoit pas 150 florins de notre monnoie.

Ici je jouis réellement du plus grand & du plus pur de tous les plaisirs , celui de faire du bien : j'y laissai beaucoup de cet argent , que j'avois si facilement gagné en Russie , & je m'y ferois peut-être ruiné , si nous y eussions séjourné plus long-temps.

Ces bonnes gens me combloient de bénédictions , & long-temps après , on parloit encore de Trenck , à Gothenbourg , lorsqu'il fut jetté par l'orage sur les côtes de Suède.

Cependant un jour je faillis à perdre la vie , en faisant cette noble importation. J'avois porté du bled aux habitans d'un de ces rochers , & comme

je retournois , il s'éleva un vent qui me jetta en pleine mer. Ne connoissant pas assez le pilotage , il m'étoit impossible de regagner le navire. Je voulus virer de bord. Mon domestique abattit trop lentement les voiles , & le vent fit chavirer la chaloupe.

Ce fut un grand bonheur pour moi que mon père m'eût fait apprendre à nager dans ma jeunesse : je parvins à gagner un rocher , où mon fidèle domestique , qui nageoit aussi , étoit parvenu avant moi. Comme les vagues m'empêchoient de pouvoir y grimper , il me tira par la main , & je fus sauvé . mais ce fut un spectacle bien agréable pour moi , dès que j'en pus jouir , de voir toutes les nacelles des habitans venir à toutes rames à mon secours , aussi-tôt que ma chaloupe eut chaviré.

Un brave Calmouck , que j'avois pris

en Russie , & mon Chasseur , furent noyés. Je vis couler le premier à fond , au moment que je gaignois le bord.

Les bons habitans de ces rochers Suédois me reconduisirent au navire , & tirèrent la chaloupe à bord. Enfin , nous levâmes l'ancre , & fîmes voile vers le Texel. Nous en voyions déjà l'embouchure & les vaisseaux de la Compagnie des Indes , lorsqu'il survint un second orage , qui nous rejetta jusques dans le port de Bahus , en Norwège , où nous arrivâmes sans malheur : le lendemain nous nous remîmes en mer par un vent favorable ; qui nous conduisit heureusement à Amsterdam.

Je m'y arrêtai peu de temps. Cependant ma curiosité m'attira, quelques jours après mon arrivé dans cette Ville , une singulière aventure.

Je regardois les Harponniers , qui vont à la pêche de la baleïne , s'exercer

avec leurs lances; la plûpart étoient ivres. L'un d'eux nommé Herman Rogaar, leur plus fameux *susciteur* de querelles, & renommé dans l'art de manier le couteau hollandois, m'aborda en se moquant du fabre turc que j'avois à mon côté. Après quelques paroles, il fut assez osé pour vouloir me donner une croquignole : je le repoussai; il jeta son bonnet à mes pieds, & tirant son couteau, me demanda quelle marque je voulois qu'il me taillât dans la figure, un *c*, un *i*, ou *x*, ce qui vouloit dire une taillade en demi-lune, droite, ou en croix.

J'étois en trop nombreuse compagnie pour pouvoir me refuser à sa proposition : point de milieu; il falloit ou me battre, ou m'enfuir. Le drôle étoit fort & grand comme un chêne. Je me tournai vers les spectateurs, & demandai un couteau. » Non, non, s'écria mon agresseur; prends seule-

ment le gros couteau que tu portes à ton côté. Je parie 12 ducats que , malgré cela , je te porterai le coup à la joue ». Je tirai mon sabre ; — il voulut m'approcher avec son couteau ; mais , dès le premier coup , je lui coupai net le poignet ; sa main tomba à terre avec son couteau , & le sang bondit jusques sur moi.

Je crus être à la fin de mes jours , car j'avois lieu de craindre que la populace ne me mît en pièces : je fus étonné de voir qu'on se réjouissoit au contraire , qu'on me crioit *vivat ! vivat !* qu'on me nommoit le héros , le vainqueur de l'invincible Rogaar. On se moqua de ce grand fanfaron , qui s'étoit généralement rendu terrible par son adresse & sa force. Un marchand juif , spectateur , m'aida à sortir de la bagarre , & le peuple m'accompagna jusqu'à mon auberge.

Ce combat , qui me fit beaucoup d'honneur en Hollande , m'auroit dés-

honoré ailleurs ; car , pour peu qu'on sache manier un sabre turc , on va faire cent Rogaar manchots dans un jour. Au reste , cet évènement peut servir de leçon. Si la populace m'eût lapidé , personne ne m'auroit plaint ni dû me plaindre , & l'on auroit eu droit de dire , „ qu'alloit-il y faire „ ? Ma folle curiosité , jointe à ma confiance en mon adresse , m'a souvent entraîné dans des démarches dont je n'ai vu le danger que long-temps après.

D'Amsterdam j'allai à la Haye. Lord Hindford m'avoit donné une lettre de recommandation pour Lord Holderness , Envoyé d'Angleterre , & Bernes une pour le Baron de Reischach , M. Schward , pour le Greffier d'Etat Fagel , & le Chancelier B... , une pour le Prince d'Orange lui-même. Je ne pouvois manquer d'y être reçu avec distinction. Si j'avois profité de tous mes avantages , & que j'eusse passé dans les Indes avec

l'argent que j'avois sur moi , au lieu d'aller à Vienne , combien de larmes amères je me ferois épargnées ! Mais je trouvai déjà à la Haye des lettres du Comte Bernes , qui me persuadoient que Vienne seroit un paradis pour moi. Il m'envoyoit en même temps la décision du Conseil de guerre , qui me déclaroit héritier de cette importante succession , me marquoit que la Cour lui avoit assuré , qu'à sa recommandation , je trouverois toute justice & tout appui à Vienne ; il me conseilloit par conséquent d'accélérer mon arrivée.

Je suivis son conseil ; je volai à Vienne ; & de ce moment mon bonheur a pris fin. Je me trouvai engagé dans un labyrinthe de procès ; je tombai au pouvoir d'hommes pervers , & toutes les calamités m'ont accablé.

L'évènement suivant fut le prélude. Un certain M. de Schenck rechercha mon amitié à la Haye. Il logeoit à

mon auberge ; il me pria de le conduire jusqu'à Nuremberg , d'où il vouloit aller en Saxe. Je le conduisis à mes frais. Un matin , à Hanau , m'étant levé de bonne heure pour continuer ma route , je m'aperçus qu'on m'avoit volé ma montre , garnie de diamans , une bague de la valeur de 2000 roubles , une tabatière avec le portrait de ma première amie de Moskou , & ma bourse , contenant environ quatre-vingts ducats , & que M. de Schenck avoit disparu. Ce fut la tabatière que je regrettai le plus ; je n'ai jamais été sensible à la perte de l'argent. Il ne fut pas possible de rattraper ce coquin ; heureusement ma cassette étoit enfermée dans mon coffre avec tout le reste de mon trésor. Il consistoit en une lettre-de-change du Baron Wolf de Pétersbourg , & en une certaine quantité d'argent comptant. Je continuai ma route seul , & j'arrivai à Vienne ,

je ne me souviens pas quel jour. — Mon absence avoit été d'environ deux ans , puisque j'en étois parti en 1748 , & que j'y retournai en 1750. Mes Lecteurs conviendront que , dans un si court espace de temps , il est impossible d'essuyer plus de malheurs & de vicissitudes de fortune que ceux que je viens de raconter avec le plus de brièveté qu'il m'a été possible , puisque j'ai passé sous silence les moins considérables , & ceux qui tiennent essentiellement à la dangereuse politique d'Etat , & dont la publicité pourroit encore exposer à de nouvelles persécutions le pauvre Trenck , père de huit enfans.

Cependant , comme on raconte à Vienne , si diversément , si contradictoirement , & si défavorablement à la famille de Trenck , une affaire jugée & terminée il y a trentê-sept ans , je rapporterai ici brièvement ce qu'on peut encore en extraire des protocoles
du

du Conseil Aulique ; & ce que je puis assurer sur ma parole d'honneur , & prouver devant tout juge éclairé & impartial.

Le Commandant des Pandoures , François , Baron de Trenck , mourut en Octobre 1749 , étant aux arrêts au Spielberg.

On croit à tort à Vienne , que ses biens furent confisqués par le jugement qui le condamna à tenir les arrêts au Spielberg. Non , il n'étoit point criminel d'Etat ; il n'en fut jamais accusé , encore moins convaincu. La Sentence portoit , que ses biens & son patrimoine resteroient sous l'administration du Conseiller de Kempf , qu'il avoit choisi lui-même , & du Baron Peyaczewitz , son parent ; & que ses mandataires lui rendroient compte chaque année. Il fut & resta par conséquent maître de disposer de ses biens. Il n'a donc jamais été question de con-

fiscation (1) ni d'incapacité à pouvoir tester.

(1) Que sur la fin de ses jours , à l'approche de la mort , il ait fait venir le Docteur Berger son Avocat de Vienne à Brunn ; qu'il ait fait prier la Souveraine par le même Berger , de vouloir bien donner les ordres nécessaires au Commandant du Spielberg , afin que les témoins , & les formalités requises pour la validité de son testament , lui fussent permises ; cela n'annonce pas qu'il demandât à la Cour la permission de tester,

S. M. I. donna des ordres exprès de laisser toute liberté à Trenck pour la rédaction de son testament. Elle lui permit même de se faire transporter , s'il le jugeoit à propos , chez les Capucins , afin de se mieux faire soigner dans sa maladie , ce qui annonçoit déjà , pour ainsi dire , sa liberté rendue ; permission dont il ne fit pourtant point usage.

Il ne s'agissoit donc point de savoir s'il pouvoit tester : son Avocat étoit uniquement chargé de supplier la Souveraine de daigner suppléer à ce qu'il avoit négligé d'observer , conformément aux coutumes de Hongrie , en acquérant les Seigneuries de Belika & de Nustak , attendu que

Présentement je vais faire connoître comment cette importante succession

jusqu'à ce moment, il n'avoit point obtenu le consentement royal, nécessaire suivant l'usage, & qu'ainsi l'on pouvoit opposer à son héritier cette inobservation de la loi, comme un empêchement suffisant pour le priver de la jouissance de son héritage. Ce qui fut accordé au Suppliant, par les ordres envoyés au Commandant du Spielberg.

Au surplus, le billet de la main Impériale existe encore présentement, joint aux actes du jugement ordonné au sujet de Trenck, par lequel S. M. établit le Prince de Trautson, Président; le Comte Hardick, les Conseillers de Huttner & Schwandtner, Commissaires pour la Régence du pays; les Conseillers, de Koller & Nagy, pour la Chambre de Hongrie; les Conseillers, de la Marck & Stadler, pour le Commissariat de la Guerre & le Conseil militaire; & finalement pour la Chambre des Comptes, le Conseiller de Kempf, qui, conjointement avec le Greffier Fravenberg, vérifièrent le compte rendu d'administration.

Cette grande Commission fut uniquement

m'a été enlevée de manière que, non-seulement je n'ai pas hérité un denier de Trenck; mais au contraire, j'ai été obligé de payer comptant, de mes propres biens, plus de 60000 florins de legs & de fondations (2).

Le père de Trenck, mort au Spielberg, avoit fait, en sa qualité de noble Hongrois, & de possesseur de biens, en 1743, lorsqu'il mourut Colonel & Com-

établie pour mettre la succession de Trenck en due forme; & voici la teneur du billet écrit de la main de S. M. l'Impératrice. « On doit » remplir la dernière volonté de Trenck, avec » la plus scrupuleuse ponctualité, en presser » l'exécution, & protéger l'héritier dans tous ses » droits ».

(2) Ainsi, quand ce livre sera une fois généralement connu, on ne sera plus fondé à dire à Vienne, que, par la grâce divine, j'ai hérité 76000 florins de Trenck, décédé au Spielberg, & que Zwerbach, mon seul bien, soit un bien de fidéi-commis de Trenck.

mandant à Leitschau en Hongrie, un testament solennel, dans lequel il me substitua, comme fils de son frère, à son fils unique, en cas que celui-ci vînt à mourir sans héritier mâle (1).

Lorsque le vieux Treck mourut, son fils étoit Colonel des Pandoures, pendant la guerre de Bavière.

Le Chapitre de Zips envoya le testament au Conseil militaire à Vienne, pour en faire ordonner l'exécution. Le père donnoit ses biens simplement à son fils, sans instituer un curateur nécessaire à la sûreté du substitué. Cette négligence ne pouvoit cependant préjudicier ni infirmer mon droit de substitution. Treck entra dans la succession de son père, & n'a jamais pro-

(1) Ce testament avoit été fait par le Chapitre de la Cathédrale de Zips; il étoit signé de sept Capitulaires, & ratifié du Comte Palatin Palfy, par conséquent valable.

Comme il n'étoit point condamné au Spielberg comme malfaiteur convaincu, ses puissans ennemis craignoient avec raison sa vengeance ; il les avoit déjà menacés pendant sa détention à Vienne ; mais ils trouvèrent le moyen d'enchaîner sa volonté.

Son procès avoit déjà beaucoup coûté ; son avarice, son peu d'espoir de pouvoir jamais se dédommager, & s'enrichir encore davantage, affaïsèrent jusqu'au désespoir son ame avide de rapine. D'ailleurs, son ambition pour la gloire étoit sans bornes ; & il ne pouvoit mieux la satisfaire, qu'en faisant mourir le Pandoure Trenck en odeur de sainteté, & en lui faisant faire des miracles après sa mort. Ce fut-là réellement son idée ; car il étoit au fond du cœur un Archi-Athée.

Ainsi, à cette double fin, 1.^o de me frustrer de mon héritage légitime ; 2.^o de mourir en odeur de sainteté,

tout en me nommant son légataire universel, sans dire un seul mot du testament de son père, qui lui lioit les mains, il chargea sa succession de 80000 florins de legs & de fondations, & me laissa après sa mort soixante-trois procès à terminer (1), prévoyant que, tout cela prélevé, il ne resteroit plus rien au Légataire. De plus, pour engager la Souveraine à honorer le testament de sa protection, l'hypocrite y

(1) Trenck père, avoit acheté en 1723, des fonds provenans de sa famille en Prusse, les Seigneuries de Prestowacz & de Pleternitz en Esclavonie. Et son fils acheta, lui, de son vivant, la Seigneurie de Pakratz pour 40000 florins, de ses fonds de patrimoine.

Ainsi ces trois Seigneuries étoient des biens qui m'étoient directement dévolus, & desquels il pouvoit aussi peu tester ou codiciler que des autres biens hérités de son père, non plus que des meubles, maisons, &c. provenans de la même succession.

inféra les conditions suivantes , à défaut desquelles le testament seroit nul.

1°. Que j'embrasserois la Religion Catholique-Romaine.

2°. Que je ne servirois point d'autre Couronne que celle d'Autriche.

3°. Il faisoit de tous ses biens un fidéi-commis , sans en excepter les biens provenans de mon père , quoiqu'ils me fussent dévolus de droit.

Telle est la source de tout mon malheur en Autriche , & tel étoit son véritable dessein , puisque , peu de tems avant sa mort , il disoit encore au Baron de Kottulinsky : « Maintenant , » je peux encore chicaner mon cou- » sin , & lui nuire après ma mort ; je » meurs content ».

On verra , dans le troisieme volume de cette histoire , le récit des circonstances de sa dernière scène , & des miracles qu'il fit avant & après sa mort , & même en mourant.

Voilà en quel état étoit le testament, à mon arrivée à Vienne. Je n'y arrivai point en mendiant mon pain & du service, comme quelques impudens l'ont dit tout récemment en grande compagnie. J'apportai en Autriche environ 20000 florins, tant en argent comptant qu'en bijoux, provenans de mes épargnes en Russie (1).

(1) Durant le procès j'ai encore sacrifié 15000 florins que je reçus à Vienne de Berlin, de Pétersbourg & de ma famille; par conséquent je n'ai non-seulement rien hérité de Trenck, mais j'ai perdu encore 12000 florins, tant de mon argent que du bien de son père qui m'étoit dévolu.

Trenck avoit certainement sacrifié aussi quelque centaines de ducats pour obtenir qu'en 1743 le Conseil Militaire lui remît simplement la succession de son père, & passât sous silence la substitution claire comme le jour.

C'est ce qui m'a rendu la triste victime de cette procédure illégale, puisque le Conseil de la

Reprenons la suite de mon Histoire.

A ma première audience, la Souve-

guerre actuel n'a jamais voulu revoir ni redresser la faute commise par l'ancien, & m'a opprimé, parce que ses prédécesseurs m'avoient opprimé.

On me nia même, en 1764, tout ce testament original, jusqu'à ce que j'eusse reçu de Prusse une copie collationnée, en 1751, par le Conseil de la guerre, y joint le certificat de réception signé du Chapitre de Zips, qui avoit envoyé l'original au Conseil de la guerre.

A la fin on le trouva aussi dans le protocole; mais cela ne me servit en rien, puisque personne ne vouloit me rendre justice; mais si j'étois mort à Magdebourg, ma famille n'auroit sûrement plus rien retrouvé dans ce même protocole.

Voilà comme on agit impunément dans les Cours de Justice de Vienne. Je plains sincèrement un honnête homme, qui ne fait pas s'arranger dans ce pays-là suivant le tems & les circonstances.

Le conseiller Zetto falsifia même un testa-

raine me fit un très-gracieux accueil : elle parla de feu mon cousin en termes qui annonçoient de l'estime : elle me promit toute assistance & faveur , & me dit , que le Comte Bernes m'avoit vivement recommandé ; & que le jugement n'avoit été délégué que pour ce qui concernoit la succession de Trenck.

Mais aussi-tôt que je connus le Président , & les Conseillers nommés à cet effet ; que je sus qu'il y avoit soixante-trois procès pendans , dont un seul occupe la vie entière d'un honnête homme pour le finir, je pris la résolution d'abandonner tout l'héritage , & de renoncer au testament fait au Spielberg , pour ne prétendre que sur les

ment pour une récompense de quelques ducats. Il y a encore bien des Zetto à Vienne , qui courent les rues , sans qu'on songe à les renfermer à la maison de force.

biens provenans de mon oncle paternel.

A cette fin , je demandai une copie collationnée du testament fait à Leitschau par le vieux Trenck ; je l'obtins. Je parus muni de cette pièce , devant mes Juges ; je déclarai que je ne prétendois rien du bien de François Trenck ; que je ne voulois poursuivre aucun de ses procès , ni entrer dans ses legs ; qu'avant toute chose , je demandois à être mis en possession des biens de son père , conformément à la validité de son testamrnt, lesquels consistoient dans les trois Seigneuries de Pakratz , Prestowacz , & Piernitz , sans faire mention ni des capitaux , ni des meubles. Rien n'étoit plus juste , rien de plus clair que cette prétention.

Quel fut mon étonnement , lorsqu'on me répondit décidément au Conseil : que S. M. I. me faisoit dire expressement , « Si vous refusez de remplir

toutes les charges énoncées dans le testament de François Trenck , vous ferez absolument & décidément forclu de la masse entière, & vous n'aurez rien du tout » !

Que faire ? Je hasardai de me présenter à la Cour : on m'y tint le même langage.

Il étoit dit , que je devois me convertir à la Religion Catholique-Romaine , pour être soutenu & protégé.

Moyennant un présent, j'obtins un certificat d'un Prêtre, que je m'étois converti , & que j'avois abjuré les erreurs de Luther. — Je n'en restai pas moins ce que j'étois. Sur ces entrefaites , arriva le Général Bernes à Vienne , de Pétersbourg. Je lui fis part de ma situation. Il parla à la Souveraine ; elle lui promit tout. Il me dit d'avoir patience, que je devois, en attendant, faire tout ce qu'on exigeoit, entreprendre tous les procès.

Obligé de partir subitement pour Turin , pour des affaires de famille , M. Bernes me dit , qu'à son retour , il se chargeroit de toutes les miennes , & me rendroit infailliblement heureux en Autriche. Cet homme m'aimoit comme son fils. D'après sa promesse , j'avois même conçu l'espoir d'hériter aussi de ses biens , vu qu'il n'avoit ni enfans ni parens proches : il m'embrassa tendrement , les larmes aux yeux. Il partit : fix semaines après son départ , on reçut la nouvelle , qu'il avoit été empoisonné par un de ses amis.

C'est ainsi que la fortune se jouoit de moi : c'est ainsi qu'elle m'arracha toujours mon appui , au moment qu'il me devenoit le plus nécessaire ; ce qu'on remarquera aisément dans tout le cours de mes aventures (1).

(1) Le Maréchal de Camp , Koenigseck , Gouverneur de Vienne , mon ami & mon protecteur , mourut aussi la même année , au mo-

A peine Bernes fut-il parti de Vienne, que le Ministre de Prusse m'attira chez M. de Beckers, Envoyé Palatin, & me proposa de retourner en Prusse, ma patrie, m'assurant que le Roi avoit oublié le passé; qu'étant justifié dans son esprit, il vouloit me rendre son amitié, & qu'il me procureroit infail-

blement qu'il vouloit s'intéresser pour moi. Il est à remarquer que les plus grands hommes, qui, depuis l'an 1747, ont décoré l'Autriche, m'aimoient & me protégeoient. J'avois & je n'ai encore présentement pour ennemis, que les receveurs, les coquins de la basse-justice, les fanatiques, les ignorans & quelques hypocrites, qui seuls ont toujours fait échouer mes espérances, m'ont appauvri, & empêché d'être utile à l'état; non-seulement en m'éloignant de tous les emplois, mais aussi en me privant de la justice & des bontés de la Souveraine. Je n'ai jamais imploré grace, parce que je ne fus jamais ni malfaiteur, ni trompeur; mais je me croyois digne de justice, & on me l'a constamment refusée,

ment la jouissance de ma succession & des biens de Trenck; ce qu'il me garantissoit, sur sa parole d'honneur.

Je répondis : « que cette grace étoit
 » trop tardive; que j'avois souffert une
 » trop grande injustice dans ma patrie;
 » que je n'avois de confiance en aucun
 » Prince du monde, dont la volonté
 » seule peut avilir ses sujets, & les priver de tous leurs droits. — Qu'on
 » avoit abusé de ma fidélité pour le
 » Roi; que je pouvois par-tout me procurer le nécessaire par mes travaux,
 » & que je ne voulois point m'exposer
 » encore à un emprisonnement injuste ».

Il fit son possible pour me persuader : voyant que tout étoit inutile, il me dit : « Mon cher Trenck ! Dieu m'est témoin que j'avois pour vous de bonnes intentions : je vous garantis aussi que mon Roi veut votre bien ; mais vous ne connoissez pas Vienne ; vous y perdrez tout, après de longs procès ; vous

y ferez certainement méprisé & persécuté , parce que vous ne dites pas le chapelet ».

Par la suite, je me suis mille fois repenti de n'être pas retourné à Berlin ; j'aurois évité l'emprisonnement de dix ans à Magdebourg ; je n'aurois point perdu la succession de Trenck, je n'aurois pas passé ma jeunesse en procès , & à faire des mémoires , & je serois sûrement parvenu au rang des grands hommes de ma patrie (1).

(1) Vienne ne convint jamais à mes talens non plus qu'à mes vues , encore moins à mon intrépide franchise. Mais il étoit écrit dans le livre des destinées que je passerois ici trente-six années sans fruit , sans emploi , & que , dans ma vieillesse , je serois classé au nombre des autres Majors invalides.

Il est certain que depuis le moment que l'Envoyé de Prusse m'eut parlé , il n'y eut plus rien à espérer pour moi à Vienne. Le Roi

Reprenons la suite :

Je fus cependant toujours obligé de maintenir mon droit, & les soixante-trois procès furent poursuivis. On fait ce qu'il en coûte à Vienne pour un seul : qu'on juge donc dans quelle position je me trouvai, puisque, dans trois années, je ne perçus que 3600 florins de la masse entière de la succession de Trenck, par conséquent à peine assez pour suffire aux présens de nouvelle

connoissoit trop bien les moyens de faire élever & abaisser ceux qu'il vouloit, par ses Envoyés dans la plupart des Cours d'Europe. Trenck, qui n'avoit plus de confiance en lui, qui ne vouloit plus le servir, ne devoit jamais avoir l'occasion de servir contre lui. Ainsi je fus dépeint à la Souveraine, par un tiers, comme un Huguenot, comme un homme qui n'avoit aucun zèle pour servir la Maison d'Autriche, mais simplement le desir d'arracher une riche succession pour retourner ensuite chez le Roi de Prusse.

année, qu'il convient de faire, tant à la Chancellerie qu'aux sollicitateurs : mon argent apporté de Russie fut bientôt fondu ; ma famille de Prusse me donna du secours ; la Comtesse de B... m'envoya les 4000 roubles que je n'avois point voulu accepter à Pétersbourg ; mon ancienne amie de Berlin vint aussi à mon aide, & malgré cela, il me fallut souvent emprunter des usuriers, à soixante pour cent, suivant l'usage de Vienne. Egaré dans ce labyrinthe d'Avocats & de voleurs, mon honneur m'engageoit à m'évertuer. Tout devint possible par le travail d'un second Hercule ; mon propre patrimoine fut sacrifié, il ne m'en est revenu à la fin qu'un malheureux fidéi-commis, que je n'ai pas hérité, à proprement parler, mais que j'ai sauvé de la rapine. J'y employai un tems précieux que j'aurois pu passer plus agréablement, plus glorieusement & plus utilement. On ne

fauroit s'imaginer ce que mon ame souffroit d'être obligée de mendier la justice auprès de ces êtres méchans & stupides, parce qu'ils étoient Ministres, Conseillers, ou Juges; quand il me falloit pour l'obtenir employer la protection d'une autre espèce de gens, qui n'ont pas l'idée de la vertu, ni de la probité, qui ne savent pas distinguer un honnête homme d'un fripon, & qui enfin renvoient tout à la suprême faveur de la Cour, des femmes de chambres, des feuquiers, &c.

A Berlin, à Moskou, j'étois, graces à mes connoissances, estimé, considéré & recherché des premiers du pays. A Vienne, au contraire, des troupeaux d'Excellences se gonfloient les joues & accordoient à peine une audience dans leurs antichambres à l'étranger Trenck (1).

(1) Un Avocat à grosse perruque, devenu riche par les rapports dont il avoit été chargé,

Qu'on juge à quoi je devois m'attendre dans un pays, où les hommes de mon espèce sont vilipandés, & ne sont ni connus ni entendus !

étoit même d'avis en sa qualité de rapporteur , qu'il falloit au préalable faire traduire en bon allemand par l'université de Vienne, les mémoires & écrits que j'avois fournis , afin qu'on pût les lire & les comprendre au Conseil ; & charger en même tems d'office le père Parhammer de m'apprendre le style de la Chancellerie & de la Cour , aussi bien que les principes de la seule bonne Religion ; sinon qu'il lui seroit permis d'absoudre de tous péchés indistinctement mes receveurs & mes juges à l'article de la mort.

La demande du suppliant ne peut être accordée. -- C'étoit alors , & c'est encore aujourd'hui le style ordinaire de la Chancellerie dans tous les cas où il s'agissoit de mes droits ; cela n'est pas plus surprenant que d'entendre les députés des Cercles enjoindre sérieusement , sous peine de six rixdales d'amende , aux membres des Etats du pays, d'être bons & loyaux citoyens.

Cependant , mes soixante-trois procès furent terminés en moins de trois ans ; ce qu'un autre que moi n'auroit pu faire à Vienne , dans l'espace de cinquante ans ; mais par quel secret j'en vins à bout , c'est ce que ces feuilles ne doivent pas révéler.

Il suffira de dire que j'appris à connoître les hommes , & sur-tout les juges , & je souhaiterois que tout homme , pour son intérêt , les connût aussi bien que je les connois.

Le Valet de chambre du Président m'ouvroit tous les jours , moyennant quelques ducats , le cabinet du Prince , d'où je pouvois aussi bien tout voir & tout entendre par le trou de la porte , que si j'avois été dans le Conseil même.

Cela me fut d'un grand avantage pour prévenir les mauvais desseins , pour connoître mes amis , & anéantir bien des projets. J'ai eu quelquefois de la

peine à me retenir d'y entrer & de leur crier : « Coquins ! que faites-vous ici » ?

On s'assembloit à neuf heures , & rarement on siégeoit avant onze. Le président récitoit son chapelet à basse voix. L'un d'eux parloit & propo-
soit ; les autres parloient deux à deux ; on racontoit les nouvelles d'Etat ou de la Cour , & le Conseil étoit fini : l'assemblée s'ajournoit à trois semaines : rien n'étoit décidé. On appelloit cela ,
« le jugement délégué pour le procès » de Trenck ».

On vint enfin à la cause principale , à laquelle je ne saurois songer sans frémir. Je mets ici en note tout le procédé de cette affaire (1).

(1) Les principaux biens de Trenck consistoient en les Seigneuries de Pakratz , Prestowatz , & Pleternitz , en Esclavonie , qu'il avoit hérités de son père , & qui étoient pro-

Pénétré de chagrin & de dépit, je fis un Voyage à Venise, Rome, &

prement les biens de la famille de Trenck. Il avoit acheté de ses propres fonds Belika, & Nustak, lesquels rapportent ensemble aux possesseurs actuels plus de 60000 florins de revenu annuel; & qui consistent en 200 tant villages que fermes.

Suivant les loix du pays, on ne peut posséder des biens en Hongrie, qu'en observant les formalités suivantes: savoir;

1°. Qu'en achetant, on se pourvoira de l'agrément du Roi.

2°. Que le vendeur doit posséder, & transmettre le droit *perennal*, avec celui de donner, de céder & de vendre.

3°. Que le propriétaire doit être né sujet du royaume, ou y avoir acheté & obtenu le droit de *regnicole*. Sans cela, si on vient à mourir, le fisc s'empare des biens, & rembourse à l'héritier la somme d'achat, avec les améliorations prouvées, ou il lui paye celle à laquelle les biens, ou Seigneuries sont taxées dans la matricule, ou table dressée pour les impôts.

Florence , ensuite je revins à Vienne ; en route il m'arriva l'aventure suivante.

Sans autre formalité, le Comte Grashalkowitz Président de la chambre d'Hongrie prit de sa propre autorité , possession de tous les biens de Trenck au nom du fisc. L'oie étoit bonne, moins encore à cause des biens, que pour le butin qu'on pouvoit y faire. Mon cousin avoit envoyé dans ses terres de la Bavière , d'Alsace & de la Silésie plusieurs bateaux chargés de marchandises , de toile, d'or. & d'argent en lingots : il avoit en outre un superbe arsenal , un magasin de selles, & le grand service d'argent de l'Empereur Charles VII, qu'il avoit enlevé de Munich ; le grand service d'argent du Roi de Prusse y étoit aussi. — On dit aujourd'hui que le trésor de Trenck en Esclavonie , valoit plus que ses biens fonds.

Un des hommes les plus respectables de l'armée , m'a encore dit, il n'y a pas longtemps, qu'on avoit emmené de Mihalefze, quelques charriots chargés d'argent, & de choses précieuses du trésor de Trenck. Il peut l'assurer comme témoin oculaire ; il

J'étois chez un certain Capitaine R. . . . d , qui avoit une ferme dans la

connoît les deux Pandoures auxquels Trenck avoit confié la garde de son trésor. Ils prirent dans le pillage général chacun une boîte de perles , avec lesquelles ils se réfugièrent en Turquie , & s'y établirent riches marchands. Les superbes harras , même les bestiaux , furent enlevés des fermes : l'arsenal seul contenoit plus de 3000 pièces d'armes de la plus rare collection. Trenck a dit lui-même , qu'il avoit pris à Dannhausen & à Gersdorf , dans le comté de Glatz , pour plus de 50000 florins de toile , qu'il avoit envoyée dans ses terres. Bref , tout fut volé , pillé , saccagé , & lorsque l'ordre de la Cour fut donné pour livrer à Vienne tous les meubles de Trenck à son héritier universel , il ne se trouva plus que des bagatelles , dont personne n'avoit voulu , & deux vieux fusils d'ordonnance de Prusse. Moi-même , j'ai vu dans une maison en Hongrie , quelques armes rares , que je savois positivement m'avoir été volées , j'achetai aussi à Essék , quelques assiettes d'argent aux armes de Prusse , que M. le Conseiller D n avoit vendues ; il avoit été *plénipotentié* pour

Seigneurie de Lambach; la justice vint investir la maison pendant la nuit, ar-

la prise de possession des biens. Je pris les certificats, qui prouvoient pleinement le vol; je criai tout haut à Vienné; je portai plainte; il me fut fait expresse défense, par ordre de la Cour, de pousser plus loin cette affaire, sous peine d'encourir la disgrâce de S. M. I. & aussi de ne plus retourner en Esclavonie. La raison principale, pour laquelle on m'a arraché si violemment tous mes biens fonds, contre les loix de Hongrie, c'est qu'en entrant en possession, j'aurois pu demander où avoient été transportés les meubles & les trésors. Il n'a été rien envoyé à Vienne, puisque la recette du trésor n'est chargée d'aucuns deniers à ce relatifs. Ce n'étoit donc pas une confiscation, mais un vol réel; & puisque j'ai tout perdu, les auteurs de ma perte sont des voleurs.

Quant à l'article des biens fonds, je voulois, d'après le conseil de quelques braves Hongrois, intenter un procès dans les formes en Hongrie; j'en demandai justice à la Souveraine, par une respectueuse supplique; mais j'eus simplement ordre de ne pas aller en Hon-

rêta & examina sa femme. Cet événement m'étonna ; je lui demandai , après

grie ; & ma cause fut soumise au Conseil de Vienne , délégué pour la succession de Trenck.

C'est ici que je prouvai légalement & clairement :

1°. Que les trois Seigneuries de Pakratz , Prestowatz , & Pleternitz , n'étoient en aucune manière appartenantes à la masse du dernier testateur , & qu'elles ne pouvoient , par aucun droit , tomber au fils.

2°. Je produisis le droit *pérennal* , & le consentement du Roi , accordé pour ces trois Seigneuries , qui m'appartenoient en nature , sans qu'on pût me rien opposer.

Etoit-il rien de plus clair ? La Seigneurie de Belika fut achetée de la famille de Walseck , dans le tems de la guerre contre les Turcs , lorsque l'Esclavonie étoit réputée pays conquis. L'Empereur donna son agrément , dans les termes les plus précis , & Trenck acheta la Seigneurie avec le droit de posséder.

Mais cela ne suffit pas ; il y a encore une loi en Hongrie , qui dit : que lorsque quelqu'un hérite de biens dans ce Royaume , s'il est héritier étranger , il peut les posséder au nom des fa-

l'interrogatoire , ce que tout cela signifioit : elle me répondit qu'on avoit trou-

milles , qui avoient le droit de donner & de vendre , & les leur abandonner , en vertu du droit même par lequel elles avoient possédé.

Les Comtes de Walseck , Imsen , & le Comte Gossau , qui avoient vendu leurs Seigneuries à Trenck , vivoient alors encore ; par conséquent le fils ne pouvoit , en aucun cas , en prendre possession.

Cela arriva cependant par voie de fait.

Mon droit avoit été examiné par le jugement délégué , & on avoit en conséquence fait un rapport véridique de mon droit à la Souveraine ; mais tout-à-coup l'Arrêt suivant émana de la Cour , écrit de la main de Sa Majesté :

« Le Comte Grashalkowitz , Président de la Chambre , annonce , & le prend sur sa conscience , que les biens en Esclavonie n'appartiennent point en nature à Trenck ; il faut donc lui payer comptant le prix d'achat , ou la taxe fixée , & lui bonifier les améliorations prouvées , & les biens restent à la Chambre ».

Par ce moyen le procès , & toutes mes espérances prirent fin : j'avois terminé soixante-trois

vé chez sa sœur, à Vienne, quelques morceaux de ducats coupés, du poids

petits procès à Vienne, en sacrifiant mon propre argent, & je perdis toute la succession par la décision d'un seul procès. Bienheureux ceux qui possèdent ! qu'ils prospèrent !

(1) Mais les biens de mon oncle paternel, les biens que la famille de Trenck a possédés pendant soixante-huit ans, ceux-ci on n'a pu me les prendre sans commettre la plus criante injustice. — Patience ; mes enfans ne seront cependant pas obligés de servir de valets-de-chambre, ni de premiers cochers aux riches possesseurs de leurs terres. Je leur laisse mon droit dans toute sa validité ; personne ne peut m'empêcher de crier haut aussi long-tems qu'on ne m'aura pas rendu justice.

La discussion de la succession de Trenck finit ainsi, en 1753, & il ne me resta de toutes ces richesses, déduction faite de la quarte falcidienne, que 76000 florins à la masse ; pour laquelle on exigea, contre mon droit & par un indigne abus d'autorité, un fidéi-commiss qui m'enchaînoit.

Pendant mon emprisonnement à Magdebourg, on paya encore, de ce restant, 13000

d'environ 20 flor.; & que, comme la première avoit dit les tenir en dépôt de

florins pour des procès restés pendans; je n'eus donc que 63000 florins.

De cette somme j'achetai, en 1779, la Seigneurie de Zwerbach, & payai encore 6000 florins comptant, tant pour le droit indigenat Autrichien, que pour les patentes, &c.

Je rappellerai encore ici quelques circonstances mémorables.

Dans le soi-disant procès criminel de Trenck, l'aventure suivante est une preuve authentique de l'acharnement avec lequel on m'a opprimé.

Un certain Schygrai, un pauvre Baron des plus stupides, qu'on invitoit par-tout pour rire à ses dépens, fut invité à dîner, en 1743, chez le Baron Pejaczewitz, où Trenck se trouvoit aussi.

On le regardoit comme un fou. On vint à parler de la liqueur nommée *Schlibowiza*, ou eau-de-vie de prunes. Trenck dit, en badinant, « j'en fais annuellement dans mes terres, avec du fumier de vaches, pour au moins 30000 florins ». Schygrai le crut, & le pria de lui enseigner ce secret. Trenck la

sa sœur, on étoit venu l'interroger elle-même, d'où lui venoit cet or suspect ?

lui promit; — je vous assignerai, dit Pejaczewitz, 30000 charretées de fumier dans mes terres. « Mais où prendre du bois, dit Schygrai » Trenck répondit : je vous donnerai 30000 cordes de bois. — Là-dessus l'imbécille, qui brûloit de devenir riche, exigea leur promesse par écrit, & il l'obtint. Le billet de Trenck étoit conçu en ces termes :

» Je soussigné, donne, par le présent, plein
 » pouvoir & permission au Baron Schygrai,
 » de faire abattre 30000 cordes de bois
 » dans la forêt de *Tscherra horra*, en présent-
 » tant la présente & irrévocable assignation.

TRENCK.

A peine Trenck étoit-il mort, que Schygrai se présenta en justice avec cette assignation, pour demander son bois. Le fameux Agent Busly occupa pour lui, & le Conseil de la Guerre prononça que la masse de Trenck payeroit comptant un florin 30 kreutzers par corde, par conséquent 45000 florins, avec dépens & frais de justice.

Q 5

Dans son trouble elle avoit répondu : qu'elle l'avoit trouvé sur la route. Je

L'ordre d'acquitter cette somme étoit même donné à l'administration.

J'arrivai précisément en cet instant , de Russie à Vienne. Le Docteur Berger , Avocat de Trenck , me fit connoître le danger du moindre retard dans cette affaire. Je courus chez la Souveraine ; j'obtins ordre de suspendre ce paiement ; & comme on me délégua un jugement particulier , auquel tous les procès furent renvoyés , j'obtins cependant que celui-ci ne seroit point regardé comme jugé. On approfondit l'affaire , & on trouva que la forêt de *Tscherra horra* étoit située en Turquie , de l'autre côté de la *Save* ; on connut alors le ridicule & l'injustice du jugement , qui fut cassé.

Je ne puis dire exactement combien le Baron Schygrai s'étoit obligé de donner à MM. les Nobles Rapporteurs & Agens , sur cette somme de 45000 florins : mais ils restèrent tous impunis , & je fus assez heureux pour sauver cette somme.

On verra dans l'histoire même de Trenck l'Autrichien , quelques autres traits de cette nature.

tremblai pour elle de cette réponse. Comme je savois que son mari avoit un laboratoire de Chymie , je me décidai sur le champ à la tirer d'embarras ; j'allai trouver le Bailli de la Justice , & lui dis : Monsieur , ne faites point de recherches ultérieures , l'or m'appartient , je l'ai donné à Madame ; je suis homme à pouvoir le garantir. Il m'arrêta moi-même ; il avoit fait garder la maison par plus de vingt hommes , tant Sergens que Payfans. Etant sans armes , il me fallut prendre patience ; je restai aux arrêts , & le Bailli alla en donner avis à Vienne.

Toutes réflexions faites , je vis que ma présence étoit nécessaire à Vienne ; je ne voulois pas non plus rester sous une pareille garde ; j'appellai mon domestique ; je fis seller deux chevaux ; je chargeai mes pistolets , que je gardai à la main pour sortir ; je les tins sous le nez des gardes tremblans , & les mena-

çai de faire feu, si un seul osoit bouger, & je montai à cheval pour me rendre à Vienne.

A peu de distance de la ville, je rencontrai le Bailli, qui revenoit avec deux voitures pleines de gardes de police, ils me reconnurent & me poursuivirent : je sentis que j'étois exposé à un affront, & qu'on me regardoit comme un criminel. Je fis le tour de Vienne, pour me rendre chez un ami à Eisenstadt. J'écrivis à Vienne, & appris en réponse, que le bruit s'étoit répandu que j'étois un faux-monnaieur, & que je m'étois échappé. Je pris aussitôt la poste, & allai droit à Vienne pour avoir prompte satisfaction ; mais en changeant de chevaux à Hochau, j'y trouvai déjà des Commissaires qui m'arrêtèrent & me conduisirent aux arrêts à Vienne. On m'y laissa neuf jours sans m'interroger : le Commissaire vint enfin. — Je me justifiai pleinement,

& vingt-quatre heures après, j'eus ma liberté.

La Justice fut obligée de m'apporter l'or en question chez moi, & de me faire des excuses. On inféra le lendemain dans la gazette de Vienne, que MM. les Employés de la Police s'étoient trop précipités, & qu'ils avoient mal jugé.

Ce fut là toute ma satisfaction. J'en demandai une plus éclatante; je menaçai le Conseiller N...., qui m'avoit traité comme un filou : la Souveraine s'en mêla, & me nomma Capitaine dans le Régiment des Cuirassiers de Con-
dua.

Ce poste étoit un léger appareil; mais on le crut suffisant pour cicatrifer toutes mes anciennes blessures. On avoit oublié que j'étois, avant que de venir à Vienne. On ignoroit aussi que j'avois refusé de servir dans l'Etat-Major de deux Monarchies, parce que j'avois lieu

d'espérer d'être riche & heureux en Autriche.

Mécontent de ma position & du mauvais traitement que j'avois essuyé, je quittai Vienne pour joindre mon Régiment en Hongrie.

Le Comte Bettoni, mon Colonel, étoit un honnête homme; je gagnai bientôt sa confiance & son amitié; je devins son principal co-opérant, & il rendit même compte à la Souveraine en 1753, étant au camp de Pest, que j'avois le plus contribué à la formation du Régiment.

Quiconque a jamais été en quartier à Ketschkemet, à Teisse, ou dans le Mont Krapac, peut imaginer combien je devois m'y déplaire, après avoir passé la plus grande partie de ma vie à Berlin, & à Pétersbourg; dans la société des premiers hommes de l'Europe; aussi ne trouvais-je ici d'autres délassemens que la chasse, à laquelle j'allois très-souvent avec le Comte Bettoni.

Ma mère mourut en Prusse, dans le mois de Mars 1758.

Alors je demandai la permission au Conseil de Guerre d'aller pour six mois à Dantzick arranger avec mes frères & sœurs mes affaires de famille, attendu que mon bien étoit confisqué en Prusse : elle me fut accordée, & je partis en Mai pour Dantzick, où je tombai de nouveau entre les mains des Prussiens. C'est ici que commence le second acte principal de mon histoire.

Je partis de Hongrie, où j'étois en garnison en qualité de Capitaine de Cavalerie, pour me rendre à Dantzick ; ma mère étoit morte, comme je l'ai dit, en Prusse, & j'avois donné rendez-vous à mes deux frères & à ma sœur ; mais mon objet principal étoit de faire un voyage à Pétersbourg, pour y prendre les conseils, & rechercher l'assistance de mes amis, attendu que les procès & les persécutions de Vienne alloient

toujours leur train , & que mon peu de revenu , même joint à mes appointemens , étoit à peine suffisant pour satisfaire aux frais des Avocats.

Mais , avant que je fusse parti , le Duc Ferdinand de Brunswick , Gouverneur de Magdebourg , avoit déjà eu les ordres de Berlin , pour me faire arrêter , comme il me l'a assuré par la suite.

De plus , on avoit donné avis de Vienne à Berlin : que le Roi devoit être sur ses gardes , que Trenck séjourneroit dans les environs de Dantzick , vers le tems auquel le Roi avoit fixé son départ pour se rendre au camp en Prusse.

Il falloit être le plus infâme des méchâns pour inventer une pareille noirceur (1). Elle eut tout le succès que son auteur en attendoit.

(1) Les témoins de cette vérité sont S. A. le Duc de Brunswick , & le Ministre de Berlin , de la bouche desquels j'ai appris la con-

Aussi-tôt après mon arrivée à Dantzick, mes deux frères m'y vinrent voir, nous passâmes quinze jours ensemble, & nous nous arrangeâmes pour ma part de succession maternelle ; ma sœur s'étoit pleinement justifiée de la réception qu'elle m'avoit faite, lorsqu'en 1746, je venois lui demander du secours. Enfin nous nous séparâmes avec tous les témoignages d'une amitié fraternelle, & satisfaits les uns des autres.

Notre seule connoissance à Dantzick, étoit M. Abramson, Résident Impérial ; je lui avois apporté des lettres de re-

firmation de ce tour abominable qu'on me joua à Vienne.

Cette preuve est ici d'autant plus nécessaire, que personne ne pourroit concevoir comment le Grand & réellement magnanime Frédéric a pu se décider à commettre envers moi une cruauté qui effarouche le cœur de tous les honnêtes gens.

commandation de Vienne ; il nous combla de politesses & de bienfaits , qui tenoient de la prodigalité.

Cet Abramson étoit Prussien de nation , & n'avoit jamais été à Vienne : il avoit obtenu son poste à la recommandation du Comte de B.... , sans qu'on eût exigé de caution de sa probité , ni fait de recherches sur sa capacité ni sur ses talens.

Cet homme étoit d'intelligence avec Reimer, Résident de Prusse ; & l'on va voir un trait de sa probité.

A peine mes frères & sœurs furent-ils partis, que je me décidai à m'embarquer pour aller revoir mes amis en Russie. Abramson eut la politique de me retenir pendant huit jours à Dantzick, tandis qu'il creusoit l'abîme où il vouloit me précipiter (1).

(1) Quand le Roi de Prusse fit demander au Magistrat de Dantzick de me livrer, comme

Ne pouvant prévoir un procédé de cette nature , je vivois dans la plus grande sécurité , & je regardois M. Abramson comme mon fidèle ami ; ainsi il ne lui fut pas difficile de me retenir quelques jours à Dantzick.

Cependant le jour étoit fixé pour faire voile vers Riga , sur un navire Suédois ; mais Abramson me trompa ; il m'avoit promis d'envoyer un de ses gens à la rade , pour savoir l'heure du départ ; il me dit , à quatre heures après

cela ne pouvoit se pratiquer sans offenser la Cour Impériale , attendu que j'étois Capitaine de son armée , & de plus muni de passe-ports , tant du Conseil de la Guerre , que de la Chancellerie ; la correspondance nécessaire en pareil cas retardoit sans doute l'exécution du projet , & c'est pourquoi Abramson s'étoit chargé de retarder mon départ jusqu'à ce qu'on eût la dernière résolution de Berlin , & que le Magistrat de Dantzick fût disposé à enfreindre publiquement les droits des Nations & de la sécurité publique.

midi, qu'il avoit parlé lui-même au Patron, & que celui-ci ne partiroit que le lendemain. « Ainsi, continua le Résident, quand nous aurons déjeûné demain ensemble, je vous accompagnerai à bord ». Je voulus faire porter mon bagage sur le navire & y coucher; je sentoie une forte d'inquiétude intérieure, qui me faisoit désirer de sortir de Dantzick; il m'en empêcha, & m'entraîna de force chez lui, où il fallut dîner & souper; je retournai chez moi à onze heures du soir.

A peine étois-je au lit, que j'entendis frapper à ma porte, qui n'étoit point fermée aux verroux, & deux Commissaires de la Ville, accompagnés d'au moins vingt grenadiers, entourèrent si précipitamment mon lit, que je n'eus pas le tems de m'armer, ni de me défendre. Mes trois fidèles domestiques étoient déjà arrêtés; ils ne purent me secourir, & on m'annonça :

« Que le Magistrat étoit obligé de me livrer à S. M. le Roi de Prusse , comme un de ses délinquans ».

On peut s'imaginer quelle fut dans ce moment ma surprise ! on me conduisit sans bruit à la prison de la ville , où je restai vingt-quatre heures.

Vers midi , Abramson , le Résident Impérial , vint me voir , joua le conf-terné , le compatissant , m'assura qu'il avoit sérieusement protesté devant le Magistrat contre ce procédé , attendu que j'étois au service impérial ; mais qu'on lui avoit répondu , qu'en 1752 , on n'avoit eu aucun égard à Vienne pour les deux fils d'un Bourguemestre de Dantzick , nommé Ruttemberg ; qu'en conséquence , on avoit jugé à propos d'user en cette circonstance de représailles envers un Capitaine Impérial , & qu'on ne pouvoit refuser de me livrer , puisque le Roi de Prusse le demandoit si fortement , & même avec menaces.

M. Abramson , qui dans le fond n'avoit fait aucune démarche pour moi , ni pour les devoirs de sa charge , qui n'avoit pas même protesté , qui , au contraire , s'étoit laissé corrompre , & avoit coopéré avec le Résident de Prusse , me conseilla alors de lui remettre mon porte-feuille , & mes objets de prix , puisque , sans cela , on m'enléveroit tout. Il savoit que j'avois reçu pour environ 7000 florins de lettres-de-change de mes parens ; je les lui remis , mais je conservai mes bagues , qui seules valoient 400 florins , & environ 60 louis d'or en bourse. Il m'embrassa , & me promit de tout employer , même d'exciter le peuple , pour qu'il s'opposât à ce que je fusse livré , ce qui ne pouvoit avoir lieu , disoit-il , avant huit jours , puisque le Magistrat étoit toujours indécis sur une résolution si délicate , & ils'en alla en versant des larmes de Judas , pour me persuader qu'il étoit mon plus sincère ami.

La nuit suivante, deux Commissaires de la Ville, le Résident de Prusse, & une bande d'Archers entrèrent dans ma chambre, accompagnés d'un Officier, & de quelques Bas-Officiers prussiens ; & je fus formellement livré par la Ville.

Aussi-tôt le pillage commença. Reimer m'arracha les bagues des doigts, prit ma montre, ma tabatière, & tout ce que j'avois ; on ne me laissa pas un habit ni une chemise, & on m'enleva dans une chaise fermée de tous les côtés, où trois Prussiens montèrent avec moi. Un détachement de la milice de Dantzick conduisit la voiture jusqu'aux portes : on les ouvrit ; & là, une troupe de Dragons de la ville menèrent & escortèrent la voiture jusqu'à Lavenbourg, sur les frontières de la Poméranie ; elle étoit attellée de quatre chevaux de poste, qui couroient au galop.

Je ne me souviens pas positivement

de la date de ce jour remarquable , & un des plus affreux de ma vie. C'étoit dans le mois de Juin. Un détachement de trente chevaux , commandé par un Lieutenant , me reçut à Lavenbourg ; & je fus delà transporté de garnison en garnison , jusqu'à Berlin.

Le rapport que le Magistrat de Dantzick & le traître Abramson ont fait à Vienne , est donc faux , puisqu'il porte , que je m'étois laissé prendre par les Prussiens dans le fauxbourg , & qu'ils m'avoient enlevé.

Il est encore plus remarquable , qu'après avoir obtenu ma liberté , & mis au jour la trahison des Dantzickois , ainsi que l'affront fait à l'uniforme impérial , la Cour n'ait fait aucune démarche , ni pour ma satisfaction , ni pour mon dédommagement , ni pour l'honneur de ses Etats.

Au reste , on n'auroit pas pu punir M. Abramson ; car , pendant ma détention ,

tion , il avoit échangé le service impérial contre celui de Prusse : ensuite il tomba de degrés en degrés si bas , qu'en 1764 , lorsque je fus élargi , il étoit condamné à une prison perpétuelle à Koenisberg , & sa femme étoit réduite à la mendicité.

J'ai survécu à presque tous mes ennemis , & j'ai vu , par expérience , que la véritable vertu & la fermeté ont ordinairement une fin plus heureuse que la fourberie & le despotisme.

Le reste de mon histoire fournira plusieurs exemples qui constatent la vérité de cette observation. Qu'on ait agi illégalement ou non avec les fils du Bourguemestre , leur offense n'étoit point la mienne , & je n'avois commis aucune action qui pût autoriser les Dantzickois à me trahir ; mais j'espère que quelque Prince voudra peut-être se déclarer mon vengeur.

J'aurai au moins l'avantage d'être plaint de tous les honnêtes gens; & l'on dira : il étoit digne d'un meilleur sort.

J'allois donc de garnison en garnison, faisant deux, trois, & tout au plus cinq milles par jour.

Dans toutes les villes où j'entrais, on me témoignoit le plus vif intérêt. L'escorte des Hussards ne dura que deux jours; ils étoient au nombre de douze, qui entouroient la voiture, & l'Officier qui les commandoit étoit dedans avec moi.

Le quatrième jour, j'arrivai à N., où commandoit le Duc de Wirtemberg, père de la Grande-Duchesse actuelle de Russie, & là commençoient les quartiers de son régiment.

Ce Prince daigna s'entretenir avec moi : il fut touché de ce que je lui dis, m'invita à dîner, & me retint tout le jour : il ne me regarda point

comme un prisonnier ; ses bontés allèrent même jusqu'à ordonner qu'on me laissât reposer le lendemain , que je passai également dans sa maison , où il y avoit ce jour-là grande assemblée ; & la Duchesse sa femme , qu'il avoit épousée depuis peu , daigna aussi m'honorer des marques de sa bienveillance , de sa compassion & de son estime.

Je dînai encore chez lui le troisième jour ; & ce ne fut que l'après-dîné que je montai dans une voiture ouverte , avec un Lieutenant de son Régiment ; & je fus conduit plus loin , sans autre escorte.

D'après cette réception , je croirois presque que le cruel sort qui m'attendoit à Magdebourg , m'étoit prédestiné , & que je ne pouvois m'y soustraire , malgré toutes les occasions favorables.

Si on a lu attentivement , dans ce volume , l'article de mes entreprises à Glatz , on s'étonnera , avec raison , de

me voir si indifférent & si tranquille dans le moment le plus critique de ma vie, me précipiter de sang-froid dans l'abîme que j'aurois pu si facilement éviter.

En un mot, je ne m'appergus pas assez-tôt que le généreux Duc de Wirtemberg avoit voulu me fournir l'occasion de m'évader, & qu'il avoit probablement donné, à ce sujet, des ordres particuliers aux Officiers qui m'accompagnoient. Il auroit, sans doute, volontiers effuyé la réprimande du Roi, si j'avois su profiter de l'occasion pour me sauver. Je mis cinq jours à traverser la province où son Régiment étoit en garnison, & je couchois toutes les nuits dans la chambre de l'Officier qui étoit chargé de ma conduite, sans que celui-ci prît aucune précaution pour me retenir. Je ne fus nulle part gardé à vue; je couchois dans leurs quartiers, & voyageois dans leurs voi-

ures, n'ayant avec moi qu'un seul Officier.

Dans plusieurs endroits, la route que nous suivions étoit à peine éloignée des frontières de deux ou trois milles; rien n'étoit plus facile que de me sauver; mais j'étois aveugle; & ce même Trenck, qui s'échappa de Glatz à travers trente hommes, pour recouvrer sa liberté, qui n'a jamais connu la peur, resta ainsi pendant quatre jours dans l'irrésolution.

J'arrivai à la Garnison d'une petite ville, où commandoit un Capitaine de Cavalerie; je logeai chez lui sans sentinelle. Il me combla de politesses: l'après-midi il sortit avec son escadron sans selles, mais simplement en couvertures, comme c'est l'usage en Prusse, pour se promener hors de la ville. Je restai seul à la maison: j'allai à l'écurie, où étoient encore trois chevaux, avec les selles & les brides: dans la

chambre il y avoit des pistolets , des épées & des fusils ; je n'avois qu'à monter à cheval , & sortir par l'autre porte : je réfléchis ; je voulus me décider , & je ne fais quoi me retint. Enfin le Capitaine revint à son logis , & parut surpris de m'y trouver encore.

Le lendemain il partit seul avec moi dans sa propre voiture ; comme nous passions dans une forêt , apercevant quelques champignons , il fit arrêter , me proposa de descendre pour en cueillir : ici il s'éloigna de moi de plus de cent pas , & me donna évidemment pleine liberté de m'évader : je revins volontairement à lui & me laissai conduire comme un agneau.

J'étois si bien traité , & escorté si négligemment , que j'eus la folie de me figurer , comme on me conduisoit droit à Berlin , que le Roi vouloit me parler , & prendre de moi des informations relatives au plan de la

guerre de sept ans, qui couvoit alors sous la cendre.

Comme j'étois au fait de toute la correspondance secrète du Comte de B . . . , & que je l'avois même faite, j'étois alors parfaitement instruit de ce plan. D'ailleurs je savois qu'on me connoissoit mieux à Berlin qu'à Vienne. Prévenu de cette idée, j'étois loin de songer au sort qui m'attendoit, & je restai dans mon aveuglement.

Mon espérance, hélas! s'évanouit bientôt, & ces rêves agréables, se changèrent en terreur, lorsque le quatrième jours, les Dragons de Wirtemberg me remirent à Coeslin, à la première Garnison d'Infanterie.

Le dernier Officier Dragon me quitta tristement; depuis ce moment je fus conduit à Berlin sous une forte escorte, & l'on exécuta à la rigueur les ordres donnés.

A Berlin on me logea dans une

chambre au-dessus de la grand'garde , sur le marché-neuf, deux sentinelles dedans, une autre devant la porte. Le Roi étoit à Potsdam ; je restai là trois jours ; le troisiéme, quelques Officiers de l'Etat-Major entrèrent , s'affirent autour d'une table, & me firent des questions , dont je n'ai compris que depuis les motifs

« Ce que je faisois à Dantzick ?

» Si j'avois connu à Pétersbourg ,
» Goltz , Envoyé du Roi ?

» Qui étoit du complot de Dantzick
» avec moi ? &c.

Je crus entrevoir à quoi on visoit ; je ne répondis à aucune question. Je dis : qu'en 1745 , j'avois été condamné à la prison de Glatz , sans avoir été entendu ni jugé par un Conseil de Guerre ; que je m'étois procuré la liberté , conformément aux droits de la nature.

» Qu'à présent je servoais Marie-

Thérèse, en qualité de Capitaine de Cavalerie : que je demandois encore qu'on voulût maintenant m'écouter juridiquement sur l'origine de mes malheurs dans ma Patrie ; qu'alors je répondrois à toutes les questions que l'on voudroit me faire ; que ce n'étoit point en agir avec moi suivant la loi, que de m'accuser de nouveaux crimes avant d'avoir entendu ma défense sur les anciens ».

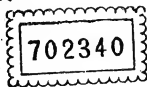
Cette réponse faite, on me dit qu'on n'avoit point d'ordre à ce sujet.

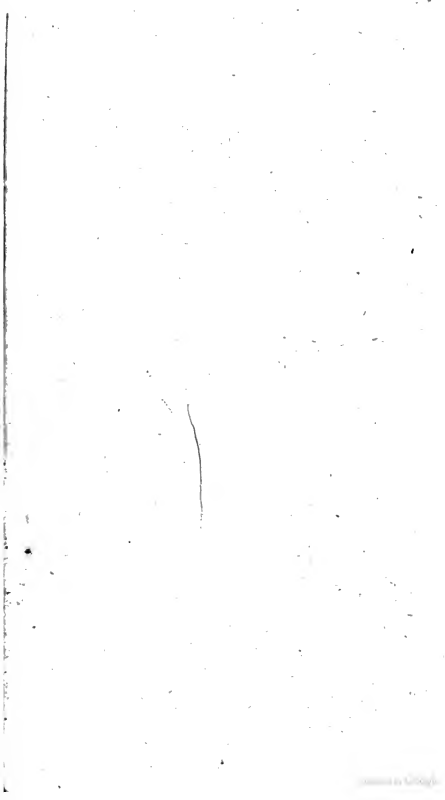
On écrivit encore, Dieu fait quoi ! l'espace de deux heures. Ensuite une voiture arriva devant la porte ; on me visita de la tête aux pieds, pour voir si je n'avois point quelques armes cachées ; on me prit treize à quatorze ducats qui me restoient encore, & je fus conduit sous une formidable escorte par Spandau, à Magdebourg. Là l'Officier me remit au Capitaine de la grand'garde de la Citadelle. Le Major

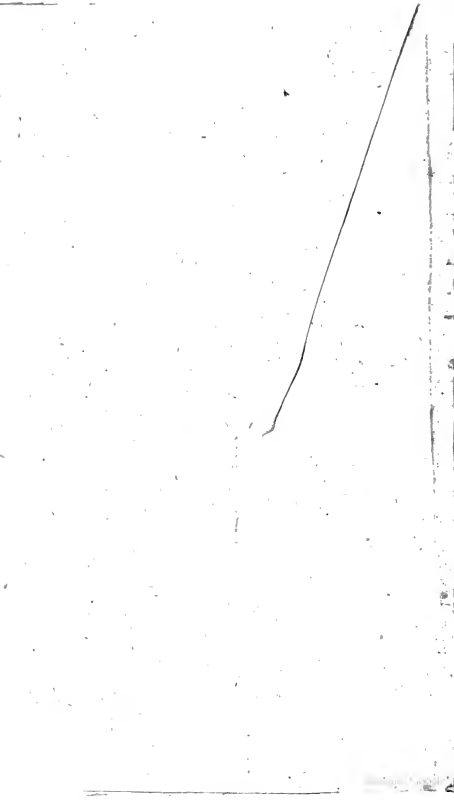
394 *VIE DU B. DE TRENCK.*

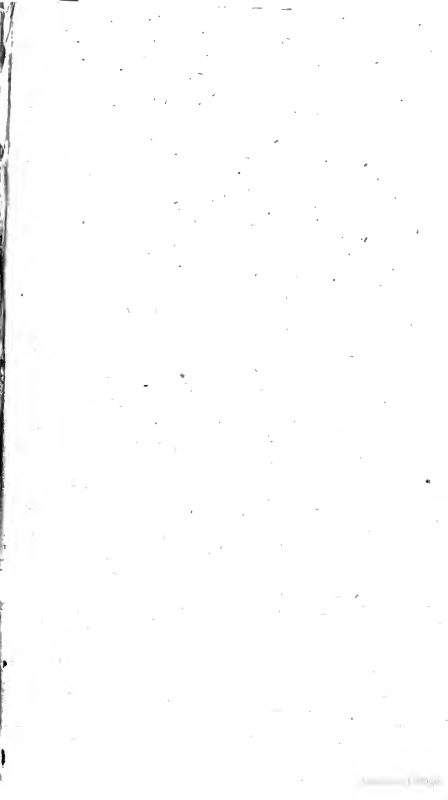
de place vint aussi-tôt, & me conduisit à la prison qu'on avoit exprès préparée pour moi. On m'enleva encore ma montre & le portrait de mon amie de Pétersbourg, enrichi de diamans, que je portois sur mon sein, & l'on ferma la porte sur moi.

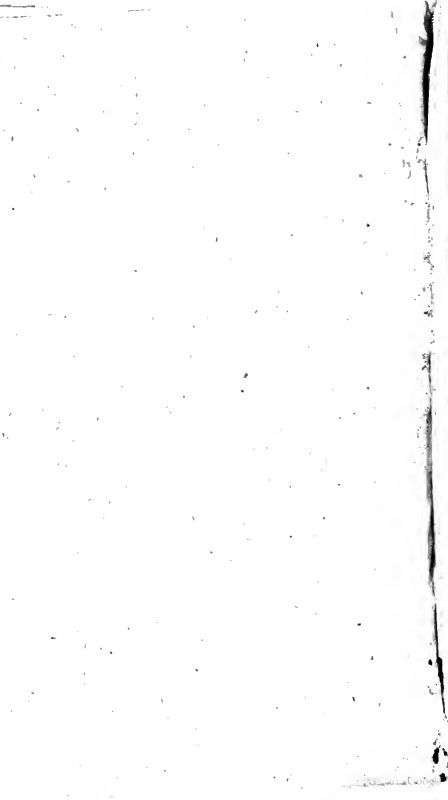
Fin du Tome premier











B.N.C.F.

B.23.2.74.

CF000702340



